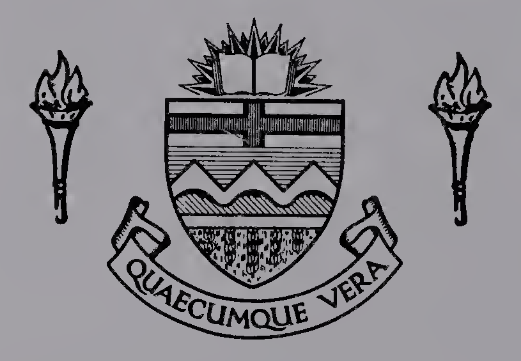

QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR Chinweolu Peter Okelu

TITLE OF THESIS L'attitude de Villiers de l'Isle-Adam à l'égard de son temps, d'après les Contes Cruels."

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED Master of Arts

YEAR THIS DEGREE GRANTED Fall, 1974

DATED May 15th 1974

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

L'ATTITUDE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM A L'EGARD DE SON TEMPS D'APRES LES CONTES CRUELS

by

(C) Chinweolu Peter Okelu

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

Fall, 1974



TAF-133

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled "L'attitude de Villiers de l'Isle-Adam à l'égard de son temps d'après les Contes Cruels" submitted by Chinweolu Peter Okelu in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

Date May 15th 1974

TO

MY PARENTS

MICHAEL AND TERESA

ABSTRACT

This work is partly historical and partly literary. The aim is to examine France during the Second Empire according to the Contes Cruels, thereby determine the attitude of Villiers de l'Isle-Adam towards this epoch.

It begins with a survey of the different social classes of the period - the aristocracy, which as a result of the political changes which prevailed in France all through, the nineteenth century in general, was beginning to lose slowly but steadily it's power and position in the society and which under the Second Empire in particular had almost completely gone into oblivion ; the bourgeoisie, which gained full power and control of the political, economic and social life of the period ; then the working class, which was always the victim of the powers that be, either aristocratic or bourgeois. By examining the society as it was, the author hopes to prepare his reader for a better understanding of Villiers de l'Isle-Adam's criticisms of the epoch.

The second chapter deals with the positivist philosophy. This philosophy of "optimism" seems to have provided the people with what they most required. Based on experimental sciences, it denied all knowledge a priori and encouraged the people to believe in Humanity rather in God who is neither seen, nor felt and to seek their material well-being. This chapter shows also Villiers' attitude towards the

Positivist movement.

The third chapter examines Villiers de l'Isle-Adam as a writer of the epoch. The aim of the author here is to establish the influence of such elders as Charles Baudelaire, Friedrich Hegel, Edgar Alan Poe, and Richard Wagner on Villiers and to show how the latter was able to formulate his own personal philosophy from it.

The fourth chapter, which serves as the conclusion to the work gives on the one hand, an over all judgement of Villiers' attitude towards the period, and establishes on the other hand that Villiers, through his literary role was one of the precursors of the symbolist movement.

RESUME

Cette étude est en partie historique et en partie littéraire. Elle examine la France sous le Second Empire d'après les Contes Cruels et à partir delà elle se propose de déterminer l'attitude de Villiers de l'Isle-Adam à l'égard de cette époque.

Elle débute par un aperçu des classes sociales variées de l'époque, à savoir, l'aristocratie qui commençait à perdre lentement mais assurément sa puissance et sa position dans la société par suite de changements politiques qu'a connus la France au dix-neuvième siècle en général et qui disparaissait presque complètement dans l'oubli sous le Second Empire en particulier ; la bourgeoisie qui a pris des forces et qui a eu la haute main sur la vie politique économique et sociale ; puis le Peuple - le prolétariat qui restait toujours le bouc-émissaire de la puissance, qu'elle fût aristocratique ou bourgeoise. En examinant la société telle qu'elle a été, l'auteur prépare son lecteur à mieux comprendre les critiques portées par Villiers de l'Isle-Adam sur l'époque.

Le deuxième chapitre traite de la philosophie positiviste. Cette philosophie d' "optimisme" fournit apparemment aux gens ce dont ils avaient le plus grand besoin. Fondé sur les sciences expérimentales, le mouvement niait tout a priori, et encourageait les gens à croire en l'Humanité au lieu de croire en un Dieu invisible et non palpable et

à chercher leur bien-être matériel. Ce chapitre montre ensuite l'attitude de Villiers à l'égard du Positivisme.

Le troisième chapitre examine la position de Villiers de l'Isle-Adam comme écrivain de son temps. L'auteur entreprend d'exposer l'influence des ainés tels Charles Baudelaire, Friedrich Hegel, Edgar Allan Poe et Richard Wagner sur Villiers de l'Isle-Adam et de montrer comment celui-ci a pu à partir de là formuler sa philosophie propre.

Le quatrième chapitre qui, sert de conclusion à l'étude, donne d'une part, une appréciation d'ensemble de l'attitude de Villiers à l'égard de l'époque et établit d'autre part, qu'il fut, par sa contribution littéraire, un des précurseurs du mouvement symboliste.

REMERCIEMENTS

Je ne saurais jamais assez remercier le Dr (Mme) Colette Dimić, qui non seulement m'a aidé à choisir le sujet de cette étude mais aussi, était toujours prête à me parler et à m'écouter à tout moment. Sans les conseils continus qu'elle m'a donnés, cette étude, si modeste qu'elle soit, m'aurait été infiniment pénible.

Je remercie de tout mon coeur toute ma famille qui malgré la distance qui nous sépare, ne cessa jamais de m'encourager au cours de ce travail.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

"Mon âme n'est pas de ces temps amers."[1] Cette phrase aussi courte qu'elle soit, est riche de sens et annonce déjà la prise de position de Villiers de l'Isle-Adam vis-à-vis son époque, voire la vie en général.

Le dix-neuvième siècle connut plusieurs révolutions politiques en France, suivies de changements concomitants dans la vie économique, sociale et même littéraire et qui furent souvent bouleversants. Au Second Empire, l'époque à laquelle cette étude est consacrée le cas ne fut pas différent.

Rien ne fut stable. La plupart de la population s'intéressa au "jeu" du moment. Un des éléments les plus marquants fut la relégation de l'art au second plan. L'art souffrit car le grand public lui prêta peu d'attention. Le rapport entre l'écrivain et le lecteur devint de plus en plus lointain. Plus tôt, l'écrivain et le lecteur partagèrent des intérêts communs, tout d'abord parce que le but censé de l'oeuvre littéraire attira le lecteur ; en plus le lecteur et l'écrivain appartenaient tous deux au même petit groupe privilégié - l'élite dont l'intérêt social et même l'origine étaient identiques. Désormais, l'attitude de l'écrivain envers son lecteur changea. L'accroissement de la puissance de la bourgeoisie riche et qui régissait tout à cette époque, fit empirer la situation. Or toute oeuvre littéraire à succès dut viser à satisfaire le goût de la bourgeoisie. Par conséquent, toute littérature de valeur ne trouva presque plus de lecteurs. Les écrivains s'en prirent donc à cette génération corrompue.

Plusieurs écrivains de l'époque exprimèrent leur écoeurement de manières variées. Villiers de L'Isle-Adam fut un de ces écrivains et il se servit des Contes Cruels pour exposer ses impressions sur le temps. Les Contes Cruels sont un recueil de contes écrits à des dates différentes, mais qui furent publiés sous ce titre comme une oeuvre intégrale en 1883. Les contes traitent de sujets divers : parfois on trouve plus d'un sujet dans le même conte ; la fiction y prend sa place aussi bien que la mythologie ; la politique s'y trouve, bien qu'elle soit traitée d'une manière passagère ; la philosophie y a une place marquée ; la religion n'y manque pas ; l'amour et la mort revêtent une forme symbolique ; les problèmes économiques et sociaux y abondent.

Rémy de Gourmont, dans Le Livre des Masques (1896) a souligné le côté philosophique de la pensée villierienne dans les contes. Des critiques de notre temps tels: M.A.W.Raitt, Villiers de l'Isle-Adam et le Mouvement Symboliste, (1965) en ont discuté de façon très détaillée le côté symboliste ; M. P.G. Castex, Contes cruels : étude historique et littéraire, (1956), en a épuisé l'étude, en exposant non seulement la génèse de chaque conte mais en les analysant tous, de façon excellente.

En ce qui concerne notre travail, nous ferons une étude historique et littéraire. Il faut signaler que notre travail se distingue clairement de celui de M. Castex bien que les deux travaux portent sur le même titre, celui

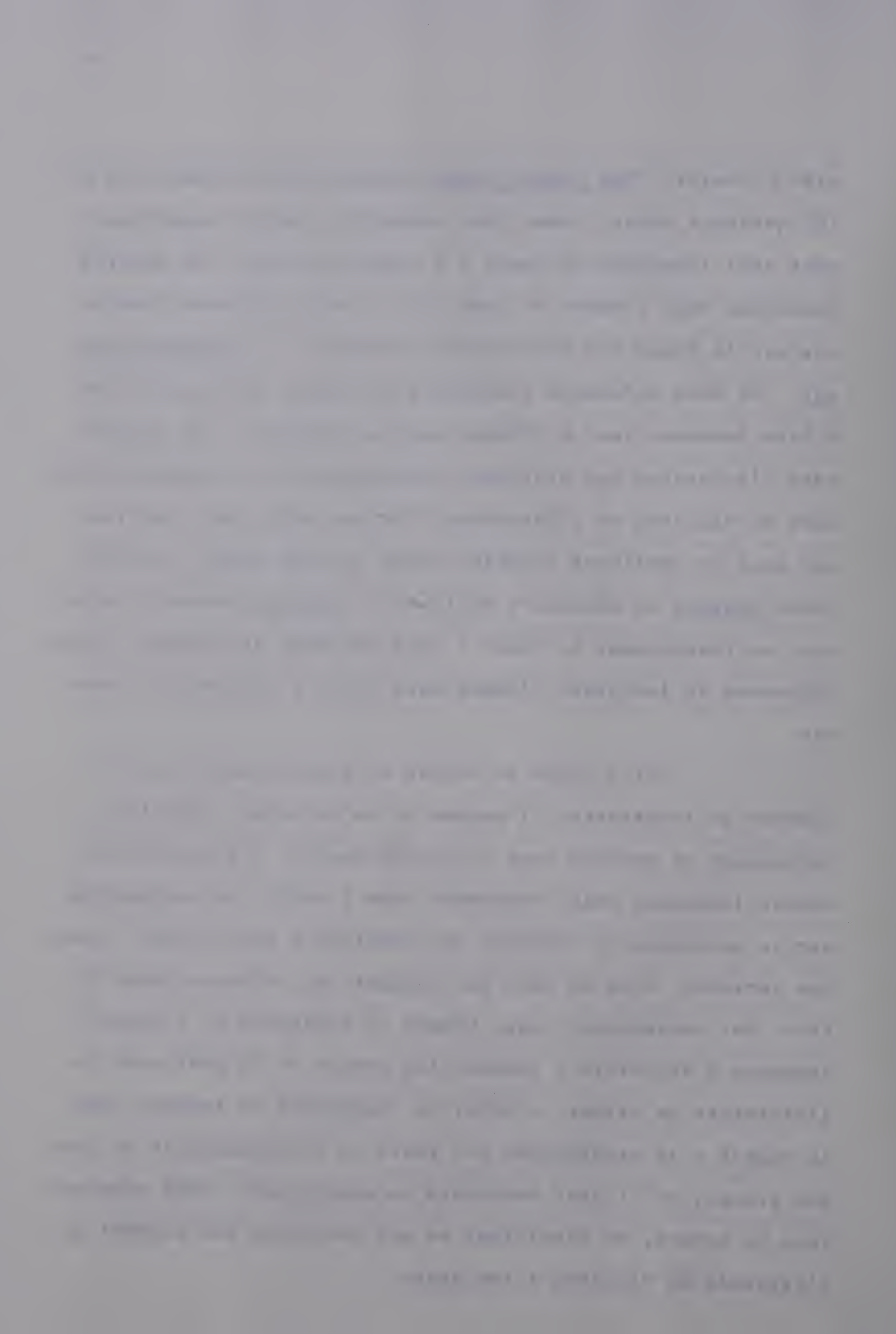
de M. Castex porte sur l'histoire des contes eux-mêmes, tandis que le nôtre porte sur l'histoire de l'époque.

Notre étude se donne pour but d'examiner d'abord l'époque telle qu'elle fut. Pour retracer le spectacle d'un temps donné, il faudrait pouvoir saisir la forme des divers éléments de la population. Il faut, nous le croyons, suivre chacun des éléments de cette population dans ses différentes activités telles que les déterminent le milieu social, l'état de fortune, les moeurs et les usages du temps. Il ne s'agit pas de faire l'histoire du Second Empire per se, mais seulement de montrer comment on vivait en France, compte-tenu de l'influence que purent avoir sur le train de vie soit les événements historiques, soit les transformations scientifiques et économiques. L'avantage n'en est que trop évident si l'on peut voir l'état de choses tel qu'il est, avant de le percevoir à travers l'image qu'on en a peinte. Appartenant à la même époque et saisi aussi d'une haine native et irrémédiable contre elle, il se peut que Villiers ait formulé des jugements qui se détachent difficilement des préjugés contemporains. M.M. Allem n'a pas tort quand il avertit que "le romancier qui a résolu de peindre gens, choses et faits tels qu'il les voit, doit brider l'imagination déformatrice et enregistrer les constatations d'une observation désintéressée"[2].

Notre but étant aussi de faire une étude littéraire des contes, nous les grouperons et en dégagerons les pensées de Villiers telles que nous les avons perçues. D'a-

près M. Castex, "les Contes Cruels peuvent bien accuser, ça et là, quelques rides ; dans leur ensemble, ils ont magnifiquement subi l'épreuve du temps ; à chaque lecture, des beautés demeurées dans l'ombre se font jour ; cette richesse indéfinie est le signe des vrais chef-d'oeuvre."[3] Les Contes cruels , en tant qu'oeuvre littéraire de valeur ne viennent pas d'être reconnus tout à l'heure par la critique ; ils attirèrent l'attention des critiques contemporains et révèlèrent les dons de Villiers de l'Isle-Adam. "De les avoir lus, des jeunes gens se sentirent troublés. Vers le même temps, on avait connu Sagesse et découvert Mallarmé. A Rebours acheva la moisson, en fournissant le lien" [4] nous dit Rémy de Gourmont. Nous tâcherons de justifier l'importance qu'on a attachée à l'oeuvre.

Cette étude se divise en quatre chapitres. Le premier se consacrera à l'examen de la structure politique, économique et sociale sous le Second Empire. L'aristocratie sombre lentement mais assurément dans l'oubli. La bourgeoisie est en ascension et contrôle les affaires à tout niveau. Etant une parvenue, elle ne sait pas diriger les affaires comme il faut. Par conséquent, tout, hormis la puissance de l'argent commence à décroître y compris les moeurs et le goût pour la littérature de valeur. L'effet du changement se ressent chez le Peuple - le prolétariat qui reste le bouc-émissaire de chaque groupe, qu'il soit bourgeois ou aristocrate. Nous examinerons ce groupe, en détaillant ce qui constitue son intérêt et l'attitude de Villiers à son égard.



Le troisième chapitre essaiera de situer Villiers de l'Isle-Adam comme écrivain du Second Empire ; et d'évoquer sa philosophie et ses idées préférées. A ce propos, nous examinerons l'influence de ses ainés sur lui - à savoir Friedrich Hegel, Edgar Allan Poe, Richard Wagner, et Charles Baudelaire. Nous tâcherons également de démontrer combien Villiers se servit des emprunts qu'il a faits à ces maîtres.

Le quatrième chapitre servira de conclusion à notre étude. Nous exposerons le jugement des critiques contemporains sur la valeur de Villiers de l'Isle-Adam. Nous établirons également le fait que Villiers fut un des précurseurs du mouvement symboliste. En plus, nous verrons que malgré le fait que sa pensée demeure parfois vague, même confuse et se réclame tantôt de l'orthodoxie catholique, tantôt de la métaphysique hégélienne, tantôt des doctrines occultes, cela ne nuit point à la renommée de Villiers. Si Mallarmé a pu adresser une lettre aussi enthousiaste à Villiers lors de la publication des Contes Cruels n'est-ce pas là un témoignage de son génie.

> Noir et cher scélérat,
> A toute heure, je lis les contes, depuis bien des jours, j'ai bu le philtre goutte à goutte. Je ne peux pas ne pas céder à la joie de t'envoyer, où que tu sois, un serrement de mains, - du fond des années - , qui t'arrivera peut-être. Ce livre, si poignant parce qu'on songe qu'il représente le sacrifice d'une à toutes les noblesses, vaut bien, va (et ce n'est pas une évaluation médiocre), tant de tristesses, la so-

litude, les déboires, et les maux pour toi inventés. Tu as mis en cette oeuvre une somme de beauté extraordinaire. La langue vraiment d'un dieu partout ! Plusieurs des nouvelles sont d'une poésie inouie et que personne n'atteindra , toutes étonnantes. Et cet Annonciateur qui me fait tant rêver pour savoir si ce n'est pas le plus beau morceau littéraire dont je garde la mémoire... On ne peut rien te dire, tu ris. Ah ! mon vieux Villiers, je t'admire !" 5

NOTES A L'INTRODUCTION

[1]Villiers de l'Isle-Adam, cité par P.-G. Castex et J.Bollery, Contes Cruels, étude historique et littéraire (Paris: Corti, 1956), p. 9

[2]Maurice Allem, La Vie Quotidienne sous le Second Empire (Paris: Hachette, 1948), p. 234.

[3]Castex et Bollery, p. 12

[4]Remy de Gourmont, Promenades Littéraires 2e série, cité par Jacques Chupeau, Villiers de l'Isle-Adam, Contes et Récits (Paris-Montréal: Bordas, 1970), p. 245.

[5]Stéphane Mallarmé, Correspondance Générale éditée par Henri Mondor (Paris: Gallimard, 1959), t. 2, p. 41.

CHAPITRE I

L'ATTITUDE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
A L'EGARD DE LA SOCIETE DE SON TEMPS

Des écrivains ont déjà tracé des tableaux différents du Second Empire. M. Maurice Allem en a analysé le côté social dans son oeuvre La Vie Quotidienne sous le Second Empire, (1948), M. Alfred Cobban, historien anglais, en a dégagé d'une manière détaillée l'aspect purement historique dans A History of Modern France (vol. 2), 1799-1945, (1961).

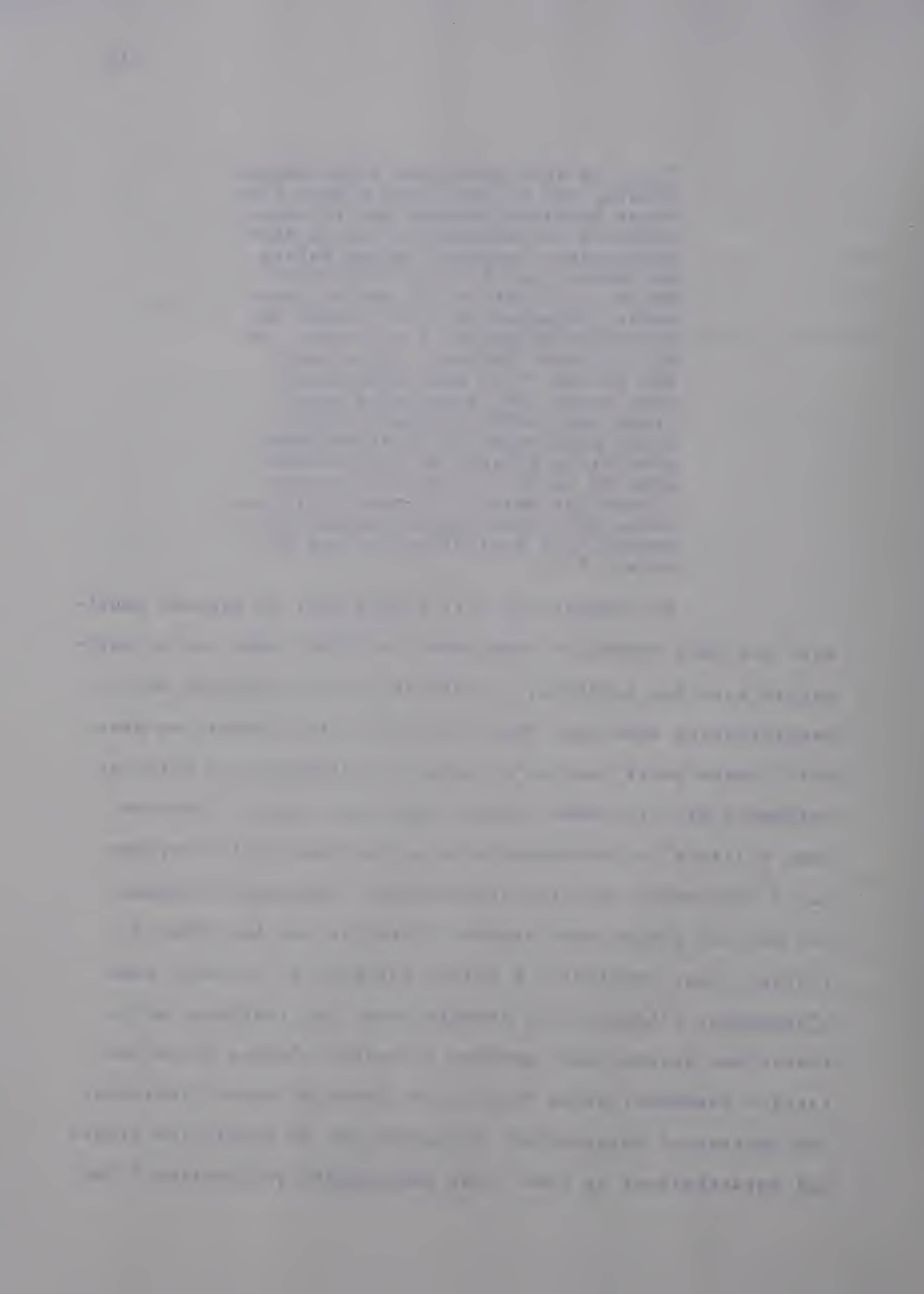
Entre 1848 et 1870, deux changements de régime s'accompagnent de crises violentes. L'écroulement de la monarchie suivi de celui de la noblesse et l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie, issue de la Révolution et de l'Empire apportent un bouleversement indéniable en France. La noblesse de l'Ancien Régime en a souffert plus que les autres classes. Bafouée par le nouveau riche et parfois divisée entre elle, la noblesse en tant que force commence lentement mais assurément à sombrer dans l'oubli. Quelques nobles se compromettent et s'intègrent à la coterie bourgeoise, tandis que d'autres tels que Villiers de l'Isle Adam, ne voient d'autres solutions que de s'attacher à tout prix à leur classe. La troisième classe - le peuple, les paysans et les ouvriers, n'était apparemment pas importante.

"Lorsqu'on écrit, quelque soit le sujet, on ne fait que parler de soi-même"[1]. Cette remarque que Villiers de l'Isle-Adam note sur un carnet inédit n'est point gratuite. Epris d'un sentiment tout naturel chez un homme qui se sent élu parmi les hommes par la noblesse de sa race et par son génie, l'auteur des Contes Cruels ne demeure jamais étranger aux histoires nées de sa plume.

Villiers appartient à une des plus nobles familles de France de son temps. Le sentiment d'être le dernier représentant d'une race glorieuse est un point central dans sa pensée. Dans une lettre à X , il dit de lui-même :

> ".... Je suis prince du Saint-Empire romain, par le seul fait d'être l'unique héritier reconnu par la chancellerie du Vatican, du nom du dernier prince souverain grand Maître de Rhodes, qui a fondé l'Ordre de Malte ; - C'est de lui que la grandesse d'Espagne nous est donnée depuis Charles Quint. C'est connu. On dit de notre maison: " plus noble que le roi !" Je suis vingt-deux fois comte. Mon grand-père avait trois cent mille livres de rente, était gouverneur de Saint-Domingue général de brigade de l'Isle-Adam près de Paris. - J'ai la croix de l'Ordre de Malte, et notre titre sous Louis XII, était grands barons de France, qui avaient le pas sur les ducs..." 2

Cet extrait ne fait qu'affirmer le profond sentiment que nous venons de mentionner, en même temps que la solidarité avec ses ancêtres, solidarité qui se rapproche de l'identification avec eux. Pour lui donc, cette famille ne pourrait jamais périr tant qu'il existe un défenseur et héritier, autrement dit, lui-même. Est-ce par seule vanité ? Voit-on dans Villiers le porte-parole de la noblesse ? Il n'exprime que l'idée noble chez les aristocrates. Examinons quelques-uns des ses contes pour essayer d'établir que les idées de Villiers sont semblables à celles des gens de sa race. Dans <u>L'Inconnue</u>, l'histoire se déroule blvd. des Italiens, où se réunit une grande foule pendant la soirée d'adieu d'une cantatrice renommée, Marie Felicia. Le héros du conte, Félicien, 'un adolescent seigneurial' ne manque pas de trahir les traits qui caractérisent sa race - une physionomie qui exprime l'âme



résolue et fière, des mouvements expressifs extraordinaires qui marquent son admiration passionnée et en même temps le distinguent de la foule. Comme Villiers, il vient de quitter sa terre bretonne pour être initié aux fêtes parisiennes. Cependant, Villiers ne possède pas un manoir comme Félicien, mais il dessine en lui l'image de celui qu'il aurait pu être sans le malencontreux destin qui le fit déchoir de la grandeur ancestrale. Apparemment, Félicien cherche et trouve une soeur dans une jeune femme, l'héroïne. Le narrateur exprime à leur égard la même idée que Villiers sur la noblesse, de sorte qu'on pourrait les considérer comme des projections de Villiers lui-même. Nous nous contentons de citer à titre d'exemple une partie de la constatation du narrateur : "La circonstance était de celles, en effet, où tous deux avaient à se rappeler, s'ils en étaient dignes, qu'ils étaient de la race de ceux qui font les convenances et non de la race de ceux qui les subissent".[3] Sans se contredire, on aperçoit que ces deux personnages incarnent le même sentiment et manifestent la même solidarité qui, si nous osons le dire, caractérisent la noblesse de cette époque. Dans la critique portée contre Villiers, M. Gourevitch fait croire au lecteur que Villiers se parle à travers ses personnages et parfois à travers son narrateur, de sorte que le rapport auteur-narrateur est suspect.[4] Il est possible que l'écrivain le fasse, mais d'après l'exemple que nous venons de citer, il est douteux que l'écrivain soit les deux personnages à la fois - homme et femme qui se parlent l'un et l'autre.

Où Villiers ne s'exprime pas ouvertement, soit à travers son personnage, soit à travers le narrateur, il s'applique à d'autres moyens ; un des moyens, c'est la reminiscence. Qu'il parle ouvertement ou non, il révèle le regret de la gloire éteinte de l'aristocratie. Bien que cela soit masqué sous une légende le sens reste toujours sous-entendu. Dans Souvenirs Occultes, il s'agit de l'évocation de splendides civilisations éteintes et de la fantasmagorique vision de temples en ruines où dorment les rois avec leurs trésors:

> " Sous les ruines se prolongent des galeries souterraines aux accès perdus. Là, depuis nombre de siècles, dorment les premiers rois de ces étranges contrées, de ces nations, plus tard sans maîtres, dont le nom même n'est plus. Or, ces rois, d'après les rites de quelque coutume sacrée sans doute, furent ensevelis sous ces voûtes, avec leurs trésors." 5

Villiers comme légitimiste n'hésite pas à montrer son aversion pour les nouveaux régimes, et comme la plupart des aristocrates, il refuse complètement d'accepter la réalité. Nombreux sont ceux qui nourrissent l'espoir de beaux jours à venir où la royauté sera restaurée et où tous les aristocrates reprendront leur place légitime.

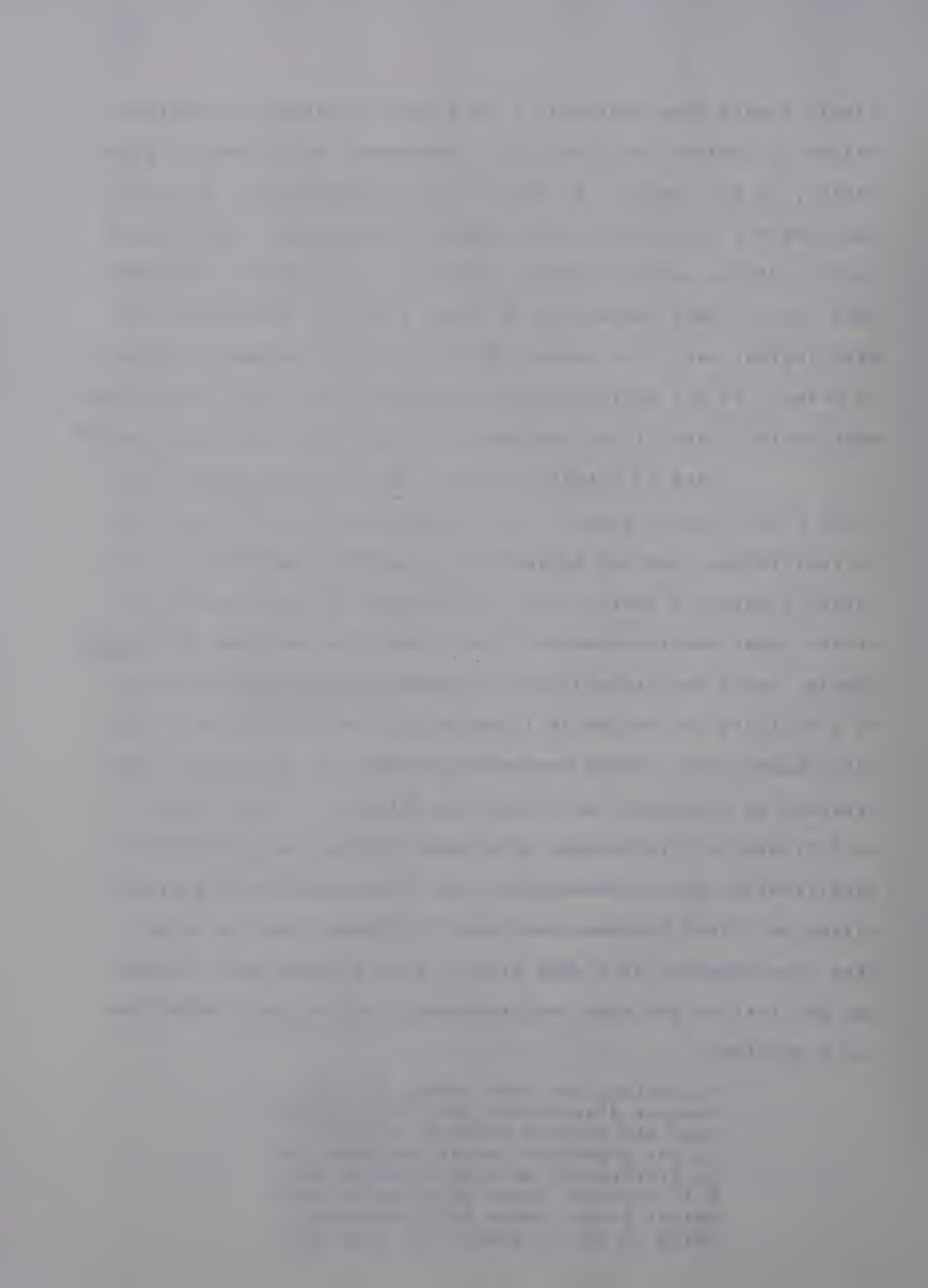
Souvent on reconnait l'orgueil aristocratique dans l'image que Villiers peint de son héros, surtout dans la fréquentation de ses discours. Sentimentalisme nous fournit l'exemple des deux cas. Villiers présente le héros comme un homme bien fait et de manières accomplies, ce qu'il ne



disait jamais d'un bourgeois ; "ses yeux", poursuit-il "reflétaient la lumière intellectuelle, charmants, mais comme de pierreries, un peu froids". Le héros est un artistocrate, ce qui le place déjà à un certain niveau défendu au vulgaire. Bien que ce conte renferme une philosophie profonde, il n'empêche qu'on décèle que le comte Maximilien se donne l'air de représenter les privilégiés, car il se compare "à ces cristaux puissants où dort, en Orient, le pur esprit des roses mortes et qui sont hermétiquement voilés d'une triple enveloppe de cire, d'or et de parchemin"[6]

Dans le chapître suivant nous verrons combien Villiers s'est dressé contre le matérialisme et l'avarice que crée le positivisme chez les bourgeois. Il est bien malheureux qu'il laisse échapper l'avarice chez la noblesse. M. Raitt nous fait croire, dans son introduction à la traduction anglaise des Contes Cruels, qu'il est probable que le conte L'Intersigne fut inspiré à Villiers par son oncle l'abbé Victor de Villiers de l'Isle-Adam, auquel cas, l'abbé Maucombe représente le dit oncle. Nous ignorons la biographie de l'oncle de Villiers, l'abbé Victor de Villiers de l'Isle-Adam, mais nous croyons, au contraire, l'identification peu vraisemblable, car le caractère très spiritualiste de l'abbé Maucombe contraste clairement avec le caractère quasi-mondain de l'abbé Victor. Nous n'avons qu'à relever une des lettres qui nous est disponible, écrite par l'abbé Victor à Mathias :

> "...Enfin, mon cher neveu, je suis heureux d'apprendre que cette oeuvre vous ait procuré bonheur et argent ce qui n'empêche pas de craindre que la littérature ne vous conduise pas à la fortune. Votre père devait vous marier à des femmes millionnaires, voilà ce que je désire, et vous sou-



> haite de tout coeur. Cela vaudrait
> mieux que des drames". 7

N'est-ce pas que cette lettre est révélatrice ! L'abbé Maucombe qui représente l'abbé Victor, oncle de Mr. Villiers d'après M. Raitt, n'aurait pas pu écrire une telle lettre qui va à l'encontre de ce qu'il exprime dans le conte. Il nous est permis donc de dire que le voile sacerdotal de l'abbé Victor n'a pas empêché l'âpreté au gain qui lui est natif. Pour tout dire, l'extrait que nous avons cité ne laisse rien caché; les vues matérialistes de l'abbé sautent aux yeux tandis que "l'amitié intellectuelle" et l'esprit chrétien dont l'abbé Maucombe nous fournit la preuve, manque chez celui-là. La noblesse n'est pas donc exempte des maux que Villiers paraît trouver exclusifs à la bourgeoisie.

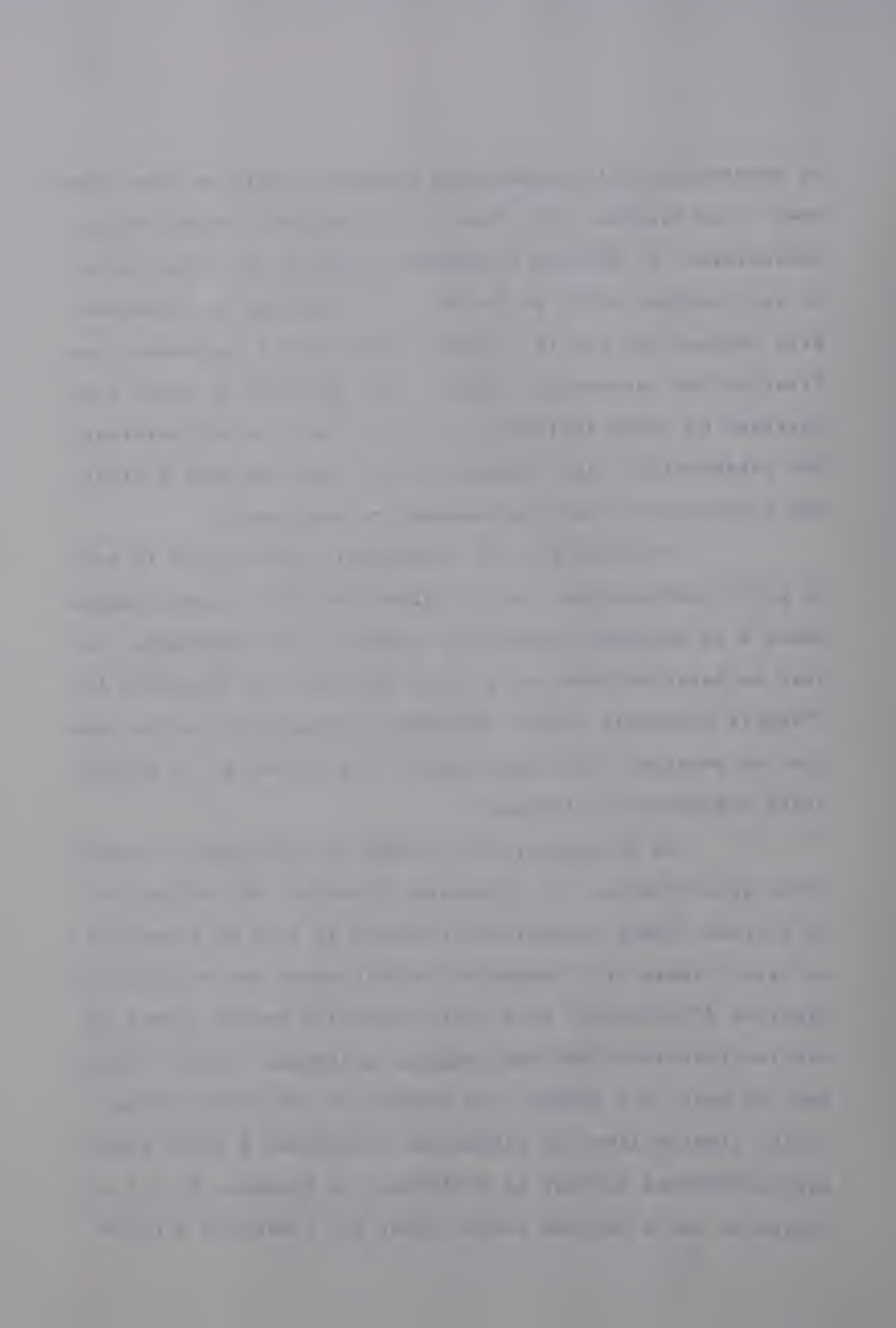
La noblesse a perdu tout pouvoir direct, après plusieurs changements politiques que nous avons déjà remarqués. Elle n'est plus considérée comme représentative et n'exerce d'influence qu'à l'échelon local ; même là, elle rencontre la concurrence de la petite bourgeoisie. Ayant été évincée du pouvoir, elle développe un complexe de frustration plus fort que jamais. Complètement isolée, surtout entre 1875 et 1877, c'est à dire entre la fondation de la troisième République et la consolidation de la majorité républicaine, elle se trouve en marge de l'activité économique régie par une bourgeoisie d'affaires.

L'industrie, qui, sous Louis-Philippe, prospérait

et progressait, fit de nouveaux progrès et prit un plus grand essor sous Napoléon III. Pour la réalisation d'aussi vastes entreprises, il fallait d'immenses capitaux qu'aucune fortune particulière n'eût pu fournir. Ces capitaux ne pouvaient être obtenus que par le concours des gens qui espéraient profiter de ces entreprises. Ainsi, ceux qui plus ou moins disposaient de fonds devinrent, selon le cas, des obligataires, des actionnaires, des commandataires. Bien des gens d'affaires s'enrichirent alors grandement et rapidement.

Villiers hait la bourgeoisie. Est-ce que la haine qu'il professe pour les bourgeois provient de son appartenance à la noblesse, ennemie déclarée de la bourgeoisie, ou bien sa haine dérive-t-elle d'une appréciation objective de l'esprit bourgeois ? Nous tâcherons de répondre à cette question en examinant la composition et l'attitude de la bourgeoisie vis-à-vis de l'époque.

La bourgeoisie est formée de personnes de conditions bien diverses; la diversité d'origine, de culture et de fortune. Cette composition révèle à la fois la diversité de cette classe et l'inégalité sociale entre ses diverses catégories d'individus. Mais cette inégalité existe encore entre les individus d'une même catégorie. Le langage courant distingue, en gros, une grande, une moyenne et une petite bourgeoisie, c'est-à-dire une hiérarchie bourgeoise à trois degrés que caractérise surtout la différence de fortune. Il y a le bourgeois qui a fortune faite, celui qui travaille à faire



sa fortune, celui qui n'a ni l'espoir, ni même l'ambition de ne jamais la faire.

Quoi qu'il en soit le bourgeois fait partie d'une classe importante en France par le nombre et par l'influence. Il a la religion du progrès. Il est engoué de confort. Il entend se donner le confort que le progrès permet. Dès le moment où la noblesse a perdu contrôle de la vie politique et économique, la naissance ne vaut presque plus rien ; l'importance et la place de l'homme dépendent surtout de sa richesse. L'argent, c'est donc le roi et le bourgeois en possède. Une telle importance attachée aux choses matérielles devrait déclencher à notre avis d'un côté la rivalité et la méfiance ; et de l'autre, la décadence intellectuelle et spirituelle. Nous examinerons les conséquences de la décadence spirituelle dans le chapitre suivant. Cette période étale un matérialisme bourgeois dont le seul idéal est la conservation d'un état de choses, assurant jouissance et pouvoir.

Des auteurs ont dénoncé et décrit la corruption des moeurs à l'époque de Second Empire. Barbey d'Aurevilly écrivait dans son Memorandum : "Il paraît que la corruption ne manque pas plus à la province qu'à Paris". [8] De tout temps, il y eut des individus et des milieux corrompus et des corrupteurs dont les moralistes entraînés par l'indignation, des romanciers entraînés par l'imagination ont pu exagérer l'ampleur et assombrir la peinture. Ainsi Villiers, pour railler la bourgeoisie, la rend esclave de l'argent dans Le Plus



Beau Diner Du Monde. Sur le ton d'une satire acerbe, il introduit deux notaires de province qui veulent chacun, offrir le plus beau dîner du monde à leurs amis. Chacun fait parade de tout ce qu'il y a de plus exquis tout en gardant la bienséance qu'exige un milieu semblable. Mais, c'est le second des deux qui gagne parce qu'il a l'idée géniale de glisser dans l'assiette de chaque convive une pièce de vingt francs.

L'argent confère une nouvelle puissance qui méconnaît la vie intellectuelle et fait de son mieux pour se la soumettre. Deux Augures nous fournit le premier exemple. Un jeune écrivain malheureux a subi une expérience pitoyable chez l'éditeur auprès de qui il cherchait à publier son oeuvre: "... nous ne lisons que ce que nous sommes décidés à ne jamais publier. On n'imprime que la copie dûment illisible. Et, tenez, la vôtre semble à la vue de pince-nez, entachée d'une certaine calligraphie, ce qui est déjà d'assez mauvais augure..." [9], dit l'éditeur. Il paraît que Villiers s'est inspiré des expériences vécues lors de ses tentatives de mise à jour de ses écrits littéraires. Or, il eut du mal à trouver un journal qui pouvait accepter ses écrits, car il écrivait des oeuvres où il flétrissait les moeurs du journalisme. Villiers s'attaque donc à la tyrannie du journalisme et à ses gérants. Du reste, il trouve dans le directeur de Deux Augures un prototype qui incarne tous les traits des maudits éditeurs. Dans ce directeur on a identifié le personnage d'Emile Girardin, un des "pandits" du Second Empire et le fondateur de La

Presse, qui mourut en 1881. M. Girardin trouve dans la presse à bon marché le moyen de faire fortune. Il met tout en oeuvre pour gagner la confiance d'un grand public, dont l'esprit lui est soumis. Il sait qu'en le protégeant contre les concurrences des élites, il accomplirait son autre ambition politique, car, dit-il au jeune interlocuteur : "Je tiens à devenir ministre"[10] L'idée maîtresse de ce directeur, comme de tout autre, est de conserver la faveur des lecteurs frivoles en multipliant les reportages sans saveur vraiment journalistique. Il sacrifie son sens littéraire pour se donner, comme le directeur de Deux Augures, des allures de "penseur" exposant son "système" politique qui prend des formes variables. Inconsciemment il se rend esclave du public et sait bien s'abaisser pour lui plaire.

Bien que la critique soit masquée, une étude perspicace révèlera facilement que Villiers fait allusion au monde du théâtre dans le conte Sombre récit, conteur plus sombre. Quoiqu'il fasse l'apologie des dramaturges de mérite, on trouve des griefs personnels. En janvier 1874, il était allé voir l'un des deux directeurs du Théâtre de la Porte Saint-Martin, pour lui présenter Morgane, un de ses drames, imprimé depuis 1866, mais refusé déjà par la Gaieté et par le Vaudeville. On l'accueillit, semble-t-il, sans empressement. Mais les drames de Dennery - Les deux Orphelines et le Tour du monde en quatre-vingt jours, adaptés d'après le roman de Jules Verne, avaient connu du succès énorme, dans ce théâtre. Vil-

liers avait reconnu en Dennery un rival. Le directeur du Théâtre est qualifié de "l'illustre chef de service..." qui prononce des paroles véritablement immortelles !"[11] Quant à D. qui est selon toute probabilité, Dennery, qu'il considérait comme dramaturge de peu de profondeur, il est "... homme rompu aux ficelles du théâtre, une sommité quant à la charpente de toutes les situations dramatiques..." [12] Il reproche à Dennery la facilité routinière et vulgaire de ses procédés. Cette phrase apparemment inoffensive, résume les griefs de Villiers, homme de goût, qui a tenté sans réussir de recréer un art complètement flétri. Dans l'amère préface qu'il a composée après l'échec de la Révolte, il dit :

> " Aujourd'hui, le théâtre aux règles posées par des hommes amusants (et qui nous encombre de sa morale d'arrière-boutique, de ses ficelles et de sa charpente, pour me servir des expressions de ses maîtres) tombe de lui même dans ses propres ruines, et nous n'aurons malheureusement pas grands efforts à déployer pour achever son paisible écroulement dans l'ignominie et l'oubli. On y assiste, on rit, mais on le méprise. On dit de ce qu'il enfante : "C'est un succès !" Le mot gloire ne se prononce plus". 13

En s'attaquant à ces "ficelles du théâtre", Villiers prétendait gagner l'adhésion des spectateurs par le seul mérite d'un texte de haute tenue, que la sobriété de la mise en scène et du jeu des interprètes mettait en valeur. Dans la préface de La Révolte, il déplorait encore que "le dédain des moyens connus, des gesticulations et des parades" soit "considéré par les critiques en vogue comme la plus haute preuve d'inhabili-



té scénique." Dans sa lettre au directeur du Théâtre Saint-Martin, il déclare sans fausse modestie que le drame de Morgane est "passablement écrit" et ajoute ce commentaire capital:

> " Je l'ai conçu d'après un système dramatique peu connu encore :c'est-à-dire que certaines emphases du style y sont voulues, afin d'être exprimées avec la plus grande simplicité et le moins de gestes possible. Les phrases du dialogue ne sont pas coupées généralement, comme dans les drames habituels, mais sont plus longues : l'action du drame étant, parfois, très intérieure. C'est enfin, une optique théâtrale particulière..." 14.

Il pense d'ailleurs que le moment est venu d'imposer cette révolution dramatique à un public désormais las des répliques usées et des habitués du succès : "Oui, la foule a déjà fait justice du Merci, mon Dieu (....) et de la croix de ma mère.." Villiers dénonce la tyrannie des habitudes qui s'imposent aux hommes de métier et qui tuent en eux toute fraîcheur de sentiment. Ces auteurs dramatiques réunis autour d'une table ont des manies qui ressemblent à celles du comédien Esprit Chaudval dans Le Désir d'être un Homme . Ce personnage vit dans l'obsession ou la nostalgie du succès. Le travers, d'ailleurs, n'est pas propre aux comédiens et aux dramaturges ; les dernières lignes de Sombre Récit, conteur plus sombre donnent à entendre que les littérateurs y sont, eux aussi, sujets :

> " A quelques jours de là, je rencontrai l'un de mes amis, un littérateur, et je lui narrai l'histoire de M.D., telle que je l'avais entendue.
> - Eh bien ! lui demandai-je en finissant : qu'en pensez-vous ?

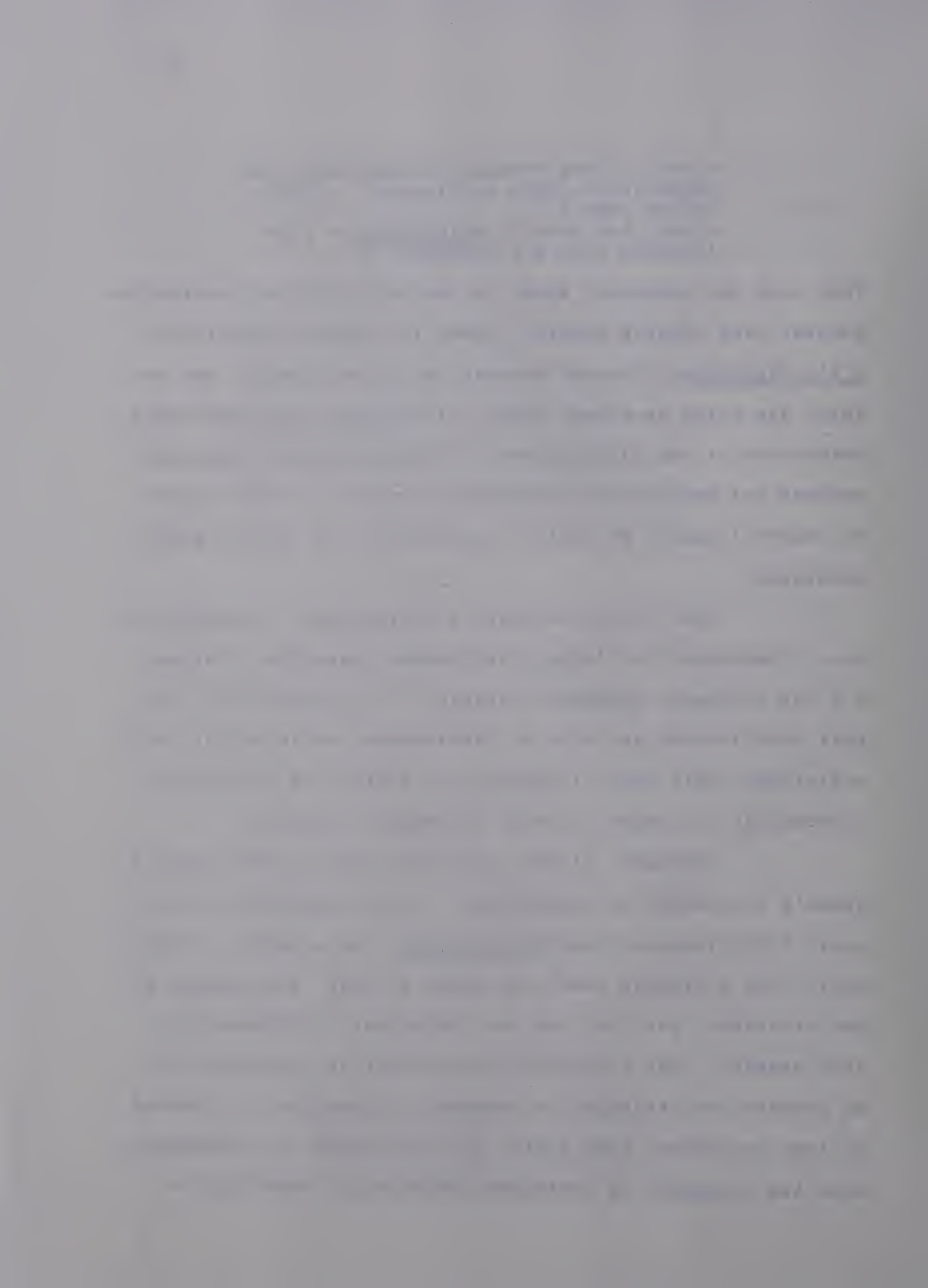


- Oui. C'est presque une nouvelle ! me répondit-il après un silence. - Ecrivez-la donc !
- Oui, lui dis-je, maintenant je puis l'écrire elle est complète" 15

Tous ceux qui subissent ainsi la domination de leur profession perdent leur dignité humaine. Comme les hommes d'affaires d'A S'y Méprendre, ils sont devenus des morts vivants, des robots, des corps sans âme; ainsi, il reproche aux dramaturges, aux acteurs et aux littérateurs la reproduction de nombreuses oeuvres qui manquent de profondeur et par là, il les accuse de rendre l'esprit du public inaccessible aux oeuvres philosophiques.

Nous venons de voir la bourgeoisie, le nouveau riche. L'influence de l'argent est énorme chez-elle. L'argent n'a pas seulement engendré l'avarice, la corruption de l'esprit intellectuel qui mène à l'abaissement de la valeur journalistique, mais aussi l'égoïsme qui flétrit la réputation personnelle et nargue le droit fondamental d'autrui.

Pourtant, il faut remarquer que Villiers dépeint jusqu'à l'outrance la bourgeoisie, de telle manière qu'on le croit difficilement. Dans Les Brigands, par exemple, il ridiculise les bourgeois pour leur manie de dire des maximes et des proverbes, qui, en tous cas, attestent l'indigence de leur pensée, pour l'habitude de proférer de grands mots et de prendre des attitudes de commande qui masquent la lâcheté de leur caractère. Sans doute, il veut choquer les bourgeois. Mais les bourgeois ne deviennent féroces que quand ils se



croient menacés dans leur existence ; Villiers nous fait croire qu'ils poussent la mesquinerie jusqu'à s'entretuer.

Tous les bourgeois ne manquent pas de cerveaux, nous le croyons bien ; Villiers lui-même le sait et l'avoue quand il fait cette distinction :

> " Je hais le bourgeois, mais le bourgeois dont je parle, j'en trouve autant sous la blouse que sous les noms le plus illustres du monde ". 16

En faisant des exceptions, il veut donner l'impression que son préjugé contre la bourgeoisie n'est pas uniquement un préjugé de classe, peut-être parce qu'il se rend compte que les attitudes d'esprit ne correspondent pas nécessairement aux catégories. Or, il existe des sages et des sots tant dans la bourgeoisie que dans l'aristocratie. Flaubert que Villiers a tant admiré était bourgeois, bien qu'il fût fasciné et horrifié en même temps par sa classe.

En tant qu'écrivain idéaliste et mûr par un idéalisme qu'il aurait aimé voir régner dans son époque, on aurait attendu chez Villiers une analyse plus judicieuse de toutes les classes, y compris la sienne, démontrant mieux dans quelle mesure chacune en fait défaut. Ayant choisi de mettre l'accent sur l'âme de la bourgeoisie seulement, il présuppose la pureté de sa classe, autrement dit, de l'aristocratie entière. S'il faut croire que l'aristocratie s'adonne plus aux recherches intellectuelles que ne le fait la bourgeoisie, n'est-ce pas pourtant elle qui a semé les malaises sociaux et économiques que la bourgeoisie ne fait que nourrir ou peut-être ampli-

fier ?

Si l'attitude bourgeoise ne plaisait pas à Villiers, d'autres choses l'attiraient - la vie courante, le mondain et le demi-mondain.

Selon l'attitude sociale où ils furent placés, on a distingué les gens du grand monde et ceux du petit-monde. Ceux que l'on range dans le grand monde, furent appelés les gens du monde, et ainsi ce terme a pris un sens rétréci qui ne désigne plus toute l'humanité, mais seulement une partie de ses membres et la moins nombreuse. Parmi une réduction semblable, le terme "société", qui désigne toute réunion d'hommes ayant même origine, mêmes usages, mêmes lois, sert aussi à désigner la moindre partie de cette réunion d'hommes, celle que Littré définit comme : "Les gens de salon et ceux qui les fréquentent pour conversation, pour le jeu". [17]

La vie mondaine fut extrêmement brillante sous le Second Empire. Mais le monde y était composé d'éléments hétérogènes. Le terme "monde" aurait pu y recevoir, par analogie, l'acception qui dans le système planétaire, fait désigner un groupe d'astres gravitant autour d'un même soleil, les uns proches de lui, les autres plus ou moins éloignés. Il y avait le monde de la vieille aristocratie, de la vieille noblesse française fidèle à ses sentiments légitimistes, le monde de la noblesse nouvelle, issue de la bataille du premier Empire et qui, à la bataille du Second Empire, s'accroit et le monde de la haute bourgeoisie. Chacun de ce monde avait

sa manière particulière de passer les heures de la journée ; les heures de la soirée au contraire se ressemblaient et parfois rassemblaient ces mondes différents. La séparation entre eux devint de moins en moins tranchée.

Dans ces milieux divers, les femmes devaient avoir à peu près les mêmes occupations faciles. La toilette est l' une des plus importantes ; elle prend beaucoup de temps, puis selon une distribution variable: audience à quelques fournisseurs, à moins que l'on aille chez eux ; un peu de lecture, un peu de musique. On prend le thé, qui est devenu à la mode sous le Second Empire, et, selon le ton du salon, ce sont bavardages frivoles ou causeries sérieuses ou propos politiques et littéraires.

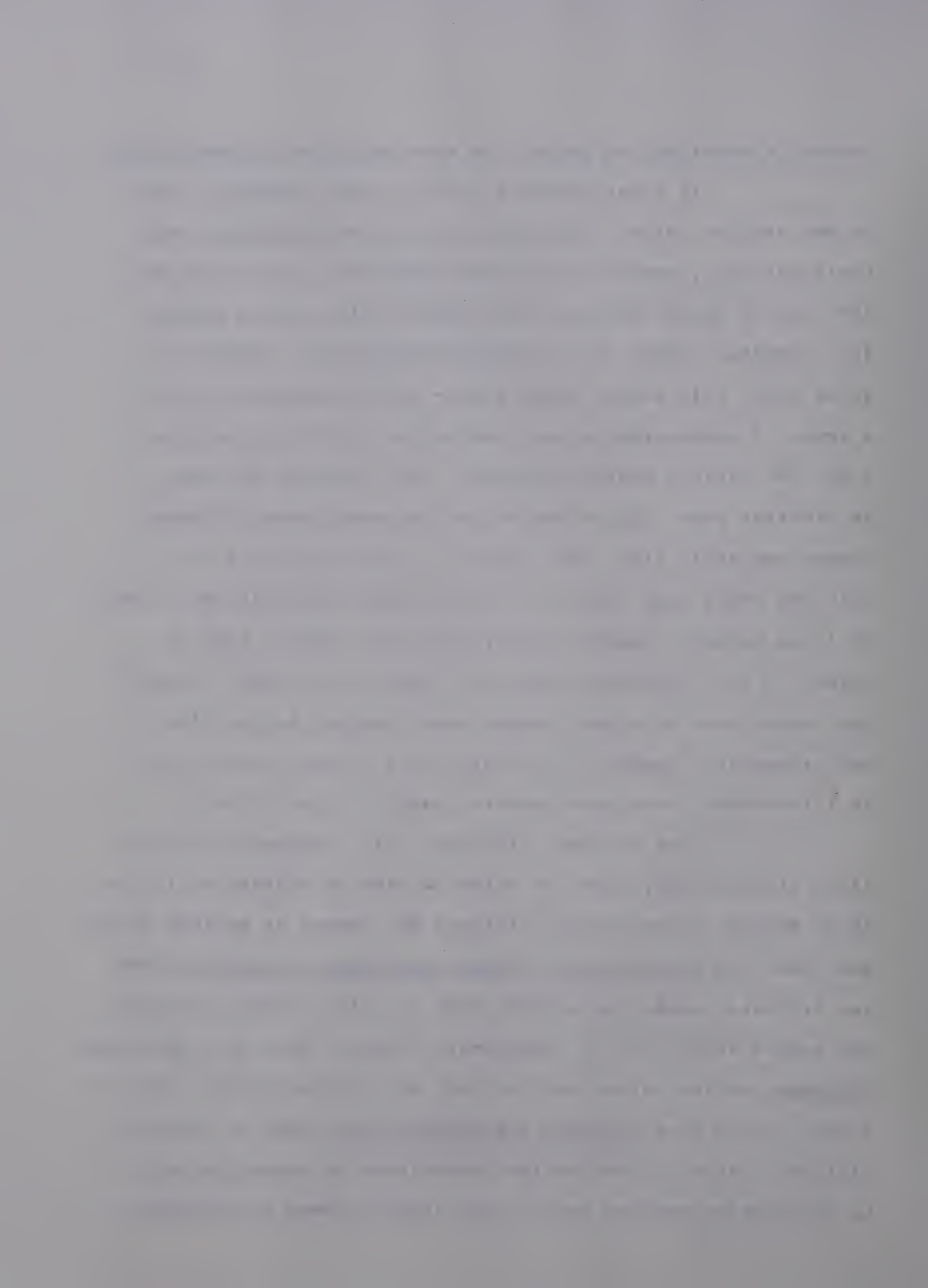
Le prince Napoléon tenait son salon. Dans ce salon, il recevait des écrivains qui se faisaient parfois les conseillers de la politique impériale : Edmond About, Emile Augier, Flaubert, Emile Girardin, Adolphe Guéroult, Mérimée, Renan, Sainte-Beuve et d'autres encore. La princesse Mathilde était plus accueillante encore que le prince Napoléon, aux gens de savoir et de talent. Ecrivains, artistes, savants, étaient nombreux dans ses salons.

L'Empereur s'étant entouré d'une cour luxueuse, encourageait les hauts dignitaires à tenir de luxueuses maisons. Ils ouvrirent de somptueux salons où ils donnèrent de somptueuses réceptions. Il y eut aussi les salons des ambassades, dont le plus brillant, le plus vivant, fut celui de

l'ambassade d'Autriche, où régnait la vive princesse de Metternich.

Il y eut d'autres salons, parmi lesquels, celui de Mme Ancelot. Elle a tenu salon sous la Restauration, sous Louis-Philippe, pendant la Seconde République, elle tient salon sous le Second Empire, elle tiendra salon encore pendant les premières années de la troisième République, jusqu'à ce qu'en 1875, elle meure, ayant passé quatre-vingt ans. Elle a réuni, à chaque génération, toutes les célébrités qu'elle a pu. Les invités étaient nombreux. Ils n'étaient pas tous de vieilles gens. Elle n'inclut pas au commencement Alphonse Daudet qui était alors très jeune, et, tout heureux d'y avoir été admis plus tard, a raconté quel souvenir ému et amusé il en gardait. Daudet s'intéressait aux poètes. Dans le salon, il put contempler Alfred de Vigny, un des plus "grave" des romantiques mais dont Daudet avait surtout retenu l'aspect singulier. Daudet n'a pas dit qu'il y avait vu Villiers de l'Isle-Adam, tout jeune encore, mais il a pu l'y voir.

Tout de même, Villiers, lui, fréquentait les milieux d'opposition, tels, le salon de Nina de Villard et le Café de Madrid, "Villiers de l'Isle-Adam y tint ses assises dans les années 1860-1870" nous disent MM. Castex et Bollery. Il connaissait l'Opéra, dont il s'agit dans L'Inconnue, et les salons particuliers de la Maison Dorée, dont il s'agit encore dans Le Convive des Dernières Fêtes. Dans ce conte-ci, Villiers a décrit d'une manière minutieuse un souper galant. La description précise surtout des jeunes femmes de compagnie



laisse voir les différents personnages avec lesquels il s'associait. Les trois femmes sont d'un esprit et d'une beauté exceptionnels. Comme nous l'avons vu, la toilette compte beaucoup chez les femmes du monde. Une telle importance attachée à la toilette est accentuée par les trois femmes : elles sont décrites comme "radieuses", la touchante Antonie portait une robe en velours qui n'était pas ourlée," ses épaules et son col en véritable carrare, tranchaient durement sur l'étoffe." Elle avait sur son petit doigt un anneau en or et dans ses cheveux châtains resplendissaient trois bleuets de saphirs. Clio, la Cendrée, était en robe bien moulée et "une rivière de rubis lui couvrait la poitrine". La troisième femme, Susannah, est simplement décrite comme distillant le désir. Bref, toutes les trois femmes par leur coquetterie permettent au lecteur d'apercevoir les raffinements de luxe qui caractérisent les femmes du monde. En fait, une de ces femmes, en réponse à un personnage auguste qui lui a demandé si elle était "honnête", avait ceci à dire : "Oui, Monseigneur, honnête, en France, n'étant plus que le synonyme de poli."[18]

Villiers s'est familiarisé non seulement, avec les lieux publics du monde mais aussi les lieux secrets et l'esprit du demi-monde. Ce monde si brillant et, qui semblait perpétuellement en joie, avait ses tâches secrètes et ses secrètes misères morales. On ne peut méconnaître un relâchement des moeurs qui n'est pas un phénomène particulier à cette période, mais qui y semble particulièrement accusé, et en



tout cas, particulièrement impudent.

Il y avait, dans ce monde, des ménages mal-assortis dans lesquels l'un ou l'autre des deux époux, ou même tous les deux, avaient cherché et trouvé au-dehors les satisfactions que le mariage ne leur avait pas données. L'infidélité qui pouvait, de part et d'autre être ignorée, qui pouvait être connue et tolérée étaient communes. Mais les maris ne sont pas tous aveugles ou complaisants ; il en est qui, dans leur douleur ou dans leur colère, ont chassé du foyer l'épouse devenue indigne.

Une telle femme chassée avait un appartement. Elle y recevait les amis et les amies qu'elle pouvait avoir encore. Son amant venait. Elle avait assez de bien pour n'être pas à charge. Elle avait de la distinction. Elle était devenue une conquête plus facile, mais elle était toujours une conquête flatteuse. Elle avait perdu considération du monde qui fut le sien, mais elle en gardait les manières et le ton. Si elle n'était plus tout à fait une femme du monde, elle était encore femme du "monde à demi".

L'usage du terme demi-monde s'est étendu, selon la définition qu'Alexandre Dumas fils en a donnée dans la préface de son théâtre II , Le Demi-Monde. On comprend les demi-mondaines ainsi: "La femme mariée, déclassée par suite d'infidélités conjugales ; (...) La jeune fille qui a débuté dans la vie par une faute."[19] Il y a en elles, ou un besoin désintéressé de l'amour, ou un goût désintéressé du plaisir, et

elles pourraient prétexter qu'il y a de la noblesse dans le désintéressement. Elles peuvent produire d'autres excuses ; déception causée par le mari qui ne sut satisfaire ni ce goût du plaisir ni ce besoin d'amour. Ainsi, à ces femmes, leur irrégularité apparaît comme une victoire de la pureté des sentiments.

Ensuite, le terme désigne quelques courtisanes qui ont fait une certaine fortune et qui peuvent mener un certain train de vie, le même train que les femmes du monde. Il faut remarquer que c'étaient les hommes du monde, leurs amants qui les ont si luxueusement logées, meublées, vêtues, et, qui les entretenaient si généreusement. Elles n'appartenaient pas proprement dit, au monde, mais disons qu'elles appartenaient au monde à demi. Quelques autres , qui ne parvenaient pas à avoir les hommes du monde pour amants, restaient alors dans leur demi-monde. Pourtant le terme demi-monde englobe ces deux catégories de femmes du même genre.

Villiers de l'Isle-adam nous a soigneusement décrit par plusieurs exemples cet abaissement des moeurs qui régnait. D'après l'observation du narrateur dans Les Demoiselles du Bienfilâtre, on pourrait déceler à quelle "technique" les deux héroïnes du conte s'appliquent pour faire leur métier. "Elles pensaient qu'aujourd'hui la lune seule est gratuite en amour. Leur devise était : Célébrité, Sécurité, Discrétion" Elles ajoutent sur leurs cartes de visite, "spécialités ", nous dit le narrateur. L'une des héroines Olympe

coupable d'avoir aimé "sans rien gagner" ne pourrait, constate ironiquement Villiers, enfin se racheter qu'en recevant sur son lit de mort les écus et les napoléons de Maxime. Virginie et Paul, deux personnages du conte Virginie et Paul éprouvent l'amour qui n'est pas seulement de leur âge, mais de tous les temps. Mais, cette idylle n'est-elle pas pervertie par le mot profanateur - l'argent - que Villiers laisse se glisser dans le conte. Les véritables intentions de ce conte donnent le change, surtout au lecteur moins attentif. L'utilitarisme dont Villiers accuse avec amertume cette époque et dont l'influence corruptrice se ramifie dans tous les domaines de la vie, est mise en évidence. Villiers relève un "amour" d'allure toute différente de ceux que nous venons de voir, dans Antonie. La femme Antonie, qui laisse "cueillir les roses rouges de ses lèvres avec un charme tour à tour si sincère" à tout venant n'est qu'une femme de moeurs légères. Elle aime tous les hommes au même degré, de sorte que tous sont ses "chers amants". Cependant, remarquons, dans sa tendresse frivole, un égoïsme sordide, car elle porte un médaillon où elle enclot une mèche de ses propres cheveux en témoignage de l'amour de soi. Maryelle, dans le conte Maryelle nous est décrite comme une femme qui mène une vie galante et n'en fait pas mystère. Elle ne laisse pas l'impression d'une prostituée de bas étage, au moins elle n'est pas dénuée d'orthographe, nous dit le narrateur. D'après un document inédit relevé par MM. Castex et Bollery, il paraît que Villiers s'est



inspiré d'une expérience vécue pour écrire ce conte. Voici un extrait d'une lettre à laquelle ils attribuent la génèse de Maryelle :

> "... j'aurais regret toute ma vie de leur donner à ces ignobles usuriers de jeunesse et d'amour un seul de ces regards et de ces sourires là ! ... ni la moindre petite miette de bon ou beau qui est moi. Il y en a encore un tout petit peu, je le garde pour toi, Villiers, si tu en veux, car tu es le seul au monde entier dont l'âme est assez pure pour bien le comprendre et n'en pas sourire."20

On pourrait apercevoir le même ton austère de mépris dans :

> " D'aimables blagueurs ! (...) Ah ! les importuns obligés - sombre fête alors ! - Eux ? Ah, bien ... Certes! ..." de Maryelle. 21

Elle fait semblant, elle aussi, de se livrer à celui seul qui lui paraît digne de son amour.

Pendant des années de sa jeunesse, Villiers menait une vie de bohême de sorte qu'il s'était égaré dans des milieux frelatés. En tout cas, cette vie, malsaine, dit-on, lui a permis d'observer de première main et d'une manière perspicace les méfaits moraux de la société.

En gros, le besoin de luxe et de plaisir se répandait de classe sociale en classe sociale, descendant de ceux qui avaient grandement les moyens de les satisfaire, à ceux qui avaient à peine ces moyens et à ceux qui ne les avaient pas. Que de femmes de condition moyenne entraînées et perdues par cette ambition immodérée de paraître au-dessus de leur condition ! Elles avaient un mari qui avait une fonc-

tion ou un emploi. Il gagnait assez pour faire vivre convenablement son ménage, mais pas assez pour satisfaire aux aspirations mondaines de sa femme, alors, elle s'est mise à chercher ailleurs l'argent qu'il lui fallait. C'est l'amant qui le lui donnait. Mais voilà l'adultère se multipliait. L'amant donnait autant qu'il pouvait ; mais, il ne pouvait pas donner toujours autant qu'il le fallait. Les dépenses de l'amante allaient naturellement croissant tandis que les ressources de l'amant ne croissaient pas nécessairement en proportion. Les demoiselles de Bienfilâtre, par exemple " ne prêtaient point l'oreille aux propos des jeunes muguets, qui ne sont bons qu'à détourner les jeunes filles de la voie rigide du devoir et du travail."

Plusieurs écrivains ont exprimé leurs aversions selon des manières diverses. Cette situation déplorable a fourni à Emile Augier, le thème de sa comédie, Les Lionnes Pauvres , en 1858. Les moralistes et les auteurs dramatiques moralisateurs du temps du Second Empire ont déploré les moeurs des femmes de plaisirs, les ont stigmatisées, et ont regretté les toilettes, jusque chez de bonnes petites bourgeoises, femmes ou jeunes filles. Villiers, lui, a ressenti fortement l'écoeurement des promiscuités de la vie parisienne.

En face de la bourgeoisie se développa un troisième élément de la société qui jusqu'ici ne comptait guère - le Peuple - les paysans et les ouvriers. On peut distinguer

parmi ce groupe deux grandes catégories, celle qui travaillait isolément ou certains parmi elle qui se groupaient dans de petits ateliers, et une autre composée des gens groupés en plus grand nombre dans les manufactures et les usines. Les premiers étaient les artisans, qui transformèrent par le seul travail de leurs mains, des matières premières, en objets utilisables. Le développement et le progrès du machinisme en créant la grande industrie et le grand commerce, avaient bouleversé toutes les conditions de l'existence individuelle ou collective. Dès le premier Empire, le nombre des artisans était réduit et fut de plus en plus réduit sous les régimes suivants et il le fut davantage encore durant l'ère de prospérité industrielle que connut le Second Empire. Parmi les conséquences d'une telle transformation, il y a le fait qu'un nombre de Français durent renoncer à leurs occupations antérieures pour se soumettre au travail industriel. L'industrialisation avait donc produit une sorte d'esclavage politique social et même militaire dans le pays, car ces ouvriers nouveaux dont l'afflux est déterminé non seulement par le développement continu de l'industrie, mais encore, par les travaux de transformation de Paris et ainsi de suite, étaient, soit des artisans que la grande industrie avait dépossédés, c'est-à-dire des travailleurs libres désormais, assujettis à une discipline grégaire, soit des paysans qui se dérobaient ainsi au chômage saisonnier et qu'attiraient vers les villes les espoirs d'un salaire à la fois mieux assuré et plus élevé



pour un travail présumé moins pénible ; les villes offraient en outre, la tentation de plaisirs dont la campagne était dépourvue.

Leur mode de vie variait selon le salaire, les charges de familles, les conditions de travail, la moralité. Pour l'ouvrier rangé, sérieux et qui travaillait régulièrement, il fallait se lever tôt, déjeuner en hâte, se rendre, souvent en faisant un long trajet, à l'usine, à la manufacture etc. Sauf l'interruption pour le repas de midi, l'ouvrier était jusqu'à sept heures du soir, asservi à sa machine ou rivé à son établi : tâche continue et sans variété.

Cette catégorie humaine qui est le prolétariat, n'est pas absolument synonyme de misère: elle comportait ses formes spéciales de pensée, représentant à la fois une conception politique et une philosophie de l'homme. Certains qui avaient reçu ou qui s'étaient donné quelque instruction s'intéressaient aux questions sociales, assistaient aux réunions corporatives, lisaient les journaux ouvriers et des brochures sur les problèmes sociaux ou politiques actuels. La plupart ne devait guère lire que des romans, plus ou moins populaires et que les directeurs bourgeois multipliaient en nombre, comme nous avons vu. Il y avait aussi des journaux, dans le genre et du ton du Journal pour tous dont le titre indique bien le niveau et la portée. Mais beaucoup devaient peu se soucier de lectures. Ces ouvriers, les célibataires surtout, arrachés à leur village, sans attaches profondes dans la



grande ville, trouvèrent compagnons et distractions au cabaret. Le cabaret en accaparait aussi bien d'autres, qui, ayant femme et enfants, s'attardaient les soirs de paye à dissiper en beuverie le salaire dont l'absence entretenait dans leurs ménages la misère, le désordre et les querelles.

Il y a l'ouvrier qui a renoncé à tout travail ; il vivait au dépens de sa femme qui, elle, travaillait jusqu'à ce qu'elle fût entraînée par lui dans une déchéance sordide. Tel est l'avilissement que Zola, romancier sous le Second Empire, a suivi de chute en chute dans l'Assomoir.

Nous avons détaillé d'une façon étendue l'inconduite et l'immoralité du demi-mondain. Paul Leroy- Beaulieu économiste bourgeois et conservateur reproche aux richards l'inconduite et l'immoralité, mais il fait davantage de reproches à la population ouvrière des grandes villes qui ne faisait qu'imiter les exemples corrupteurs de la classe riche qu'elle enviait.

Tel était l'état dégoûtant où le pauvre ne servait que de moyen, "l'ascenseur" par lequel les bourgeois atteignaient le faîte de la gloire qu'ils avaient tant convoitée. En fait, le peuple restait toujours le bouc-émissaire de la société. C'est contre cet état où triomphaient l'égoïsme, ennemi déclaré de la sympathie et la cruauté, suite courante de l'égoïsme, que Villiers s'est dressé. Il s'exprime ouvertement et par là, révèle avec force son horreur. On ne pourrait imaginer une peinture plus sordide que celle des



parents des Demoiselles de Bienfilâtre dont la besogne consiste :

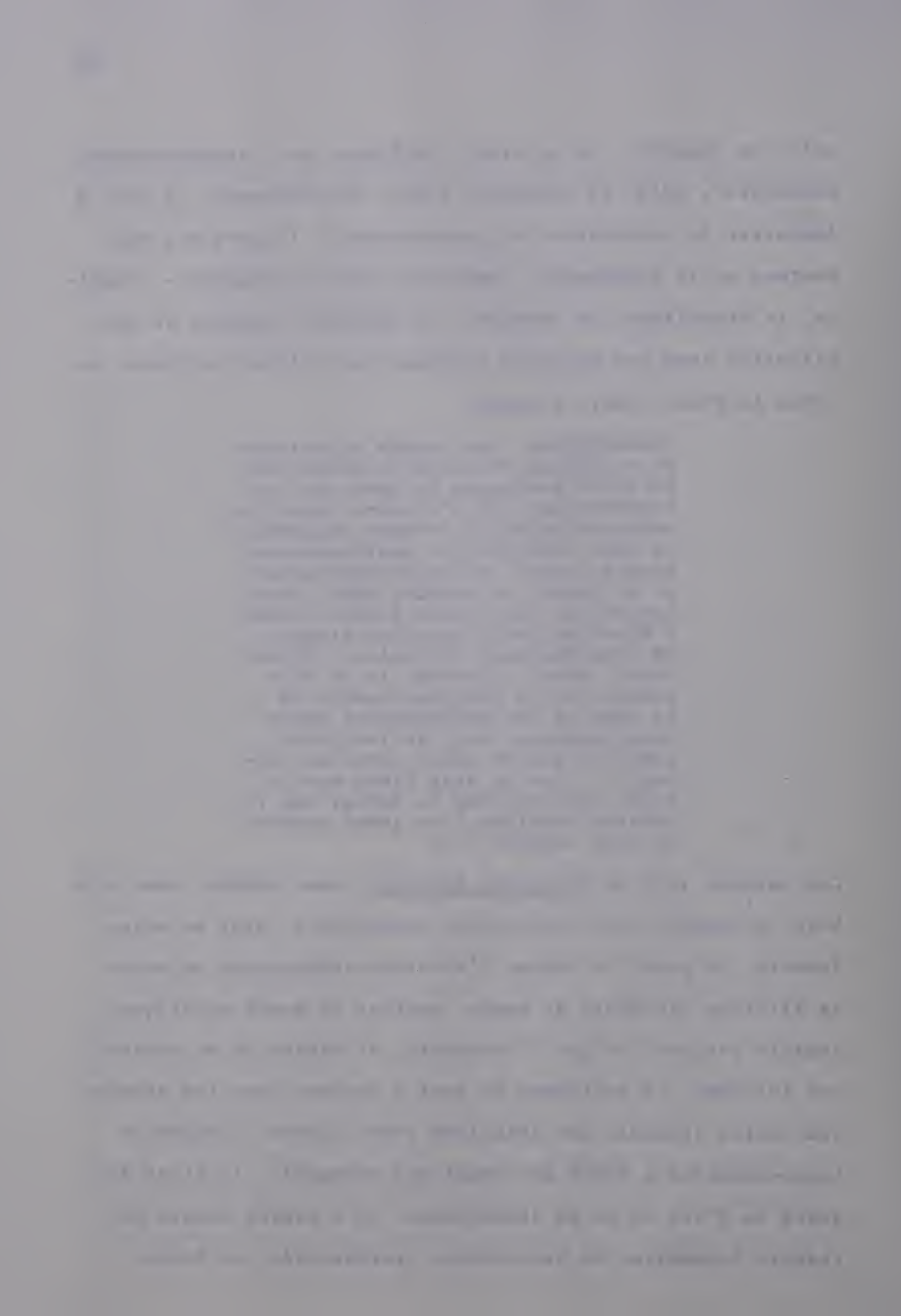
> "... à se suspendre, à chaque instant avec des attitudes désespérées, à cette longue torsade qui correspond à la serrure d'une porte cochère. Dur métier ! et pour recueillir, à peine et clairsemés, quelques deniers à Dieu!!![22]

Ils font partie de ceux, dont la misère fait partie intégrale de leur vie entière. Faute de moyen il ne pouvaient pas faire goûter la joie d'un apprentissage à leurs filles ; ces filles comme nous avons remarqué ailleurs avaient dû mener une vie facile. Ce couple n'est que représentatif ; il en existe plusieurs autres dont le sort pourrait être plus misérable. Dans Vox Populi Villiers souligne l'aveuglement de la foule, qui apparemment hynoptisée, s'égare sur ses propres intérêts. En pensant à elle, Villiers a été amené à juger avec sévérité les vicissitudes des régimes politiques. Il est rare, tout de même, que son observation ne s'accompagne pas , sous l'apparence de l'objectivité, d'un jugement féroce. Il critique dans ce conte l'indifférence de la foule qui, toute accueillante se présente comme brimborion, objet de jeu de chaque régime politique. Il nous paraît que Villiers ne tient pas compte de l'impuissance du peuple devant la force économique et politique écrasante. La présence du Mendiant dans ce conte est significative et prête à une double interprétation. Premièrement, le mendiant, lui, aveugle est symbolique. Il représente la cécité de la foule. Se tenant derrière la grille de Notre-Dame, il sollicite l'attention à ses misères sans

qu'il en reçoive . Il se croit "Le Diseur de l'arrière-pensée populaire", qu'on ne reconnait point. Deuxièmement, il sert à démontrer la nonchalance du gouvernement à l'égard des malheureux qu'il représente. Témoin de tous les régimes - l'Empire, la République, la Commune - le mendiant explique sa supplication sans que personne l'écoute car "l'Etat lui avait reconnu le droit d'être aveugle".

> "Indifférent aux soucis politiques de ce siècle et de cette patrie aux forfaits passagers de ceux qui les représentent, je m'attarde quand les soirs du solennel automne enflamment la cime rouillée des environnantes forêts. Parmi les resplendissements de la rosée, je marche, seul, sous les voûtes des noires allées, comme l'Aïeul marchait sous les cryptes de l'étincellant obituaire ! D'instinct, aussi, j'évite, je ne sais pourquoi, les néfastes lueurs de la lune et les malfaisantes approches humaines. Oui, je les évite quand je marche ainsi, avec mes rêves !... Car je sens alors que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés". 23

Cet extrait tiré de Souvenirs Occultes, nous révèle, tout d'abord, l'orgueil d'un aristocrate légitimiste, plus ou moins frustré. En plus, il résume l'attitude dédaigneuse qu'adopta Villiers vis-à-vis du monde, surtout du monde politique. Frustré par tout ce qui l'entourait, il décida de se replier sur lui-même. La politique du jour a soutenu tous les principes contre lesquels son idéalisme s'est opposé. L'Empereur Louis-Napoléon a donné son appui aux bourgeois. Il s'est dégoûté de l'art et de la littérature. Il a plutôt épousé la théorie économique de Saint-Simon systématisée par Michel



Chevalier dans Des intérêts matériels en France, en 1838, écrit qui en préconisant l'exploration et l'expansion dans tous les domaines économiques possibles a mal compris l'esprit bourgeois auquel il s'est associé. Or, le bourgeois financier découvrit dans une telle démarche une menace à la supériorité économique qui lui conférait sa puissance. L'Empereur ne pouvait rien changer car la structure légale en France à l'époque encourageait et même protégeait l'indépendance du riche propriétaire, que celui-ci gardait avec toute sa vigueur. Devant une structure pareille, on pourrait à peine parler d'idéologie politique.

La politique intérieure a perdu évidemment de l'importance. Elle hésitait entre l'esprit d'autorité et le libéralisme parlementaire, entre les sentiments personnels de l'empereur et les impulsions venues des hommes politiques et d'affaires. La politique extérieure, elle aussi, connaissait la même instabilité ; elle vacillait entre le pacifisme utilitaire et des idéologies sentimentales ou des illusions de prestige, les unes et les autres tendant plutôt à isoler l'empereur entre des directions contradictoires.

Villiers ne s'est pas intéressé à la politique, surtout sous le Second Empire pour des raisons que nous avons vues ; par conséquent il n'a pas mis trop d'accent sur la politique dans les Contes Cruels. Tout de même, il fréquentait les milieux d'opposition chez Nina de Villard et au Café de Madrid, on l'a remarqué. Légitimiste par tradition, dégoûté



par les gouvernements qui se succédaient, il se peut qu'il attendît sans nourrir beaucoup d'illusion, la restauration monarchique. De toute façon, il s'est laissé porter aux élections de 1880 comme candidat légitimiste, au Conseil Municipal pour le XVIIème arrondissement. Battu, il se livra sans retenue à un scepticisme profond.

Pourtant, nous croyons que le but de Villiers est d'améliorer le sort de ses contemporains. S'il s'est mêlé à la politique, ce n'était pas par ambition personnelle. On ne voit point chez lui de poursuite ambitieuse, telle qu'on en aperçoit chez Victor Hugo, par exemple. Hugo papillonnait d'un régime et même d'une idéologie, s'il en possédait une, à l'autre, afin de pousser son ego au premier plan.

Nous examinerons dans le chapitre suivant la philosophie qui a donné l'appui au matérialisme de l'époque. Il s'agit du Positivisme.

NOTES AU PREMIER CHAPITRE

[1] P. G. Castex et J. Bollery, op. cit. p. 273.

[2] Villiers de l'Isle-Adam, Correspondance Générale, recueillie et classée par J. Bollery (Paris : Mercure de France, 1962), t. 1, p. 179.

[3] Contes Cruels (Paris: J. Corti, 1969), p. 223

[4] Jean-Paul Gourevitch, Villiers de l'Isle-Adam (Paris: Seghers, 1971), pp. 34-35.

[5] Contes Cruels, pp. 258-259

[6] Contes Cruels, p. 137

[7] Bollery, op. cit. p. 228

[8] Barbey d'Aurevilly, Memorandum cité par Maurice Allem p. 10.

[9] Contes Cruels, op. cit. p. 40

[10] Contes Cruels, p. 47

[11] Contes Cruels, p. 63

[12] Contes Cruels, p. 188

[13] Villiers de l'Isle-Adam, Préface de La Révolte dans Oeuvres Complètes (Genève: Slatkine Reprints, 1970), t. VII, p. 21.

[14]Villiers de l'Isle-Adam cité par P.G. Castex et J. Bollery, op. Cit. p. 242.

[15]Contes Cruels, p. 197

[16]Note inédite dans la Collection Leclercq cité par Raitt, Villiers de l'Isle-Adam et Le Mouvement Symboliste (Paris: Corti, 1955), p. 183.

[17]Littré, cité par Maurice Allem, p. 65

[18]Contes Cruels, p. 97

[19]Alexandre Dumas, Le Demi-Monde cité par Maurice Allem, op. cit. p. 82.

[20]Castex et Bollery, op. cit. p. 274

[21]Contes Cruels, p. 240

[22]Contes Cruels, p. 11

[23]Contes Cruels, pp. 261-262.

CHAPITRE II

L'ANTI-POSITIVISME CHEZ VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Le Positivisme en tant que méthode date de très loin ; il se présente sous toutes sortes de formes, et s'affirme en tous genres de travaux. Il est difficile, presque impossible d'en séparer l'histoire de son système philosophique de l'histoire générale de l'esprit de l'époque où il a débuté, même de nos jours. Il faudrait pour en décrire les progrès, suivre en détail l'évolution de toutes les sciences les unes après les autres. Cela serait une tâche infinie, et en l'occurence, elle dépasse la limite de cette étude. Nous nous bornerons à une doctrine où l'esprit du positivisme s'affirme avec autant de précision que possible et où il s'exprime avec une pleine conscience de lui-même. C'est dans la philosophie d'Auguste Comte.

Le Positivisme désigne une manière de penser très générale dont le comtisme n'est qu'une forme ou une expression. Le nom du positivisme indique à la fois une disposition intérieure de l'esprit, une méthode de recherche scientifique et une certaine conception de la synthèse philosophique. Comme disposition de l'esprit, le positivisme déclare son goût exclusif pour le réel, le solide et l'utile, une aversion pour toute spéculation qui dépasse l'expérience. Bref, il professe que seuls les objets qui se soumettent à l'observation, surtout à l'observation sensible, sont admis. Cet esprit conduit, dans l'ordre des sciences, à ramener toute question à une question de fait, à écarter des concepts régulateurs du savoir toute signification métaphysique, à

nier tous les problèmes qui ne comportent qu'une solution transcendante ou qui exigent dans le domaine de recherches l'emploi d'une méthode _a priori_. Pour la philosophie, si par là, on entend une vue d'ensemble de la nature et de l'homme, il lui assigne l'exclusivité de l'expérience dans toutes les affaires qui la touchent.

Auguste Comte qu'on identifie comme chef des positivistes définit l'état positif ainsi:

> " Dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux, dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre." 1

Cette définition admet préalablement que tous les phénomènes sont contigus, qu'ils se lient les uns aux autres du point de vue des causes et des effets. La théorie de la science assume, à moins qu'on donne une preuve du contraire, qu'il y a un certain déterminisme dans le monde des phénomènes. Puisque le positivisme est considéré aussi comme une science, il s'en suit que la même prétention que réclame la science forme à la fois la base de la théorie positiviste. La théorie scien-

tifique est hostile à l'idée de la croyance religieuse et métaphysique. Telle est l'attitude positiviste nourrie et propagée surtout au dix-neuvième siècle.

A vrai dire, Comte ne s'oppose pas complètement à la chrétienté ; il admire plutôt l'organisation dans l'Eglise catholique par exemple, mais il critique et même rejette l'idée de la puissance surnaturelle et la vie de l'au-delà que revendique cette Eglise. Peu soucieuse des problèmes sociaux et économiques que posent la révolution industrielle de l'époque, l'attitude libérale et démocratique montante, les changements provocateurs dans le domaine de la philosophie, issus des progrès scientifiques, l'Eglise reste nonchalante en ce qui concerne ses pratiques et l'ensemble de sa vie intellectuelle. Auguste Comte cherche un remplacement positif pour l'Eglise. Il cherche à soumettre l'existence entière à un principe unique, qui sera l'objet d'adoration, de devoir, et de foi. C'est constituer une religion où l'humanité remplace Dieu ; c'est constituer la religion de l'Humanité. L'esprit positif proscrit la supposition de causes transcendantes, nous l'avons vu ; il exclut la théologie. Une religion sera possible, Comte poursuit, s'il est quelque part une puissance concrète, visible, accessible aux sens et à la pensée, qui formera le fondement de notre vie et notre destinée. En nous soumettant à la domination de cette puissance, elle mettra l'ordre et la cohérence dans la vie individuelle ou sociale et nous inspirera un zèle profond. Comte croit trouver cette

puissance dans l'Humanité. L'Esprit positif exclut encore l'adhésion donnée sans épreuves, autrement dit, la foi. Si la fonction providentielle de l'humanité peut-être démontrée - ce que, Comte prétend - la religion fondée sur cette vérité, sera positive.

La valeur de la religion se trouve dans la fonction que Comte lui attribue ; il n'en considère qu'en second lieu les éléments ou les conditions. Avant tout, la religion est une discipline de la vie, c'est l'état de l'âme.

> " C'est l'état de pleine harmonie propre à l'existence humaine, tant collective que individuelle, quand toutes ses parties quelconques sont dignement coordonnées" 2

La religion constitue la synthèse de tous les principes qui font l'objet commun de la vie humaine - la foi, l'amour et l'action. Les trois grandes disciplines de Comte - la philosophie, la morale et la technique s'y réalisent.

La philosophie ramène toutes les connaissances humaines dans une entité intelligible. La morale systématise tous nos mobiles et les met en fonction par les moyens d'un sentiment méritoire. La technique qui comprend entre autres la politique vise à coordonner toutes les entreprises et toutes les inventions pratiques des individus ou des sociétés, et les dirige vers le même but indépendant. Voilà le but que vise cette nouvelle religion, dont le fondateur croit renfermer toutes les fonctions que d'autres religions semblent ignorer et qu'il considère comme "sine qua non" pour une vie

harmonieuse des êtres humains.

Le Positivisme a introduit par son concept un certain optimisme de vivre. Ceux qui se trouvent mal, s'en vont à la recherche désespérée de la libération. Ils se croient exister dans un monde qui ne leur appartient pas et espèrent trouver leurs propres demeures ailleurs - dans l'au-delà. Villiers de l'Isle-Adam appartient au groupe mécontent de cette époque. Il traite à la manière de Barbey d'Aurevilly, le monde d'une façon méprisante en se construisant un univers propre à lui. Il s'est révolté car la société matérialiste et bourgeoise refuse de le reconnaître.

En livrant une attaque acharnée contre la bourgeoisie, il exprime son dégoût pour le Positivisme, auquel il attribue une corruption écoeurante qui se manifeste dans la vie matérielle aussi bien que spirituelle de ses contemporains La corruption, dit-il implicitement, règne et

> " au lieu de soleil, nous avons des lustres, au lieu de visages, des masques, au lieu de sentiments, des sensations. Vous vous attendez à des hommes, à des femmes, à des jeunes gens ?" 3

Est-ce la science que critique vraiment Villiers de l'Isle-Adam ? Il nous parait que non. Ce n'est pas à la science qu'il lance directement son attaque, mais à la bassesse des hommes qui tentent de l'asservir à leurs intérêts immédiats. Dans La Machine à Gloire, Villiers entreprend de souligner la défiance qui caractérise le public. Le public ne se soucie plus d'approfondir une oeuvre littéraire de valeur ;

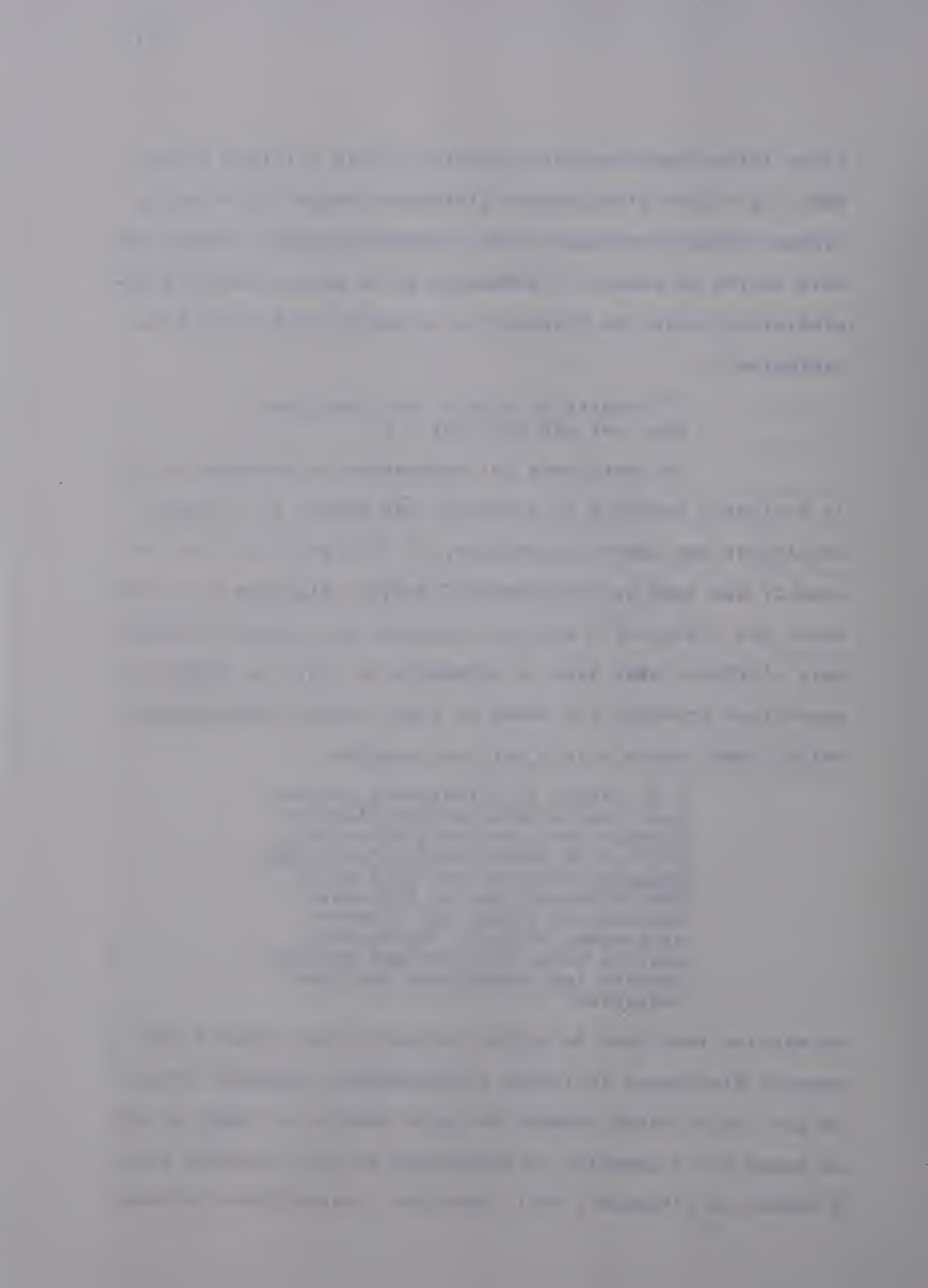
il se laisse emporter par le bruit qu'elle a laissé d'elle-même. La valeur d'une oeuvre littéraire dépend alors de la torpeur qu'elle provoque ou de l'applaudissement qu'elle soulève auprès du public. L'avènement de la machine aide la dégénération rapide de l'esprit de ce public déjà livré à la confusion :

> " L'esprit du siècle, ne n'oublions pas, est aux machines " 4

Ce conte sous les apparences du sarcasme et de la raillerie renferme un problème très grave. Si le public dévalorise une oeuvre littéraire, il s'en suit qu'il ne reconnaît pas ceux qui produisent l'oeuvre. Villiers ne se contente pas d'évoquer l'attitude négative et cruelle du public, mais s'efforce même dans le préambule du conte de définir le mystérieux prestige qui émane de toute oeuvre véritablement belle, même lorsqu'elle n'est pas comprise :

> " En effet, la littérature proprement dite n'existant pas plus que l'Espace pur, ce que l'on se rappelle d'un grand poète, c'est l'impression dite de sublimité qu'il nous a laissé, par et à travers son oeuvre, plutôt que l'oeuvre elle-même, et cette impression, sous le voile des langages humains pénètre les traductions les plus vulgaires" 5

La machine rend donc le public frivole et mal éclairé pour pouvoir distinguer le talent soigneusement exploité. N'est-ce pas que Villiers s'amuse de cette machine acclamée en même temps qu'il gouaille la déconvenue qu'elle entraîne dans l'esprit de l'époque ? Si l'invention scientifique influen-



ce le public intellectuellement de la façon que nous venons de remarquer, ce n'est pas moins le cas dans le domaine matériel. En toutes choses, en tous cas, le bourgeois ne voit que l'aspect matériel et il attache une importance énorme à l'argent, qui lui sert à mesurer toute valeur. La science est chargée, aux yeux du bourgeois, de la tâche de lui fournir tout ce qu'il y a pour atteindre son but. C'est pourquoi, L'Affichage Céleste, lui est agréable, car il présente un projet d'utiliser les espaces vides du ciel à des fins commerciales. Faut-il remarquer ici que L'Affichage Céleste fournit à notre écrivain une critique d'une double portée. Premièrement, il ridiculise le concours manifeste qui a lieu entre l'Homme et la Nature. L'idée même pour l'Homme de rivaliser avec la Nature, lui paraît insensée :

> "De prime abord, le fond même de la chose paraît confiner à l'Impossible presque à l'Insanité. Défricher l'azur, coter l'astre, exploiter les deux crépuscules, organiser le soir, mettre à profit le firmament jusqu'à ce jour improductif, quel rêve ! Quelle application épineuse, hérissée de difficultés ! Mais, fort de l'esprit de progrès, de quels problèmes l'Homme ne parviendrait-il pas à trouver la solution ?" 6

Nous verrons ailleurs le deuxième aspect qui est d'ordre spirituel.

Dans la même veine, Villiers de L'Isle-Adam poursuit son attaque contre la suppression des sentiments et de l'émotion, voire la suppression de la révérence que les êtres vivants portent d'ordinaire à la mort. Villiers est particu-



lièrement choqué par l'avarice bourgeoise quand elle porte préjudice au symbolisme solennel de la mort. Or, ce sont les mêmes bourgeois, indignés du gaspillage de fleurs qui se fanent sur les tombeaux, qui ont commencé le trafic honteux de Fleurs de Ténèbres. Sur un ton pleinement mélancolique et ironique, il annonce que :

> " Il existe, sachez-le, souriantes liseuses, il existe, à Paris même, certaine agence sombre qui s'entend avec plusieurs conducteurs d'enterrement luxueux, avec des fossoyeurs même, à cette fin de desservir les défunts du matin en ne laissant pas inutilement s'étoiler, sur les sépultures fraîches, tous ces splendides bouquets toutes ces couronnes, toutes ces roses, dont, par certaines, la piété filiale ou conjugale surcharge quotidiennement les catafalques." 7

L'exécration de toute manifestation de l'âme chez les hommes de cette époque se démontre de plusieurs façons. La science donne l'appui à la haine des sentiments élevés, à toutes les formes d'idéalisme. Elle s'entoure de toutes armes de défense contre de telles émotions. Ainsi, L'Appareil pour l'Analyse Chimique du dernier Soupir endurcit les enfants contre la douleur inutile qu'ils pourraient être tentés de ressentir lorsqu'ils perdent leurs parents.

Ayant vu l'impact que la science a sur les aspects variés de la vie - intellectuel, matériel et sentimental - ce que nous préférons ranger sous le titre de "l'impact physique", passons à l'examen de "l'impact spirituel".

C'est parce que la science semble développer une conception positive de l'univers que Villiers s'en prend à elle avec tant d'amertume. Il attaque avec plus de férocité la conception positiviste de la spiritualité. Croyant profondément à des recherches scientifiques, le positivisme y a constamment recours afin de réfuter l'existence de Dieu et de l'âme, la certitude de la vie après la mort et la réalité des valeurs spirituelles. Autrement dit, le positivisme et la science servent de base aux attitudes matérialistes et superficielles de l'époque, en amoindrissent la tâche de la haute pensée, en lui fournissant des explications faciles et rassurantes. Par là, il réduit les gens au scepticisme, à nier ou à mettre en question ce qu'ils auraient accepté ou auraient dû accepter.

Villiers déteste cette conséquence malheureuse et se met en devoir de démolir l'idée que la science puisse résoudre des difficultés métaphysiques et que les bienfaits qu'elle confère à l'humanité soient autres qu'illusoires et éphémères. Dans L'Intersigne, il veut montrer l'aveuglement du scepticisme et mettre en lumière l'un des phénomènes qui font réfléchir "les gens de pensée" sur l'existence possible de communications entre la terre et l'au-delà. L'abbé Maucombe, le héros du conte affirme que :

> "Entre l'Homme et Dieu, il n'y a
> que l'orgueil"

confirmant la certitude spirituelle, il maintient que:



"... nous sommes ici (dans le monde)
pour témoigner, - par nos oeuvres, nos
pensées, nos paroles et notre lutte
contre la Nature - pour témoigner
si nous pesons le poids"

il préfère à un "siècle des lumières" la "lumière des siècles".8

D'après la pensée de l'abbé Maucombe, il s'en suit que l'homme qui limite sa vue vers l'extérieur risque de se perdre, de s'anéantir soi-même. Un tel homme cherche sa vérité dans l'objet dont la réalité n'est que passagère. C'est la poursuite que Villiers voit réaliser par nombre de ses contemporains positivistes. Il se sent vivre dans un monde qui ne connaît plus l'idéal, plus l'au-delà.

Il critique le sens commun du bourgeois médiocre qui dicte la pensée de son siècle. Le bourgeois, en soumettant tout à sa pauvre raison, ne peut accepter de hautes notions dont la vraie valeur est essentiellement transcendentale et, en cette qualité, quelque chose de plus raisonnable. Seul existe pour lui ce qui est mesurable, seul existe le monde extérieur. Tout ce qui porte un peu au-delà de la réalité extérieure et palpable est sacrifié et le nouveau dieu que l'on s'est créé est la technique. Ici nous nous permettons de citer en dehors du texte de notre étude, pour mieux démontrer les idées implicites de ce texte, mais plus explicites dans d'autres oeuvres de notre écrivain. L'idée d'avoir élevé la technique au rang de dieu s'exprime ainsi dans L'Eve Future :

"Pour la fumée qui sort d'une chau-

dière, vous avez renié toutes les croyances que tant de millions de héros, de penseurs et de martyrs vous avaient léguées depuis plus de six mille années, ... A quoi donc avez-vous préféré, depuis rien à peine, les prétendus principes immuables de vos devanciers sur la planète, - rois, dieux, familles, patrie ? A ce peu de fumée qui les emporte, en sifflant et les dissipe, au gré du vent sur les sillons de la terre, entre toutes les vagues de la mer! En vingt-cinq années, cinq cent mille haleines de locomotives ont suffi pour plonger vos "âmes éclairées" dans le doute le plus profond de tout ce qui fut la foi de plus de six mille ans, d'Humanité." 9

Sa vision du sort de l'humanité est négative. L'humanité se précipite elle-même loin des sphères de son élection dans les limites de la réalité extérieure. Le résultat en est que le sentiment d'un au-delà, souvenir qui rappelle à l'homme son élection, disparaît ; l'humanité se prive elle-même de ce qui l'élève au-dessus de la bête, elle se prive de sa pensée. Cette remarque qu'il note dans La Maison du Bonheur n'exige aucun commentaire :

"Nul ne peut posséder d'une chose que ce qu'il en éprouve. Si cette chose est belle, noble, - enfin, divine d'origine et qu'il soit lui l'essence vile, -...,- la beauté, la noblesse, la divinité de cette chose s'évanouissant immédiatement au seul contact du violateur il n'en possédera que son intentionnelle profanation, - bref, il n'y retrouvera, comme en toutes choses que la vilénie même de son être, que l'écoeurante, éclairée et bestiale médiocrité de son être" 10

A la suite de l'image de la bête relevée au-dessus, il compare l'action de ses contemporains vis-à-vis de la science et du progrès qu'elle engendre au creusement des taupes-mammifères presque aveugles. Quelles que soient la grandeur et la splendeur de la science, tout reste transitoire donc illusoire. Le progrès, poursuit-il, est trompeur tant qu'il détourne l'humanité de l'acquisition transcendentale de la vie d'au-delà.

Villiers observe que la science n'a rien apporté au-dessus de la civilisation que connaissait l'Antiquité, au moins en ce qui concerne la morale. Il s'afflige de voir que certains savants ruinent la foi religieuse dans la conscience de ses contemporains. L'Affichage Céleste montre l'envahissement du ciel par l'affiche comme un symbole de l'audace impie de l'homme à contester la suprématie et la souveraineté de Dieu. Il ne se lasse pas de professer une nostalgie pour le temps passé :

> "Car, (dit-il) en ces temps évanouis
> croire n'était pas difficile... Mais
> le monde a changé depuis" 11

Nous venons de voir les deux aspects du Positivisme sur lesquels Villiers de l'Isle-Adam porte sa critique. La véhémence de ton et l'écoeurement qui marquent sa critique démontrent combien il tient en haine le matérialisme corrupteur qui prive les gens de pensée, tel que Villiers lui-même, de l'attention qu'ils croient avoir méritée. Pourtant peut-on dire que Villiers soit contre le progrès ? Nous dirions oui et non. Il est l'exemple typique de plusieurs victimes de la confusion qu'a créée toute la philosophie du dix-

neuvième siècle. M. Daireaux, dans son commentaire sur la dite confusion observe que :

> Engager la science à l'assaut de la religion, opposer ses calculs aux croyances, c'est la détourner de son objet, et confondre arbitrairement l'inconnu qu'elle doit réduire avec l'Inconnaissable, qui ne la regarde pas" 12

Nous nous demandons si Villiers serait d'accord complètement avec M. Daireaux, car, il croit de prime abord, que la science ne peut rien réduire de l'inconnu, ayant pour but de réduire toutes choses à l'expérience, à la pratique. Comme nous avons remarqué, Villiers de l'Isle-Adam croit que la science égare l'Humanité par le matérialisme qu'elle entraine. Mais en d'autres temps il accueille avec ravissement l'éblouissement de l'invention scientifique quand il parle de "la fée électricité", quand il s'imagine la science comme une féerie qui a pour enseigne " de plus fort en plus fort"13 .

S'il entreprend de défendre la religion, c'est principalement à cause de la foi qui fait partie du patrimoine spirituel légué par ses ancêtres. Il doit la défendre comme il défend sa race. C'est aussi parce qu'il croit que la science menace la toute-puissance de Dieu et même de son existence. Il surmonte les écoeurements que suscite une société corrompue et s'est résolu à démolir l'idée que la science puisse résoudre les difficultés métaphysiques. Il s'est trompé mais il ne s'est pas adonné définitivement au désespoir. Il s'est consolé en se considérant comme un "passant" parmi

d'autres passants.

Nous examinerons dans le chapitre suivant cette prise de position de Villiers. Bref, nous tâcherons de dégager la pensée de Villiers en la plaçant par rapport aux autres courants de la pensée de son époque.

NOTES AU DEUXIEME CHAPITRE

[1]Auguste Comte, Cours de Philosophie Positive (Paris: Reinwald, 1907), t. 1, p. 3

[2]Comte cité par G. Cantecor, Le Positivisme (Paris: Mellotre, sd.), pp. 104-105

[3]Villiers de l'Isle-Adam cité par C. Dedeyan, Le Nouveau Mal du Siècle de Baudelaire à nos jours (Paris: Société d'édition d'enseignement, 1968), t. 1, p. 332.

[4]Contes Cruels, p. 70

[5]Contes Cruels, p. 61

[6]Contes Cruels, p. 52

[7]Contes Cruels, p. 162

[8]Contes Cruels, p. 205

[9]Villiers de l'Isle-Adam, L'Eve Future (Paris: Mercure de France, 1925), pp. 320-321.

[10]Villiers de l'Isle-Adam, Oeuvres Complètes, t. VI, p. 124

[11]Villiers de l'Isle-Adam, Oeuvres Complètes, t. X, p. 137

[12]Max Daireaux, Villiers de l'Isle-Adam. L'Homme et l'oeuvre avec documents inédits (Paris: Desclée et Brouwer, 1936), p. 251

[13]Daireaux, ibid.

CHAPITRE III

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM COMME ECRIVAIN DE SON EPOQUE: SA PHILOSOPHIE ET SES IDEES PREFEREES.



Ayant raillé par ses violentes satires les bourgeois matérialistes et ayant ricané des propos du Positivisme, Villiers de l'Isle-Adam éprouvait le besoin d'affirmer son idéalisme.

Avant d'aborder cet aspect de notre étude qui vise à situer Villiers, en tant qu'écrivain, par rapport au mouvement littéraire de son époque, nous nous permettons de remonter un peu, de sorte que nous puissions clarifier non seulement les influences provenant de l'étranger et de France qu'il a subies, mais aussi les influences qu'il a exercées sur ses contemporains et les générations futures. C'est cette double tâche que nous nous proposons d'accomplir dans ce chapitre et le suivant.

Chaque fois qu'une école littéraire se fonde, c'est-à-dire chaque fois que quelques écrivains unis par une conception nouvelle de l'art, s'unissent pour la propager, il se manifeste deux ordres de fait dont la reproduction constante prouve qu'ils sont inéluctables. D'abord, les novateurs s'attachent à mettre en lumière les défauts de l'école qui les précéda. Afin de se faire une place, ils critiquent souvent avec plus de violence les oeuvres où leurs aînés appliquèrent une méthode différente de la leur. D'autre part, les écrivains attaqués nient la valeur de la formule nouvelle. Ayant developpé leur personnalité dans un sens opposé, s'étant créé un public qui prit l'habitude de les suivre, ils admettent difficilement que les novateurs s'efforcent d'empiéter sur leur domaine.

Cette révolte du fils contre le père, pour ainsi dire, se déroulait déjà en Amérique pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. En plein romantisme les écrivains américains, tels, Edgar Allan Poe, Hawthorne, Melville etc. s'orientaient vers le symbolisme. Mais c'était l'influence du premier de ceux-ci, Poe, qu'on a beaucoup sentie en France.

En 1852, Baudelaire publia un volume des contes de Poe, traduit en français. En exposant les oeuvres de Poe en France à la suite de la traduction de ces oeuvres, Baudelaire a mis non seulement les idées de Poe à la portée des Français mais leur a ouvert la voie aux trésors dont ils allaient s'emparer. C'était l'oeuvre critique de Poe qui les a frappés le plus, car, c'était dans ce domaine qu'il énonçait un programme littéraire : une théorie de l'esthétique.

Cela ne veut pas dire que c'était Poe qui a donné seul l'impulsion à la théorie du mouvement symboliste francais. Il n'en était qu'un des précurseurs. Gérard de Nerval, lui aussi, romantique indiscutable et fortement influencé par les Romantiques allemands avait déjà conçu une formule ; bien que cette formule fût confuse, à cause de l'état mental de l'iniateur, elle développait un principe qui est devenu la pierre angulaire du mouvement symboliste. Nerval souffrait de démence intermittente ; c'est peut-être, d'un côté, la raison pour laquelle il confondait continuellement l'imaginaire et la réalité. D'autre part on ne pourrait pas insister sur cette dernière raison, car même aux moments de lucidité il

professait que le monde visible est illusoire, que le monde réel existe ailleurs et que nos rêves et nos hallucinations sont intimement liés avec la réalité qui ne se trouve pas ici-bas.

Baudelaire, lui-même, avançait sa formule idéaliste - la théorie des "correspondances". Tout ce que nos sens perçoivent se correspond•

Comme de longs échos qui de loin se
confondent
Dans une ténébreuse et profonde
unité
Vaste comme la nuit et comme la clarté
Les parfums, les couleurs et les sons
se répondent."1

De l'Allemagne, Wagner dévoilait le secret de la musique. Pourtant on avait accordé à la musique de Wagner un accueil hostile ; cela n'empêchait pas la jeune génération symboliste de s'inspirer du secret qu'enferme l'ancienne musique.

Telle était la position brumeuse du mouvement littéraire au moment de l'apparition de Villiers de l'Isle-Adam, à Paris en 1859. Ce mouvement a éclaté de toute force et a connu par la suite l'épanouissement qui lui a accordé la place qu'il occupe jusqu'à nos jours, dans l'histoire de la littérature française, en partie grâce aux contributions que lui apporta Villiers de l'Isle-Adam.

Villiers trouva un réconfort d'esprit chez son vieux cousin M. Hyacinthe du Pontavice de Heussey. Celui-ci fervent de Hegel et de certains philosophes allemands, ini-

tié aux sciences occultes, avait de quoi plaire à Villiers, exciter et satisfaire ses plus étranges curiosités. Il se lia avec son jeune cousin et c'était dans sa demeure, selon toute apparence, que Villiers connut Baudelaire. Or Baudelaire, lui, fréquentait le même milieu, où l'on buvait beaucoup de café et où "dans la fumée des pipes" on traitait les problèmes les plus troublants de la métaphysique.

Jeune encore et enthousiaste, il était tout prêt à se passionner pour toute nouveauté. A ce moment opportun, Villiers n'hésita point à se lancer avec une sorte de frénésie dans la lecture de Baudelaire. Villiers eut une chance singulière d'être reçu par celui-là, si reticent d'habitude, si solitaire et si distant ; car Baudelaire répugnait d'ordinaire la compagnie des jeunes gens. Il révéla Edgar Poe à Villiers et celui-ci découvrit en lui une révolte contre l'esprit de l'époque, un désir d'évasion en dehors du réel et le goût des aventures spirituelles. L'influence de Baudelaire sur Villiers fut énorme d'autant plus que ce fut Baudelaire qui lui inspira non seulement ses principes littéraires mais aussi lui révéla Poe et Wagner.

Villiers ne cessa jamais de reconnaître en Baudelaire son maître ; mais plus que toute autre chose il loua sans réserve son génie de poète. Ecrivant à Mallarmé après la mort de Baudelaire, voici ce qu'il dit :

> "Chère âme tendre et charmante que vous êtes, mon cher Mallarmé, vous voilà malade ! C'est juste ! Que faire ici, et quel serait notre prétexte de rester si nous n'étions pas

> percés, traqués, volés, vilipendés et saignants ? Il faut être malade: c'est le plus beau de nos titres de noblesse immémoriale : de quel droit serions-nous bien portants, nous autres ! Allons ! mourons le plus tôt possible : c'est ce que nous avons de mieux à faire. Et n'ai-je pas lu à propos de notre Baudelaire cette ligne d'un petit polisson à maximes: "Heu ! c'est un homme qui a, toute sa vie, couru après la folie et (mon Dieu, heu ! heu !) - qui a fini par la rencontrer". Il est bon de pirouetter sur son talon après avoir dit cela, les pouces dans les entournures de gilet. Vous voyez : nous n'avons que faire de rester avec ces messieurs"2

Sans doute Villiers déplore profondément le sort de Baudelaire en qui il voit le représentant des écrivains dont le public vindicatif ne reconnaît point le génie. Nous avons déjà vu dans les <u>Deux Augures</u> comment Villiers a gouaillé le public pour son incompréhension du message qu'apportent les écrivains de mérite. Constatons que la lettre citée était écrite plusieurs années avant les <u>Deux Augures</u>, et que ce conte ne fut écrit qu'après que Villiers eut été bafoué par les éditeurs. Autrement dit, il se peut que le thème villierien de la persécution des grands hommes par ses contemporains lui ait été suggéré par le sort de Baudelaire avant qu'il le subît lui-même. En même temps, ces sentiments expriment l'attachement que Villiers eut pour Baudelaire. En témoignage de son sentiment et de son respect pour Baudelaire, Villiers a pris comme épigraphe une phrase empruntée des <u>Aveugles</u>, pour un de ses contes, <u>A s'y Méprendre</u>.

Villiers adopta envers la vie et envers son époque une attitude semblable à celle de Baudelaire. L'ironie qui afflue dans l'oeuvre de Baudelaire ne demande pas de preuve. Dans plusieurs contes que nous avons vus, Villiers prend l'ironie et le sarcasme pour fustiger les maux humiliants de son temps. Pour Baudelaire, l'ironie féroce est non seulement une technique littéraire mais aussi une défense et une vengeance contre les douleurs que le monde lui infligeait; son ironie s'inspirait de la nature méprisable de la condition humaine.

Baudelaire s'adonna au scepticisme ironique à l'égard de l'Eglise, de sorte qu'il flottait entre la foi et l'incroyance. M. Raitt soutient que Baudelaire a pu inspirer à Villiers la même attitude envers l'Eglise. Pour donner appui à cette opinion il dit :

> " (Villiers), naturellement enclin au pessimisme, il ne pouvait adhérer pleinement au catholicisme, malgré les attaches sentimentales qui le liaient à l'Eglise : aucun système philosophique ne s'était présenté là pour remplacer la religion, de sorte qu'il était en proie à une hésitation tourmentée. Dans ces conditions, le scepticisme corrosif de Baudelaire devait lui paraître comme une révolte infiniment osée, d'autant plus que Baudelaire était comme lui, incapable de s'évader en dehors des problèmes que lui posait le catholicisme." 3

Plusieurs biographes de Villiers y compris M. Raitt affirment que Baudelaire et Villiers se sont rencontrés pour la première fois en 1859. Baudelaire, lui-même s'est retiré en Belgique en 1863. Tous les deux ne se sont plus vus



jusqu'à la mort de Baudelaire. Cela ne veut pas dire que Villiers n'avait pas pu s'inspirer du scepticisme de Baudelaire ou même de son incroyance au cours des quatre années où ils se fréquentaient personnellement ou bien à travers les écrits de Baudelaire. De plus, on ne nie point que Villiers fût pessimiste et qu'il vacillât entre la foi et l'incroyance à des moments différents, mais nous nous demandons si l'on peut affirmer avec raison que ce fut Baudelaire qui l'influença à cet égard ; car le père de Villiers, le Marquis de Villiers de l'Isle-Adam se plaignait déjà en 1857, deux ans avant la dite rencontre, de l'égarement de son fils. La lettre qu'il écrivit à Dom Guéranger, l'abbé de Solemnes, nous sert de témoignage, nous nous contentons d'en citer une partie :

> " Mon fils, mon cher Père, s'est jeté ici comme auteur dramatique dans un milieu dangereux dont il est le premier à sentir qu'il faut sortir au plus vite. La solitude du cloître et les bons entretiens et enseignements qu'il aura chez vous le ramèneront à Dieu. Je vous prierai donc de vouloir bien l'admettre chez vous pendant tout le temps que vous jugerez nécessaire à sa conversion" 4

Cette lettre était datée de Paris du 9 juin 1857. Il en ressort que Villiers a été tenté par l'incroyance avant même de faire la connaissance de Baudelaire. Son indécision dura et le mena jusqu'à l'apostasie, surtout après qu'il se fut initié à la doctrine de Hegel. On dit même que Villiers se plaisait à déconcerter des prêtres par ses vues hérétiques. Pourtant, il a dû revenir à la croyance au moment où il abandonna



l'hégélianisme pour faire place à son illusionisme, comme nous verrons plus tard.

Leur mystique se ressemble. Tous les deux s'occupaient du problème de l'évasion définitive hors du monde devenu insupportable pour eux. Baudelaire d'après Les Fleurs du Mal cherche à éviter le double déchirement du spleen et de l'idéal dans l'amour, dans l'exotisme, dans la révolte, dans les paradis artificiels, dans l'attention prêtée à la multitude, dans l'attirance de la mort et dans la solution miraculeuse de l'art. Il ne pouvait sortir de l'impasse créée par ce dualisme que par l'art.

Les grandes lignes de la conception de Villiers sont quasiment les mêmes ; or, il ne semble pas qu'il voie dans l'art le seul moyen de s'évader. De toute façon il voyait dans la mort un moyen de se mettre en contact avec l'au-delà, l'inconnu. Nous développerons en grand détail le thème de la mort sous l'idéalisme de Villiers. Comme Baudelaire, il haïssait aussi la réalité illusoire du monde ; il chercha la libération dans l'amour.

Tous les deux avaient l'impression de ne pas appartenir à la même espèce que la plupart des hommes et d'être supérieurs. Baudelaire s'est épris du dandysme pour cette raison. Si VIlliers s'est adonné au dandysme baudelairien ce n'était que par sentiment d'appartenir à une race supérieure. Ses moyens ne lui permettaient guère les plaisirs des dandys ; mais rien ne faisait taire son dédain pour les bourgeois. Le

dandysme implique aussi la misogynie ; cela est apparent chez Baudelaire. Nous en trouvons difficilement les traits au moins dans les Contes Cruels de Villiers. M. A.W.Raitt nous fait croire que Villiers voulait démontrer sa misogynie dans le conte L'Inconnue.[5] Là encore nous nous permettons de nous trouver en désaccord avec lui. Il nous paraît que la leçon de L'Inconnue lui échappe. Le conte au contraire sert, nous paraît-il à démontrer l'irréalité de l'amour terrestre. M. Raitt en laissant tomber dans sa citation la partie qui porte la vraie leçon du conte rend son argument peu convaincant. Par-dessus tous les mots qu'il a cités sont ceux mêmes de la femme inconnue ; si Villiers mit à dessein la parole qui la condamne dans la bouche même de cette femme, cela rend plus invraisemblable la leçon que M. Raitt en a dégagée.

Si Villiers n'a pas suivi la misogynie baudelairienne, il a eu quand même comme Baudelaire une conception assez particulière de l'amour physique. Baudelaire comparait souvent l'amour physique à une torture ou à une opération chirurgicale. Villiers montra à plusieurs reprises l'élément sadique dans l'amour physique. Là, L'Inconnue nous sert de bon exemple ; elle ne se rend pas au plaisir sensuel. Mais voilà ce qu'il y a de paradoxal dans la vie des deux écrivains. Ils s'engagèrent contre la perfidie des femmes, mais ils cédèrent l'un l'autre à une femme de moeurs légères, illéttrée et incapable même de comprendre leurs aspirations idéalistes. Est-ce à dessein ou par coïncidence que Baudelaire s'abandonna à



Jeanne Duval et Villiers à Marie Dantine ? Ce "phénomène" donne lieu à plusieurs interprétations possibles : Cela peut s'expliquer comme une vengeance désespérée contre toutes les conceptions qu'ils ont connues chez les femmes ; c'est peut-être pour démontrer que l'idéal ne se réalise point ici-bas. Quelle que soit l'explication, on reconnaît dans la ressemblance une similitude foncière de traits psychologiques.

Reste à noter que l'image de la femme occupait une place très importante dans la poésie symboliste. La femme apparaît sous des formes différentes chez Baudelaire ; tantôt elle est sadique, tantôt la bien-aimée, ou bien elle représente la beauté, elle-même. Villiers sert de lien entre les jeunes écrivains symbolistes de 1885, et Baudelaire ; c'étaient ses Tullia Fabriana et Hadaly où il peint l'image de la femme qui se rapporche de celle qu'a peinte Baudelaire qui lui ont attribué ce dernier rôle.

Villiers débuta dans la carrière littéraire en publiant des poésies. Ensuite il entreprit le projet d'un vaste ouvrage philosophique, surtout après son initiation au système de Hegel. Le théâtre le tenta également ; mais sa renommée tient au genre narratif. Baudelaire s'intéressait à la poésie et à la critique. Il convient de préciser cette différence d'intérêt des deux écrivains ; cela n'empêche pas tout de même, que Villiers ait profité des idées que lui inspira Baudelaire. Par dessus, tout, c'était celui-ci qui l'introduisit aux oeuvres de Poe, nous l'avons vu.

Ce qui paraît avoir frappé Villiers chez Poe, ce sont son originalité et son étrangeté. Ayant trouvé en Baudelaire une similitude de tempérament dans la recherche du neuf et du singulier, son enthousiasme a été confirmé quand il a trouvé la même esthétique de la nouveauté chez Poe ; surtout, parce que celui-ci s'exprime dans le domaine qui intéressait le plus Villiers - les contes.

Poe ne lui fournit plus de simples détails de mise en oeuvre, mais aussi la conception elle-même. Ce qui est intéressant, c'est que Villiers reçoit les matières premières, les élabore pour en faire une oeuvre originale. Villiers comme Poe aime à écrire des contes horribles. Celui-là manie la terreur impitoyable de sorte qu'il se sert d'elle pour ébranler ses lecteurs et pour les convaincre de la véracité de ce qu'il raconte. Poe, lui, a été hanté sa vie durant par des images funèbres. Pour faire peur aux lecteurs il suffit pour tous les deux de leur présenter un être humain qui offre une bizarrerie. Poe avait désigné l'image de cet Homme des Foules, qui, toute la nuit, hante la sortie des théâtres et des cabarets pour ne point se trouver seul. Nous trouvons chez Villiers, le bourreau du Convive des Dernières Fêtes, celui qui assiste aux exécutions capitales et qui a un besoin physique de contempler la torture physique. Il convient de remarquer tout de suite que ce dernier conte porte un autre sens qui est d'ordre philosophique ; nous dégagerons cet autre sens ailleurs, et nous essaierons de montrer que l'utilisation de la peur n'est jamais gratuite chez Villiers.

Villiers semble être quelquefois supérieur à Poe par le moyen dont il se sert pour faire peur. Poe, pour causer la terreur, a souvent besoin de décors bizarres et compliqués. Au contraire, Villiers crée un décor plus simple mais il le manie de façon qu'il ne perde jamais l'effet désiré. Dans le Duke of Portland, par exemple, il s'agit de château et de fête ; mais le décor n'est qu'une toile de fond : le duc lui-même meurt dans la solitude et le silence.

Villiers n'est pas seulement disciple de Poe, par le fait que celui-ci lui inspira l'art de faire peur, mais aussi parce que l'humour bouffon et l'ironie vengeresse de Poe l'attirèrent beaucoup. Pourtant, la raillerie féroce de Baudelaire y était aussi, de même que les récits humoristiques de Gautier, mais le mélange de l'ironie et de l'horreur lui vint sans doute de Poe. Tous deux parodiaient le faux air de la science ; Poe raconta dans le Canard au Ballon, comment un ballon vient de traverser l'Atlantique et dans L'Aventure de Hans Pfall, il narra comment un ballon bien scientifiquement équipé monte vers la lune et en revient. Nous avons parlé ailleurs avec quelle verve gouailleuse Villiers présenta le propos de L'Analyse Chimique de Dernier Soupir ; un propos qui vise à supprimer l'émotion naturelle que l'être ressent pour quelqu'un qui lui est le plus cher.

Il arrive encore que les buts satiriques du maître conteur l'emportaient pour Villiers sur tout le reste, de sorte à dépasser même, les effets d'horreur et de faux appa-

reils scientifiques. Les Deux Augures et La Machine à Gloire s'apparentent aux Débuts littéraires de Thingumbob et à Comment on écrit un article pour le Blackwood Magazine, où Poe raille les moeurs littéraires de son temps . Ils s'en prennent l'un et l'autre à l'ignorance des directeurs de revues et de journaux, à la manière cynique et commerciale dont s'établissaient les réputations.

Quelles que soient les ressemblances entre Poe et Villiers sur plusieurs points, quels que soient les emprunts que Villiers fit à Poe, celui-là ne tardait point à démontrer son génie. Dès qu'il prit l'exemple de Poe, il trouva le genre et le style qui lui convenaient le mieux et il ne dépendait plus de lui pour son inspiration. La satire de Villiers se distingue nettement de celle de Poe : tandis que Villiers se montrait satiriste pur, Poe apparaissait seulement comme un mauvais plaisant. Villiers haïssait le bourgeois du fond de son coeur : Poe a touché à peine à ce sujet bien qu'il ait la même attitude conservatrice envers la société de son temps.

De même qu'il attaqua les moeurs du bourgeois, Villiers châtia l'industrialisme. Ici, encore, son horreur dépasse beaucoup celle de Poe. Il y a chez l'Américain, un goût de la machine et des résultats pratiques de la science, notamment de l'aérostation. Il manque chez lui la colère amère qui poussait Villiers à s'attaquer contre le scientisme dans L'Affichage Céleste, par exemple. En fait, leur attitude



auprès de la science était tout à fait différente.

On distingue de plus une autre différence remarquable entre les deux écrivains. Il s'agit d'une différence profonde de tempérament. Poe, par exemple, croyait à la raison humaine ; il croyait qu'il n'est aucun problème que l'homme ne puisse résoudre à l'aide de la logique et de la science et il a tenté une explication du monde où il n'a fait à Dieu qu'une place restreinte.[6] On n'ignore pas combien Villiers a bafoué le bourgeois et le savant pour insulter Dieu par des moyens divers et surtout pour tenter même de rivaliser avec lui.

Si les deux diffèrent dans leur attitude envers la science, le mysticisme les rapproche. Villiers doit beaucoup à Poe qui incarne le mysticisme dans sa personnalité. C'était cette dernière qualité qui a attiré le plus Villiers et a décidé de son culte pour Poe. Pour eux, il y a un autre monde, dont l'existence nous est démontrée par les visions qu'il nous envoie.

Epris de l'idée du mystère et n'ayant d'autre souci que de l'exprimer, Villiers s'abandonne à la pureté de son inspiration, trouve des accents qui lui permettent d'exprimer ce qu'il y a de divin dans les âmes, élève les êtres au-dessus de leur propre humanité et en un instant, nous fait préssentir leur mystère. L'Intersigne de Villiers se rapproche de La Chute de la Maison d'Usher, d'Edgar Poe. Pourtant, la notion et le terme de l'intersigne furent fort répandus en



Bretagne, région natale de Villiers, avant même la naissance de celui-ci, tout de même il s'en est servi à sa manière.

L'Intersigne est dirigé contre ceux qui prônent le sens commun ; c'est une réfutation exemplaire du positivisme borné. L'action se déroule dans un cadre précis ; elle progresse avec une vigueur naturelle. Les personnages sont nettement désignés et ils possèdent une vérité humaine. Bref, le conte dégage une très forte impression de réalité et de vérité, renforcée par l'accent de sincérité qui caractérise le ton du narrateur.

Mais au-dessus de ce fond de réalité familière se détachent des détails et des évènements mystérieux. D'un pas assuré, la dite réalité n'offre plus que des apparences suspectes. Le mystère impose à l'esprit un pressentiment d'un ordre surnaturel. Une "correspondance" règne entre la nuit qui dissimule le monde réel et l'autre monde - l'au-delà. Parce que le monde aveugle et limite la seule réalité, il faut qu'elle se dévoile dans le rêve, dans l'infini, qui ne connaît point de bornes.

On pourrait déceler l'âme hautaine de l'hôte, qui avant son arrivée au presbytère se trouve "dans cet état de lassitude, où les nerfs sensibilisés vibrent aux moindres excitations" [7], mais dont la pensée même de croire trouver l'asile dont il a besoin, le pousse à s'exclamer :

> " O toi, ..., qui n'as point l'asile
> de tes rêves et pour qui la terre de
> Chanaan, avec ses palmiers et ses

> eaux vives, n'apparaît pas, au milieu des aurores, après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri, - coeur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec ses frères mauvais, - regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie ! - Ici les rêves morts ressuscitent, devançant les moments de la tombe ! Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche : ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli." 8

La même nuit de son arrivée le héros Xavier fut harcelé et angoissé par une vision prémonitoire - le corps sidéral de l'abbé Maucombe qui apparut lui tendit le grand manteau "qui avait touché le Tombeau" que d'ailleurs le jeune homme ne trouva plus le matin. Le jour même, il était obligé de partir, le prêtre le reconduisit au crépuscule et lui laissa son manteau pour le protéger de la pluie. Peu de jours après, l'abbé mourut dans le manteau recouvré. En mettant en lumière, cette "correspondance" entre la terre et l'au-delà, manifestée par le fantôme mystérieux de l'abbé, Villiers veut jouer le rôle de messager afin de "faire penser", selon la devise de sa Revue des Lettres et des Arts, où ce conte parut pour la première fois. Il y a un parallèle entre le héros de Villiers et celui de Poe. Roderick a, de son côté, une hallucination. Il peignait constamment des tableaux simples et tragiques ; et un jour, sans savoir pourquoi, il lui arriva de peindre l'intérieur d'un caveau que l'on sentit souterrain. S'il pouvait comprendre sa vision il saurait qu'elle annonçait l'enterrement prématuré de sa soeur dans le caveau de



famille.

Villiers savait démontrer son goût pour le mysticisme. Quand il n'aborde pas directement le thème il choisit un cadre qui trahit sa préoccupation avec l'occultisme. C'est précisément le cas que nous présente L'Annonciateur. Difficilement saisissable - ce qui le rend plus mystique - à cause de ce que M. Raitt décrit par ces mots " un facheux verbiage qui n'est qu'à obnubiler l'idée centrale..." 8, il s'agit dans le conte de la prescience divine de Salomon qui est présenté comme le Mage suprême, fondateur de la tradition cabaliste. Au fond, le conte n'est qu'une légende où l'Homme est confronté avec son Destin. Villiers décrivit d'une manière très pathétique la cruauté de la condition humaine menacée à tout moment par l'Ange de la mort. Villiers, a-t-il peur de la mort ?, on peut se le demander. Gardons-nous de répondre à la question tout de suite car la mort fera ailleurs un thème séparé de notre dissertation.

Quelquefois, les êtres disparus renvoient leurs fantômes de l'autre monde, exprimant ainsi le désir de rester avec nous. Poe revenait souvent sur la persistance d'une image ou d'un sentiment par delà la mort. Il en est de même pour Villiers. Son Souvenirs Occultes exprime longuement cette idée. Lui, dont les aïeux éprouvaient leur bravoure dans l'Orient, entrevoyait souvent en son "âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés". [9] Villiers démontre davantage combien il est redevable à Poe et en avoue

en tirant l'épigraphe du conte de l'oeuvre de Poe :

> "Et il n'y a pas, dans toute la contrée, de château plus chargé de gloire et d'années que mon mélancolique manoir héréditaire " 10

Villiers imita la manie de Poe d'analyser l'état morbide ou pathologique. Nous en avons vu l'exemple dans Convives des dernières fêtes ; mais ce thème se répète d'une manière plus profonde dans Sombre récit, Conteur plus sombre, où Villiers laisse le héros D. se disséquer presque en exposant sa médiocrité d'écrivain devant une assemblée de convives , mais s'efforce d'agir à la fois en homme. Il en est de même dans le Désir d'être un Homme, où il nous présente ce personnage maladif, Esprit Chaudval, victime d'une déformation professionnelle qui l'empêche de se sentir vraiment un homme. Condamné par les nécessités de son métier à jouer tous les soirs un personnage, il a pris l'habitude de feindre des passions qui lui sont étrangères. Au seuil d'une retraite qui va le laisser seul en face de lui-même, il s'avise qu'il n'a jamais éprouvé aucune émotion authentique et craint d'être incapable d'en éprouver jamais.

On trouve difficilement d'autres passages où Villiers s'adonne à l'analyse psychologique ; il est permis donc de déduire de cette tentative l'engouement qu'il garde pour Poe, pour le suivre jusqu'à l'évocation de cas maladifs. En même temps, il faut constater que la victime de Villiers ne souffre que dans son propre esprit. Villiers veut peut-ê-



tre annoncer d'avance ce qui ferait partie de son illusionisme - autrement dit que le corps n'est rien, ce qui compte c'est ce qui passe dans notre pensée. Nous en parlerons davantage.

Entre autres, Villiers est ravi par la conception du déplacement de l'âme, chez Poe. Pour celui-ci, si une âme revient de l'autre monde, c'est par amour plutôt que par vengeance. Villiers saisit cette idée et l'amplifie davantage , plus que son initiateur.

L'amour est le véritable lien entre le monde de la chair périssable et le monde des esprits immortels, et c'est la raison pour laquelle l'amour doit se montrer éthéré et irréel dans cette terre. Dans tous les contes occultes de Villiers, les femmes ressemblent à celles de Poe.

L'amour retranché du monde, où l'harmonie des âmes l'emporte sur la sensualité représente pour Villiers la forme idéale du bonheur. Véra, chez Villiers et Ligeia chez Poe renferment cette idée, car même la mort n'a aucune puissance sur une passion détournée de la vie - "l'amour est plus fort que la mort" nous dit le narrateur du conte, Véra . L'amour dépasse donc la mort. Villiers va plus loin pour démontrer cette métaphore. Physiquement la comtesse Véra était morte, mais le comte prit la résolution de nier cette disparition, il vivait absolument dans l'inconscience de la mort de sa bien-aimée. Il restait lié à Véra tant et si bien que la soif d'absolu qui habite un coeur ne s'efface guère. Un jour, en effet, elle finit par apparaître, car :

> " La mort n'est une circonstance définitive que pour ceux qui espèrent des cieux ; mais la Mort, et les Cieux, et la Vie, pour elle, (et pour lui) n'était-ce pas leur embrassement? " 11

se demande le narrateur. Cette citation renforce davantage l'idée absolue que la mort n'est pas la rupture totale avec la vie tant que la volonté ne s'affaiblit pas. De même après la mort de Ligeia, l'héroïne de Poe, elle revenait hanter celui qu'elle aimait. Il y a donc une persistance da la personnalité dans la mort qui fait qu'un défunt peut agir sur un être vivant et répondre aux sollicitations d'une volonté sans faille. Comme Ligeia encore, qui donnait une preuve matérielle de sa venue en versant une goutte dans une coupe, Véra laissa au bien-aimé la clé de son tombeau.

Ce dernier signe que Villiers a introduit à l'imitation de Poe, soulève plusieurs commentaires chez les critiques. En présentant, d'une part, la disparition devant les yeux du lecteur, Villiers, ne veut-il pas indiquer qu'il ne s'agissait que d'une illusion subjective et non pas de la présence réelle de l'ombre de la bien-aimée ? le jugement de M. Castex sur cela nous paraît juste :

> " Nous devons reconnaître que l'abstraction philosophique gâte un peu l'effet cherché que le récit ne nous conquiert pas entièrement et que la présence de Véra dans la chambre ne s'impose pas à nous comme elle s'impose au comte d'Athol" 12

D'autre part, la mort physique de Véra est reconnue, puisque son corps est rendu au néant. Mais subsiste toujours la pro-



messe d'une union des âmes immortelles après la mort, car la clef rendue par Véra au comte d'Athol est un appel à cette union posthume.

Il semble alors que le conte d'Athol ait eu tort d'entreprendre la tâche de ressusciter sa femme, il aurait dû reconnaitre que l'amour n'atteint sa plénitude que dans la mort.

Véra nous présente une synthèse de l'idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam, dont le résumé qu'a fait M. Chupeau, nous parait très éclairant :

> " Aux frontières du réel et de l'imaginaire Véra est une création poétique qui prolonge sur le monde lyrique une méditation philosophique autour du mystère de la pensée et de la mort. (...). Si la présence de Véra s'impose à nous, c'est que Villiers a su donner à son récit une vérité poétique qui désarme les pauvres objections de la raison. Pour susciter cette fascination, Villiers déploie les prestiges du rêve." 13

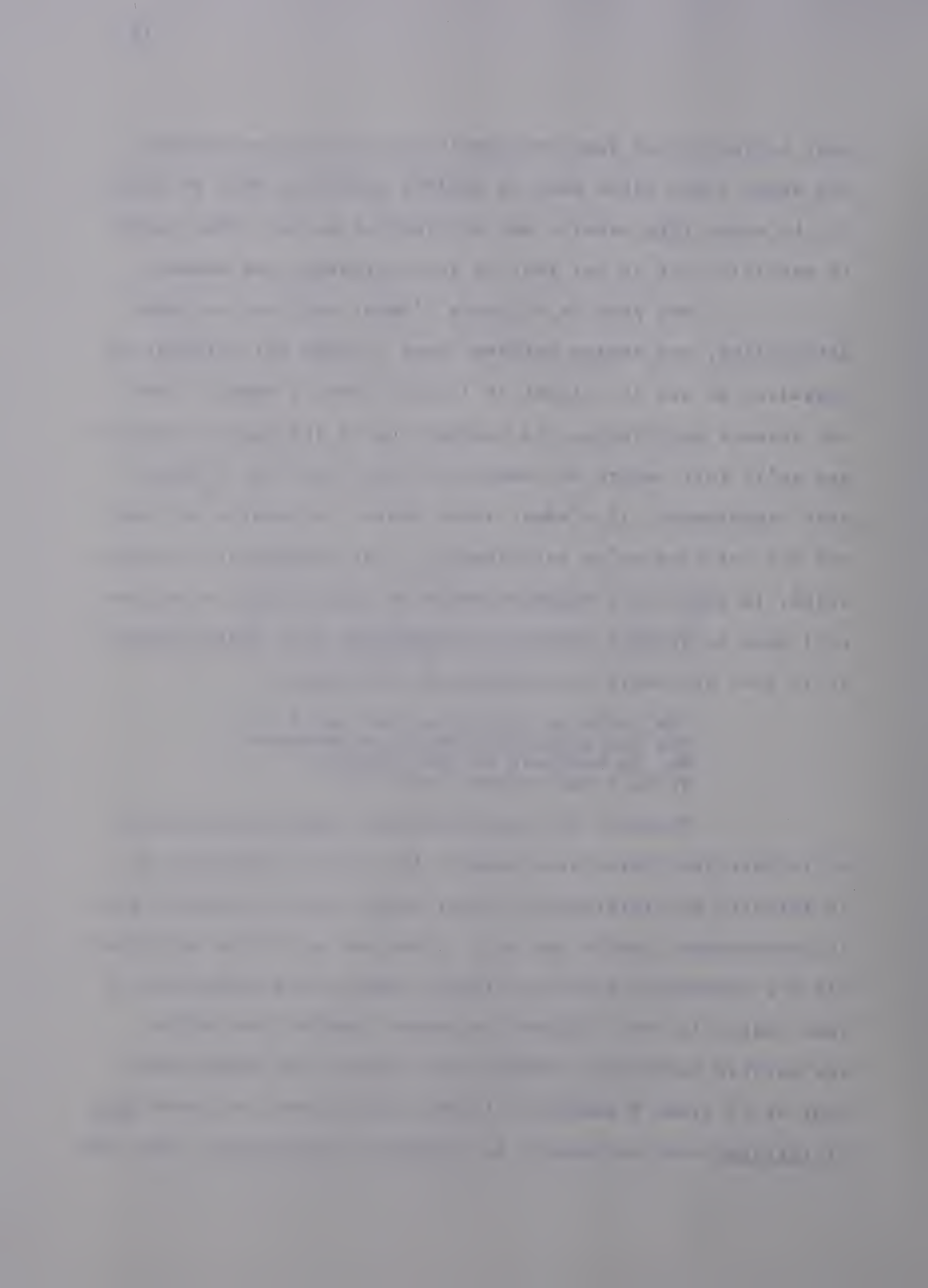
L'amour n'est point la passion que cimentent les souffrances communes ni les déchirements.C'est quelque chose de divin. Ce n'est qu'une lumière détachée du ciel, qui nous éclaire un moment avant d'y retourner. Villiers comme ses maîtres, Baudelaire et Poe, ne le présente jamais comme une possession satisfaite, mais comme un but commun que s'assignent deux âmes afin de parvenir ensemble au détachement de la terre qui justifie leur communion et leur renoncement devant la mort. C'est pourquoi les espoirs inapaisés ou déçus que laissent au coeur humain les fugitives illusions de l'a-

mour terrestre lui font pressentir que nul ne peut posséder son amour idéal sinon dans la lumière créatrice dont il découle. Le conte Véra apporte une affirmation de cet idéal auquel il sacrifie tout ce qui fait la joie terrestre des hommes.

Aux yeux de Villiers l'amour est donc un monde particulier, une région sublime, dont l'accès est interdit au vulgaire. Ce qui le retient et l'exalte dans l'amour, c'est son essence spirituelle. Le tourment qu'il inflige et l'intrigue qu'il fait naître ne comptent pas. Pour ceux qui l'éprouvent sincèrement, il n'admet aucun doute. La passion est pour eux une foi plus qu'un entrainement ; par conséquent la sensualité, le désir, n'y trouvent point de place. Ainsi s'exprime-t-il dans le dernier quatrain de Rencontre dans Conte D'Amour, où il pose une série de questions à une amante :

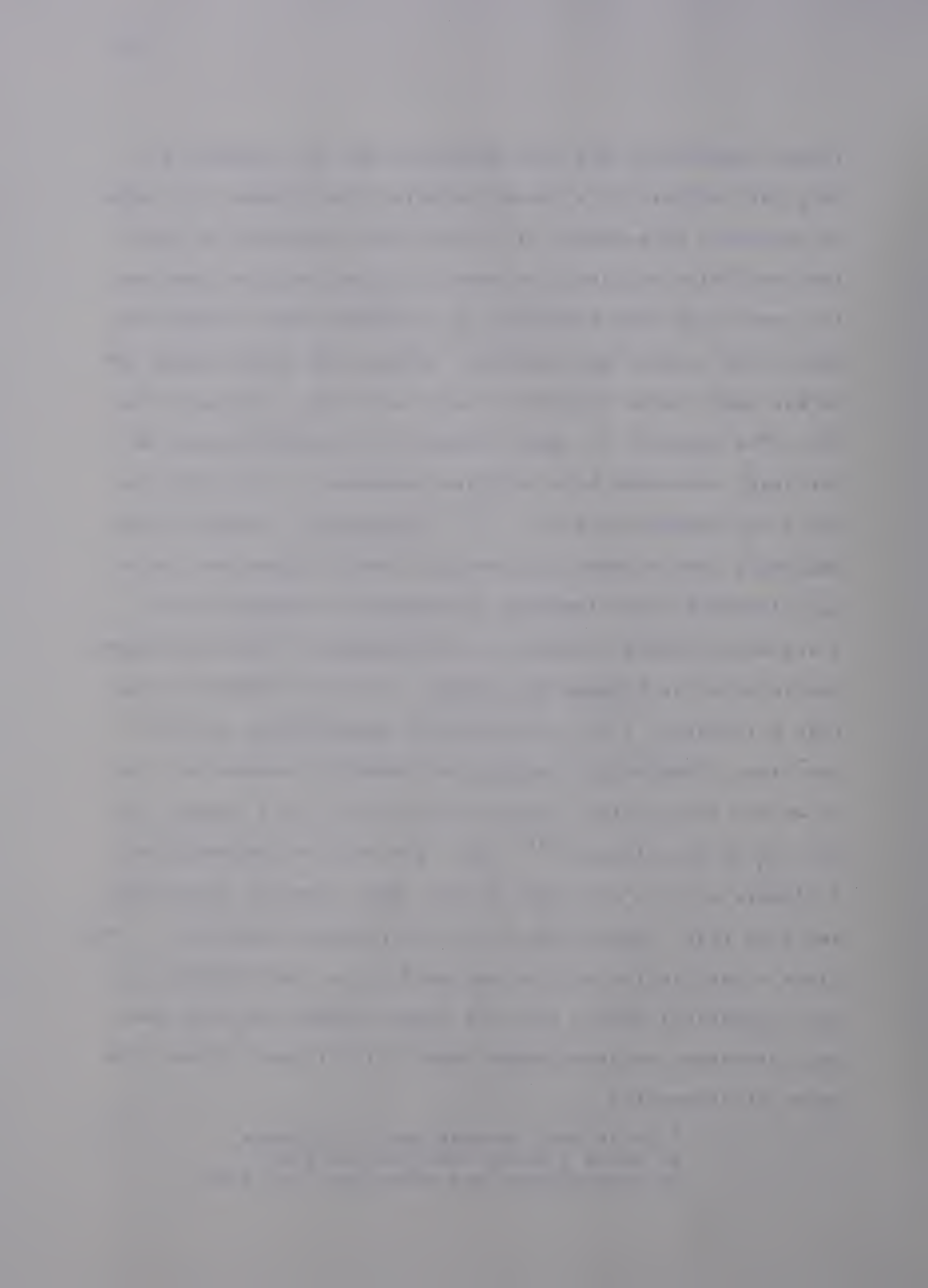
"Tu crois au retour sur les pas ?
Que les seuls sens font les ivresses?
Or, je baillais en tes caresses
Tu ne ressusciteras pas." 14

Parfois, les manifestations humaines persistent et se font jour entre deux amants. Là, c'est l'influence de la fatalité qui intervient et leur impose soit le silence soit le renoncement. Quelle que soit la douleur qu'ils en éprouvent, ils s'y soumettent sans une plainte, même si la soumission va leur coûter la vie. Villiers ne permet jamais à ses héros les petites souillures indignes de l'amour. Des contes abondent où il tient à démontrer l'amour impossible. Le conte Duke of Portland nous en fournit la première illustration ; là c'est



l'amour impossible qui unit Héléna au duc de Portland. Le duc, par forfanterie a touché la main d'un lépreux, aux Indes et contracté sa maladie. Il s'était fait désormais un habitant solitaire retranché du monde. Enfermé dans un lieu dont les ouvertures sont bouchées, il a enfermé aussi l'amour auquel il ne voulait pas renoncer. Héléna a dû garder quand même son amour après la mort du duc, car l'amour ne meurt pas. Pour s'en assurer, "- Miss Héléna H. la fiancée du duc de Portland, convertie à la religion orthodoxe, a pris hier le voile aux carmélites de L. -" [15] L'Inconnue est même plus émouvante dans sa manifestation de l'amour impossible parce que l'obstacle qui l'empêche de trouver le "bonheur" est d'une nature moins tragique. Le personnage de conte se rapproche de celui de L'Homme des Foules , de Poe. L'héroïne apparaît à l'Opéra, à la fois proche et mystérieuse. Le héros tentateur, "adolescent sauvage, un orphelin seigneurial" est un de ces êtres autour desquels on cherche "de l'espace, du ciel et de la solitude" [16] Tous les deux se rencontrèrent à l'Opéra et il s'est épris d'elle. Mais comme la toute-puissance ne cède jamais même à la plus pressante passion , - Villiers a matérialisé en elle une qualité que les héroïnes de Poe possédaient déjà - elle est rendue sourde aux mots doux mais décevants du jeune homme auquel elle riposta d'une voix amère et désespérée :

> " Je ne vous entends pas ! je meurs
> de honte ! je ne vous entends pas !
> Je n'entendrais pas votre nom ! Je n'en-



tendrais pas votre dernier soupir !
Je n'entends pas les battements de
votre coeur qui frappent mon front
et mes paupières ! Ne voyez-vous
pas l'affreuse souffrance qui me
tue ! - Je suis ... ah ! Je suis
SOURDE ! " 17

Félicien, le héros accablé du désir de satisfaire à ses besoins charnels, voulait se livrer aux sauvages enchantements. L'Inconnue, redoutant de s'engager dans un labyrinthe où la volonté pouvait déchoir, répondit à tous les mots séduisants provenant de Félicien, comme si elle les entendait :

"... Ce que vous dites vous le croyez
personnel, mon ami ! Vous êtes sincère ; mais vos paroles ne sont nouvelles que pour vous. - Pour moi, vous
récitez un dialogue dont j'ai appris,
d'avance, toutes les réponses." 18

Enfermée dans sa surdité, elle lit les âmes. Là, où d'autres femmes ne perçoivent que des sons, elle découvre le sentiment qui les dictent. Elle a aperçu l'épouvantable inconvenance que Félicien allait commettre à son égard et elle a su déjouer toutes ses manoeuvres.

Mais, sourde à la musique des mots, elle redoutait de demeurer, une fois la sensualité satisfaite, à la joie perdue de l'intelligence. Au moment opportun, elle a su se sauver du désir physique qui lui ravirait la splendeur spirituelle de l'amour, ainsi dit-elle

" Non, c'est impossible! Je ne profanerai pas ma vie pour la moitié de
l'Amour. Bien que vierge, je suis
veuve d'un rêve et veux rester inas-

> souvie. Je vous le dis, je ne puis vous prendre votre âme en échange de la mienne. Vous étiez, cependant, celui destiné à retenir mon être !.. Et c'est à cause de cela même que mon devoir est de vous ravir mon corps Je l'emporte! C'est ma prison . Puissé-je en être délivrée ! ... (...) Adieu - Adieu !... " 19

Elle vient de se rappeler que la valeur spirituelle de l'amour se place au-dessus de celle de l'amour physique que Félicien comprit le mieux.Vu que Félicien ne pouvait point comprendre cet autre amour, elle a dû se sauver. Et ce mot "adieu" marque le but de ce conte lourd d'amère philosophie : c'est l'amour impossible provenant de l'incommunication.

Villiers se sert encore une fois de la surdité pour illustrer davantage l'amour impossible. Dans ce cas, il s'agit de la surdité morale. Il paraît que Villiers a voulu, dans Sentimentalisme faire l'apologie de l'insensibilité dont on pourrait l'accuser. C'est peut-être la raison pour laquelle le héros, Max, met tant de soin et de subtilité à définir la sensibilité des artistes :

> " C'est à la juste notion de la sincérité que nous devons d'être sobres dans les gestes, scrupuleux dans les paroles, reservés dans les enthousiasmes, contenus dans les désespoirs" 20

Cette attitude orgueilleuse constituée par la réserve et le silence est à rapprocher de l'attitude aristocratique que Villiers adoptait lui-même. Elle reflète un certain détachement aristocratique qui lui est natif et qu'il appliquait aussi bien à la mort qu'à l'amour.

Pourtant, Sentimentalisme rapporte les adieux que Lucienne fait à son amant, sous une apparente froideur ; amant dont elle n'a pas reconnu la passion, ce qui, deux heures plus tard, le poussera à se loger une balle dans le coeur. Il ne pouvait pas retenir la femme sans laquelle il a dû payer chèrement de sa vie. En même temps, il ne pouvait pas non plus consentir à la vulgarité des gestes et des cris par quoi d'ordinaire s'exprime la passion vraie ou fausse.

> " Nous nous sommes identifiés avec l'essence même de la joie ' avec l'idee vive de la douleur ! Que voulez-vous ! C'est ainsi. - Seuls entre les hommes, nous sommes parvenus à la possession d'une aptitude presque divine : celle de transfigurer, à notre simple contact, les félicités de l'Amour, (...) ou ses tortures, sous caractère immédiat d'éternité" 21

Grosso modo, Villiers a réussi à créer de l'amour, grâce à son imagination, une conception idéaliste et désintéressée. Ce qui devient évident, c'est que l'amour, qu'il soit sublime ou impossible, est symbolique. Villiers n'abaisse pas l'amour, les deux amours qu'il nous a exposées sont complémentaires.

Ce qui est étonnant, tout de même, c'est que les prosélytes de l'idéalisme le vivent à peine. Il arrive, parfois qu'on se demande si les idéalistes ne sont pas de faux apôtres qui pourraient dire à leurs partisans "faites ce que je dis mais ne faites pas ce que je fais " Rien n'est plus contradictoire que le dernier "amour" de Villiers ; Villiers qui non seulement vivait illégitimement pendant des années avec



une femme illéttrée, Marie Dantine, mais aussi eut un enfant d'elle ; un enfant qui aurait été bâtard, mais, qui, grâce à son cher ami Huysmans qui s'est interposé, fut reconnu après un mariage in extremis-

Constatons que l'enthousiasme que Villiers ressentit pour les oeuvres de Poe continua sans tarir jusqu'à sa mort. Il restait tellement fidèle à Poe que vers la fin de sa vie, il était considéré comme une autorité dans l'interprétation de la pensée de Poe et les jeunes symbolistes de 1885 l'ont reconnu comme source digne de leur transmettre la philosophie de l'aîné aussi bien que sa propre philosophie.

Comme nous l'avons déjà vu, c'était Baudelaire qui a initié Villiers aux oeuvres de l'Américain Poe, et c'était lui aussi qui l'a présenté à Wagner. Dès cette première rencontre Villiers s'éprit de Wagner et fit plusieurs voyages à son propre compte en Allemagne pour profiter du génie de l'Allemand. Ce qui l'attirait en premier lieu c'était la musique de Wagner. Plusieurs biographes de Villiers témoignent de son génie en musique. On le retrouvait maintes fois isolé, jouant du piano pour s'amuser et d'autres fois pour égayer ses amis.

Au moment où Villiers s'intéressait à la musique de Wagner, on la jouait difficilement en France. Le conte, Le Secret de l'Ancienne Musique , s'inspire de l'accueil hostile accordé à la musique wagnérienne par les critiques français, qui prétendaient qu'elle était injouable. Les allusions à



Wagner sont transparentes dans ce conte :

> " La mise à l'étude d'un ouvrage dû à certain compositeur allemand (dont le nom, désormais oublié nous échappe heureusement!) venait d'être décidé en haut lieu ; - et ce maître étranger s'il fallait ajouter créance à divers memoranda publiés par la Revue des Deux-Mondes, n'était rien moins que le fauteur d'une musique "nouvelle" 22

Villiers insistait surtout sur le caractère tout à fait nouveau de cette musique. Il ne faut pas s'en étonner, car c'est le même désir de nouveauté qui l'a tellement lié à Baudelaire et à Poe, qui le pousse maintenant vers Wagner. Villiers entreprit par la voie de la musique de répandre la renommée de Wagner. Bien que la musique de Wagner ne fût pas jouée au concert ou à l'Opéra avant 1880, beaucoup de gens, même ceux qui s'intéressaient peu au compositeur allemand, étaient plus ou moins forcés d'écouter lorsque Villiers se mettait à jouer. Plusieurs jeunes poètes de la période symboliste ont dû connaître la musique de Wagner grâce aux interprétations éblouissantes de Villiers. C'était une des raisons principales pour lesquelles Villiers fut reconnu comme un des précurseurs du wagnérisme en France. De plus, en 1885, Villiers se mêlait aux premières manifestations du wagnérisme des Symbolistes, au cours de la fondation par Edouard Dujardin de la Revue Wagnérienne.

On reconnaît encore une similitude d'attitude dans le domaine du théâtre. Villiers comme Wagner, était scandalisé par la décadence du théâtre de son temps, et comme lui,



il croyait que seul un changement d'attitude radical de la part des auteurs, des critiques, des directeurs et du public pourrait ramener en France le drame véritable, le drame de portée philosophique.

L'influence de Wagner, la plus sentie dans les Contes Cruels de Villiers de l'Isle-Adam c'est sa philosophie de la vie et de la mort. Wagner, disciple ardent de Schopenhauer, croyait comme celui-ci que la vie est un mal et que la volonté de vivre est condamnable. Villiers accepta cette idée sans équivoque et la poussa plus loin, comme d'habitude, que son inspirateur.

La mort fut pour Villiers l'objet d'une constante méditation, car l'idée de la mort fut pour lui non seulement séduisante par sa grandeur mais aussi par son mystère. Est-ce dire alors que Villiers aimait la mort ? Aimer la mort paraît bizarre ; aucun vivant n'aime la mort parce qu'il ne peut pas la concevoir. Mais il arrive parfois que quelqu'un la préfère à la vie, et tel semble avoir été le sentiment que partageait Villiers.

La vie n'était pas un plaisir pour lui parce qu'elle est transitoire ; tandis que la mort est éternelle. Etant éternelle, elle lui apparaissait comme une consolation, voire même un refuge. Elle lui apparaissait comme une belle entremetteuse du monde invisible, l'oeil qui perçoit la somme totale de toutes les actions humaines. Pourtant, la mort devient pour chaque individu ce qu'il la croit. Pour l'un elle n'est qu'un abîme de ténèbres, pour l'autre, tel

Villiers, elle est un commencement, une lutte acharnée pour se dégager des liens de la terre. Quitter la vie par l'excès de bonheur lui semble sage. C'est peut-être la raison pour laquelle il fait mourir les amants lorsque ceux qu'il crée, atteignent ce point où l'amour ne peut être dépassé dans sa perfection. C'est dans le faîte de sa jouissance, la saturation de son bonheur que la mort foudroie le frêle organisme de Véra ; "évanouie en des joies si profondes, s'était perdue en de si exquises étreintes que son coeur , brisé de délices, avait défaillit" 23.

Wagner et Schopenhaueur n'admettent point le suicide. Bien que Villiers acceptât l'idée de la mort chez les maîtres, il l'a poussée jusqu'à son terme logique - au moins ce qu'il croyait l'être. Donc, il ne condamne point le suicide ; il l'évoque plutôt. Le crime, à ses yeux n'est pas de tuer le corps, mais d'assassiner l'âme, ce que , croit-il, font les matérialistes. Ceux qui se suicident le font pour éviter la menace de désespoir, mais surtout parce qu'ils ne croient pas aux mortelles consolations de la terre. Cela est à la base de la conception mystérieuse de la mort chez Villiers.

Chacun, croit-il, est maître de son destin dans l'au-delà. Mais l'immortalité n'existe que pour ceux qui se croient immortels, dans la mesure où ils acceptent cette notion l'incorporent à l'Esprit, la transmettent et la soutiennent, car seul l'esprit est éternel, le corps n'en est qu'un moment. On retrouve cette idée dans le conte Sentimentalisme.



Dans ce conte, le héros Maximilien a mis beaucoup de temps et de subtilité pour justifier son attitude envers l'amour devant son amante. Lucienne, l'amante, n'en déduit rien que de vagues paroles et des manières contradictoires. Maximilian aurait pu déclarer : " ce battement de coeur est vraiment insupportable"[24]; ensuite il a interrompu sa vie d'un coup de pistolet.

La vie se présente comme un marché dont la mort est le prix. C'est une suite d'incohérences pour qui ne le sait pas, mais pour qui le sait, une succession de combats pénibles, incertains, où l'on ne parvient à la victoire que par renoncement. C'est là où chaque plaisir éprouvé, chaque pensée, chaque rêve peut être une défaite. Le duc, Richard de Portland, héros du conte Duke of Portland, nous paraît le représentant de ceux qui comprennent mal la vie. Le duc avait donné une poignée de pièces d'or à un misérable lépreux et avait tenu à lui serrer la main. Il attrapa, lui la maladie et en mourut. La mort lui inspire un regret de la vie :

> " C'en était fait ! Adieu jeunesse éclat de vieux nom, fiancée aimante postérité de la race ! - Adieu, forces, joies, fortune incalculable, beauté, avenir ! (,,.) Une seconde bravade - un mouvement trop noble, plutôt ! - avait emporté cette existence lumineuse dans le regret d'une mort désespérée ..." 25

Pourtant, l'humour de Villiers est parfois macabre, c'est peut-être parce que l'idée de la mort lui est familière.

L'Annonciateur sert d'exemple de ceux qui comprennent bien la vie. Villiers se sert du mage Salomon pour



démontrer le désir d'affranchissement que la mort suscite. Pour lui, la lâcheté ne réside que dans la fuite devant la douleur, devant la mort. Les sages ne vacillent guère devant la mort, car appartenant à la hiérarchie suprême des intelligences purifiées ils ont déjà conquis le rang précis et légitime où ils pourraient parvenir. Ils ont atteint leur limite glorieuse et suffisante à leurs futurs destins.

Alors que l'Exterminateur s'approchait de Salomon, il n'était plus question de vivre ou mourir, car, "Salomon n'est plus dans l'Univers que comme le jour dans l'édifice" [26] Salomon a choisi de mourir ; il a considéré la mort comme un salut. Le médiateur Helcias, lâche et moins fougueux que Salomon, pourrait être considéré moins sage. Voici sa réaction devant la mort et quelle image Villiers a créée de lui :

> " Abimé en soi-même, il songe que le dernier chainon qui le rattache encore à la vie va se briser tout à l'heure (...)
> Voici donc l'instant de sa vocation vers de plus hautes natures ! Son cercle est enfin révolu. De nouveaux efforts, désormais stériles, ne le rendraient que pareil à ses grands oiseaux solitaires qui, jaloux d'élévations dans des hauteurs irrespirables, devenues trop éthérées pour supporter leur poids et que leur vol ne dépasse plus " 27

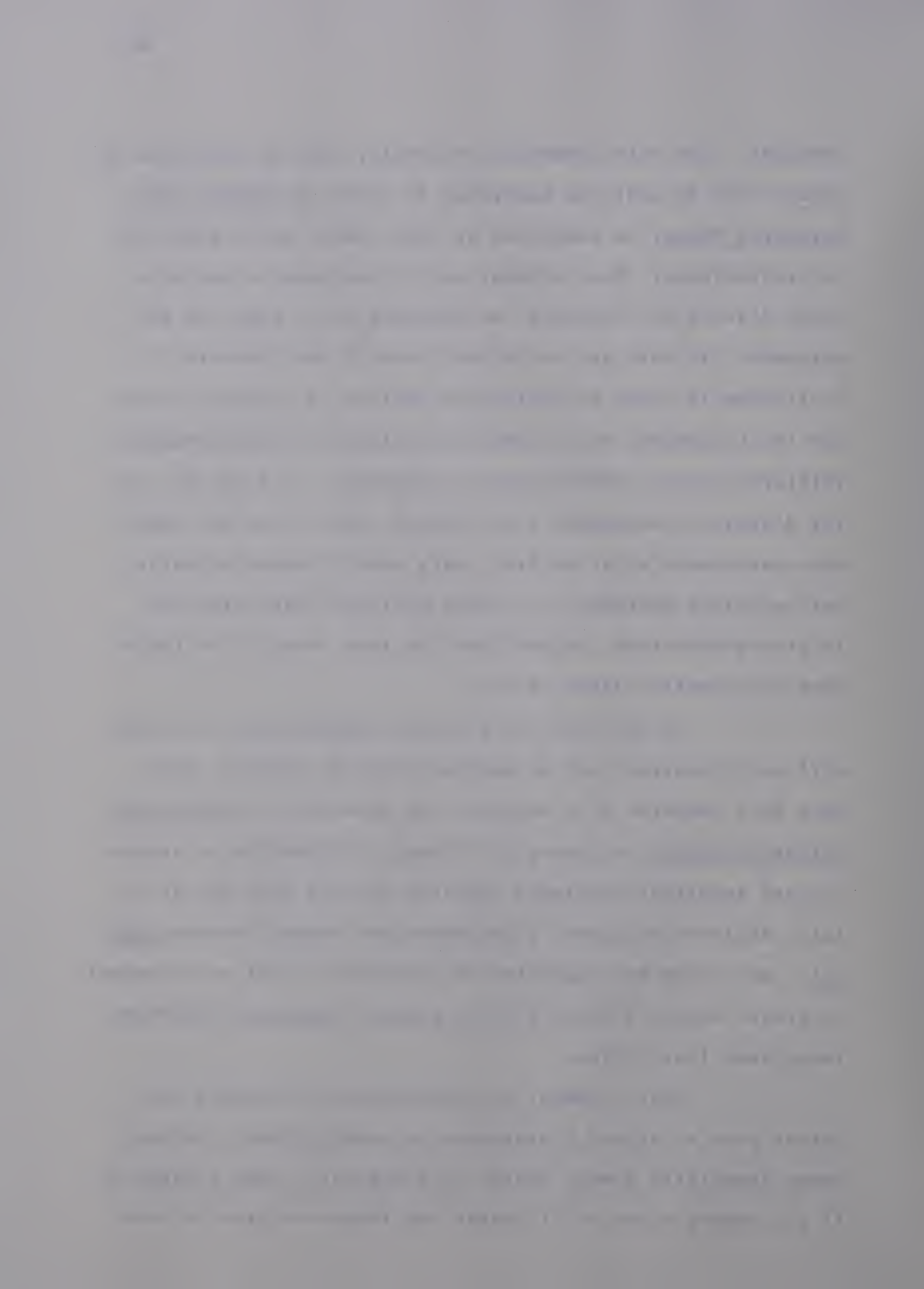
Plusieurs biographes de Villiers de L'Isle -Adam et même ses amis parlent de l'intérêt qu'il eut pour les exécutions capitales. Fréquemment, dit-on, il est allé au petit jour, place de la Roquette, pour être témoin de l'agonie si cruellement consciente des condamnés à mort. Nous sommes



persuadé que cette remarque est vraie, nous en donnerons la preuve tout de suite en analysant le conte Le Convive des dernières Fêtes. Le narrateur du conte admet qu'il parle en se travestissant. Nous croyons que ce narrateur n'est personne d'autre que Villiers. En révèlant qu'il parle en déguisement, il veut que le lecteur croie à son histoire ; d'ailleurs le thème de l'histoire affirme la remarque faite par les biographes et les amis de Villiers. De toute facon, Villiers s'était convaincu que le bourreau, le baron H , et lui s'étaient rencontrés l'un l'autre cinq au six ans avant dans une grande ville du Midi, vers quatre heures du matin, sur une place publique - la place publique étant bien sûr le lieu d'exécution. La précision du lieu connu et du temps rend la narration digne de foi.

En tout cas, il n'est pas probable que la curiosité qu'il montrait ait eu quelque chose de morbide. Elle peut être comparée à la monomanie du bourreau du Convive des dernières Fêtes, qui ayant été frappé d'aliénation au spectacle des supplices pratiqués enOrient ne rêva plus que de se faire délivrer le brevet d'Exécuteur des hautes oeuvres général de toutes les capitales de l'Europe, et qui en attendant ce brevet obtint à force d'or de pouvoir remplacer les bourreaux dans leur office.

Tout de même, la curiosité dont Villiers fait parade peut se prêter à plusieurs interprétations. Villiers comme Baudelaire aimait épater le bourgeois ; nous l'avons vu. Il en ressort alors qu'il créait des images de plus en plus



effrayantes qui visaient à tourmenter l'esprit matérialiste du bourgeois. Nous avons remarqué aussi quelle hantise la mort, sous les formes diverses, a exercée sur l'esprit de Villiers de l'Isle-Adam. Cette hantise dernière devrait être ramenée à l'autre hantise générale pour les mystères de l'â me qui caractérise le plus son occultisme. Parmi les crises de la vie psychique, la mort est certes la plus aiguë et la plus révélatrice pour la psychologie curieuse des mystères de l'âme. C'est aux approches de la mort, au moment imminent de la désagrégation quand l'âme ne tient plus à l'organisme que se produisent les phénomènes psychiques les plus suggestifs. C'est à ce moment-ci que l'âme prouve son existence, son automonie, sa spiritualité et son immortalité par les phénomènes psychiques qui en découlent. L'agonie c'est le moment des terrifiantes hallucinations, le moment où les miraculeux pouvoirs s'exercent. L'âme se libère de l'enclos du Temps et de l'Espace ; elle est partout présente - dans le passé, dans l'avenir. 28

D'après ce que nous venons d'exposer, ce qui constitue l'ensemble de la conception mystérieuse de la mort chez Villiers, il est permis de dire justement que la vie ne l'attirait pas. Avant tout il se croyait un "passant" ici-bas; cette croyance est accentuée davantage par l'appréciation de la valeur du rôle qu'il jouait dans la vie. Il compare la vie à un drame où il n'était que spectateur:

" Comme au spectacle, en une stalle

> centrale, on assiste, pour déranger ses voisins , - par courtoisie, en un mot: - à quelque drame écrit dans un style fatigant et dont le sujet vous déplaît, ainsi (dit-il), je vivais par politesse. " 29

Il pense à la mort. Cela ne veut pas dire nécessairement qu'il veut mourir mais qu'il accepte l'idée de la mort. Au moment où la mort sonna et qu'il le sut, il aurait soupiré : "Est-ce possible ! " On ne peut pas concevoir dans ces mots un regret, on pourrait y voir plutôt une surprise. Or, il n'aurait pas pu regretter le monde qu'il haïssait tellement. Peut-être allait-il trouver des consolations pour son esprit immortel et un apaisement pour son coeur désolé. Qui sait !

Comme nous avons remarqué plus haut, Villiers de l'Isle-Adam reçut son initiation à la philosophie hégélienne chez son vieux cousin, Pontavice de Heussey. Enthousiasmé par sa nouvelle découverte, il s'efforçait de convertir son ami Mallarmé à l'hégélianisme. Parlant à celui-ci de Hegel dans une lettre datée du 11 septembre 1866, il avait ceci à dire:

> " Quant à Hegel, je suis vraiment bien heureux que vous ayez accordé quelque attention à ce miraculeux génie, à ce procréateur sans pareil, à ce reconstructeur de l'Univers, Ah ! Maintenant que je suis sûr que nous nous amuserions tous les deux à en causer, mon cher ami" 30

Un des principes de la philosophie de Hegel c'est que l'Idée seule forme la réalité ; le monde extérieur n'est que la forme dont la manifestation est d'ordre spirituelle. Ainsi il l'énonce :



" Je conclus que l'Esprit fait le fonds (sic) et la fin de l'Univers. L'Idée est donc la plus haute forme de la Réalité : - et c'est la Réalité même, puisqu'elle participe de la nature des lois suréternelles et pénètre les éléments des choses. " 31

La même idée trouve son écho chez Villiers ; "Ah ! les Idées sont des êtres vivants ! ..." [32] Il accepta ce principe comme un acte de foi et ne cessait d'affirmer que la réalité suprême est idéale et que le monde est par-dessus tout une construction de l'esprit. Dès son initiation, Villiers tout comme Hegel, professait que l'Idéal est objectif et non subjectif. L'Idéal n'est point en fait une vision conçue indépendamment par un seul individu ; alors, ce que l'individu imagine être vrai est nécessairement vrai.

La conception hégélienne de l'esprit humain l'attirait aussi. Hegel croyait que l'esprit humain en soumettant ses opérations au strict contrôle de la logique peut comprendre le fonctionnement de l'univers. Autrement dit, le monde est pensable. Puisque l'idée fait le fond de l'univers, il s'en suit nécessairement que les choses dans leur véritable essence peuvent être saisies et pénétrées par l'Esprit. Il accepta de plus que l'homme s'identifie avec sa propre pensée.

Tout de même, Villiers n'est pas du tout un hégélien intégral. Il a tiré de la pensée hégélienne ce qui lui convenait au moment donné. Ces Idées avaient évolué et au cours de leurs évolutions, son attitude envers la philosophie idéaliste en général avait changé. Il ne reconnaissait plus

Hegel comme son maître et à l'hégélianisme il avait substitué sa propre philosophie de l'illusionisme - philosophie qui bien qu'elle dérivât de l'hégélianisme s'en détachait nettement

Signalons les principales divergences. Tout d'abord Villiers commençait à douter de la puissance de la Raison ; il s'éloignait de la base de tout l'hégélianisme, à savoir un rationalisme très strict. Or, tandis que Hegel tâchait de réduire autant que possible le rôle de non-intelligible - une tendance servant de véhicule au positivisme et au matérialisme - Villiers se défiait d'une raison qui s'égare toujours. D'ailleurs il s'était convaincu de l'insuffisance de la raison pour pénétrer le mystère du monde. Hegel de son côté, ne croyait jamais au mystère. Il enseignait qu'il n'existe pas deux mondes mais un seul, celui que nous voyons où s'incarne la raison. Au contraire, il existe pour Villiers un monde invisible et suprasensible, le propre domaine de l'Esprit que la raison ne peut pas comprendre mais que l'Esprit seul devine et pressent.

De plus, Villiers était profondément en désaccord avec Hegel en ce qui concerne le progrès. Sa philosophie réactionnaire, pour ainsi dire, ne peut pas s'accorder avec une doctrine qui est l'apothéose du progrès.

Tour à tour, Villiers regretta presque tout ce qu'il apprit auparavant de Hegel. Par le fait qu'il a rejeté l'objectivisme hégélien pour le subjectivisme et le spiritua-

lisme, on aurait pu dire qu'il n'allait rien garder de Hegel.

Le seul principe de la philosophie hégélienne qu'il garda et dont il constitua sa philosophie propre, c'est celui qui admet que l'Esprit est la fin et le fond de l'Univers ; que nos sens sont trompeurs et que par conséquent nous ne pouvons pas voir les choses telles qu'elles sont.

Ayant rejeté l'objectivisme du monde extérieur, Villiers se demandait si la réalité n'est pas quelque chose qu'on conçoit pour soi-même. Puisque nos sens nous dupent et que la seule réalité n'est que celle que nous imaginons, Villiers conclut que nous sommes libres de nous créer une vérité personnelle en choisissant ce que nous considérons être réel. Chacun s'enferme dans une attitude d'esprit ; cette attitude ne peut ni influencer ni être influencée par les choses en dehors d'elle ; par conséquent rien ne l'empêche de se créer son propre monde.

Mais là , il faut la volonté car la réalité à laquelle on croit, dépend de sa volonté. Le conte Véra décrit comment le comte d'Athol a fait revenir sa femme à force de volonté.

Suivant la suite de l'histoire de ce conte on réalise que la question de la volonté pose un grand problème. La volonté doit être intransigeante pour pouvoir donner des résultats durables. Conscient de la faiblesse humaine, on sait bien que la volonté ne peut jamais durer jusqu'à l'infini. Pour appuyer la volonté de sorte qu'elle reste permanen-

te, il faut un effort presque surhumain, car la volonté risque de se soumettre à la pression du monde extérieur. La volonté peut créer une illusion parfaite mais elle est de durée momentanée. Le comte d'Athol nous en fournit une preuve, car plus il gardait sa volonté, plus il restait en possession du fantôme qu'elle avait créé. Mais il se trouva incapable de prolonger la volonté et se dit : - "Ah ! maintenant, je me rappelle! .....(...). Qu'ai-je donc ? Mais tu es morte " [33] Sa volonté se dissout d'un seul coup. C'est bien un indice que ce que l'illusionisme exige de la volonté est trop lourd pour qu'elle puisse le supporter plus que quelques instants. Dès que la volonté d'Athol se soumit, la vision de sa femme disparût. Il est loisible de dire que le monde extérieur a triomphé sur la volonté qui voulait le dominer.

L'illusionisme de Villiers ne se limite pas aux choses extérieures ; il s'étend jusqu'aux domaines de la philosophie et de la religion. On choisit sa vérité, nous l'avons vu. On n'a donc qu'à déterminer sa propre vérité suivant son expérience individuelle. C'est l'idée qu'exprime Elizabeth dans La Révolte :

> " Et comme le monde n'a de signification que selon la puissance des mots qui le traduisent et celle des yeux qui le regardent, j'estime que considérer toutes choses de plus haut que leur réalité, c'est la Science de la vie, de la seule grandeur humaine, du Bonheur et de la Paix" 34

De ces mots d'Elizabeth on peut induire un certain nombre d'interprétations : il y a là un relativisme dans la croyan-



ce ; et ensuite la liberté dans le choix. Ce sont ces deux pointsqui mettent en question la profondeur de la foi religieuse Villierienne. Or il veut nous dire qu'on peut ne pas choisir de croire même à l'existence de Dieu ; cela ne se conforme guère à l'orthodoxie religieuse, une telle foi côtoie l'hérésie aux yeux de l'église. Villiers va jusqu'à mettre le même raisonnement dans la bouche de l'abbé Maucombe de L'Intersigne qui exhorte ainsi son héros : "Choisissons pour foi, la plus utile, puisque nous sommes libres et que nous devenons notre croyance" 35.

D'après ce qui ressort de la nouvelle pensée Villierienne, on pourrait à peine concilier son catholicisme avec l'illusionisme. Tout effort qu'il avait fait pour pratiquer comment croire en Dieu tout en gardant le principe de l'illusionisme, finit par bouleverser la croyance. Villiers devint angoissé, il devint sceptique. Il se disait tout le temps catholique mais au fond de lui-même régnait un conflit. Refusant d'accepter le monde et incapable de concilier l'illusionisme avec le catholicisme, Villiers finit par anéantir l'esprit.

Certains de ses contemporains, tel Bloy, ne le crut jamais catholique sincère. La querelle qui s'était déclenchée entre les deux anciens amis à cause de cela resta sans remède jusqu'à la mort de Villiers même.

Tout de même les poètes symbolistes, surtout ceux qui s'intéressaient aux problèmes métaphysiques voyaient



Villiers comme un grand poète. C'est presque la même opinion que partage M. Raitt Villiers de l'Isle-Adam et le Mouvement Symboliste ,(1955). Ce critique maintient que les jeunes symbolistes ont pu percevoir la philosophie de Schopenhauer et de Hegel à travers les doctrines de Villiers de l'Isle-Adam. Mais qu'est-ce que Villiers a pu leur léguer de Hegel sinon une philosophie déformée telle qu'il la fit !

NOTES AU TROISIEME CHAPITRE

[1]Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal (Paris: L'Artisan du Livre, 1933), p. 20

[2]Villiers de l'Isle-Adam, Correspondance classement et présentation de J. Bollery (Paris: Mercure de France, 1962), t. I, pp. 111-112

[3]Alan William Raitt, Villiers de l'Isle-Adam et Le Mouvement Symboliste (Paris: J. Corti, 1955), pp. 73-74

[4]Villiers de l'Isle-Adam, Correspondance, t. I, p. 33

[5]Raitt, p. 80

[6]Lemonnier Léon, "L'Influence d'Edgar Poe sur Villiers de l'Isle-Adam", Mercure de France, 15 août - 15 sept. (1933), p. 615

[7]Contes Cruels, p. 202

[8]Contes Cruels, ibid.

[9]Contes Cruels, p. 262

[10]Contes Cruels, p. 257

[11]Contes Cruels, p. 28

[12]Pierre George Castex, Le Conte Fantastique en France de Nodier à Maupassant (Paris: Corti, 1951), p. 8

[13]Jacques Chupeau, Villiers de l'Isle-Adam. Contes et Récits (Paris-Montréal: Bordas, 1970), p. 63

[14] Contes Cruels, p. 256

[15] Contes Cruels, p. 81

[16] Contes Cruels, p. 219

[17] Contes Cruels, p. 225

[18] Contes Cruels, p. 226

[19] Contes Cruels, pp. 231-232

[20] Contes Cruels, p. 138

[21] Contes Cruels, p. 137

[22] Contes Cruels, p. 127

[23] Contes Cruels, p. 20

[24] Contes Cruels, p. 141

[25] Contes Cruels, p. 82

[26] Contes Cruels, p. 278

[27] Contes Cruels, pp. 281-282

[28] Ch. J.C. Van der Meulen, L'Idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam (Amsterdam: H.J. Paris, 1925), p. 179

[29] Contes Cruels, pp. 99-100

[30] Villiers de l'Isle-Adam, Correspondance, t. I, p. 100

[31]Véra, L'Introduction à la philosophie de Hegel cité par Raitt, Villiers de l'Isle-Adam et Le Mouvement Symboliste, op. cit. p. 228

[32]Contes Cruels, p. 28

[33]Contes Cruels, p. 29

[34]Villiers de l'Isle-Adam, Oeuvres Complètes, t.VII, p.25.

[35]Contes Cruels, p. 204

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Le caractère général de l'époque où vécut Villiers de l'Isle-Adam nous permet de la trancher, pour ainsi dire, en deux catégories de vie sans garder une frontière rigide entre elles- à savoir la vie matérielle et la vie intellectuelle. Dans chaque tranche on pourrait distinguer les traits qui permettront de la découper davantage selon ses caractères distinctifs.

A la suite des bouleversements politiques extraordinaires qu'a connus la France au dix-neuvième siècle, le Second Empire a vu la disparition presque complète de l'aristocratie en tant que force politique, socio-économique. La fusion entre l'aristocratie passagère et la nouvelle classe de force économique - la bourgeoisie, devint inévitable. Or, la bourgeoisie a terminé son ascension ; l'aristocratie du nom ne possédait plus de privilège effectif d'autant qu'elle est devenue plus composite. Au siècle passé, c'eut été la bourgeoisie d'argent et de robe qui se fut élevée au niveau de la noblesse d'épée, son talent lui permettant de s'y mêler et d'y participer. Au dix-neuvième siècle, ce fut l'inverse l'aristocratie tendait à se confondre avec la bourgeoisie dont elle partageait l'existence politique et surtout économique et dans bien des cas, elle fut obligée de se faire accepter. Partant, quelques gens de cette classe qui trouvèrent leur fierté foulée aux pieds de la bourgeoisie devant leurs yeux mêmes furent indignés et durent se défendre ou au moins manifester leur écoeurement.

Parmi ces gens il y eut Villiers de l'Isle-Adam. Nous avons pu remarquer qu'il haïssait la bourgeoisie non seulement à cause de la corruption qui régnait chez-elle mais aussi, parce qu'il la voyait comme une classe inférieure. Il n'hésitait jamais à exprimer sa haine à l'égard de cette classe. Dans une lettre qu'il adressa à Mallarmé, il esquissa son plan d'attaque ainsi : "Le fait est que je ferai du bourgeois, si Dieu me prête vie, ce que Voltaire a fait des "cléricaux", Rousseau des gentilshommes et Molière des médecins. Il paraît que j'ai une puissance de grotesque dont je ne me doutais pas " 1

Jusqu'ici on aurait pu comprendre que le matérialisme qui régnait à cette époque ne fit que déclencher une "guerre" entre les deux classes rivales - la noblesse et la bourgeoisie. Sans doute il le fit et l'aristocratie capitula. Pourtant, les effets de la suprématie économique bourgeoise ne se limitèrent guère aux deux classes, ils s'étendirent plutôt jusqu'à la troisième classe - le Peuple. - le prolétariat. Le matérialisme se manifestait sous toutes ses formes. Entre autres, l'époque vit l'avènement du machinisme. Il serait simpliste même naïf de voir seulement le côté progressiste du machinisme tout en fermant les yeux sur ses effets malheureux qui se manifestaient dans tous les domaines et ramifiaient tous les aspects de la vie quotidienne.

L'argent possède une grande puissance, c'est connu. En tout cas, au Second Empire, les prolétaires qui n'eurent pas d'argent se laissèrent aller à sa recherche.

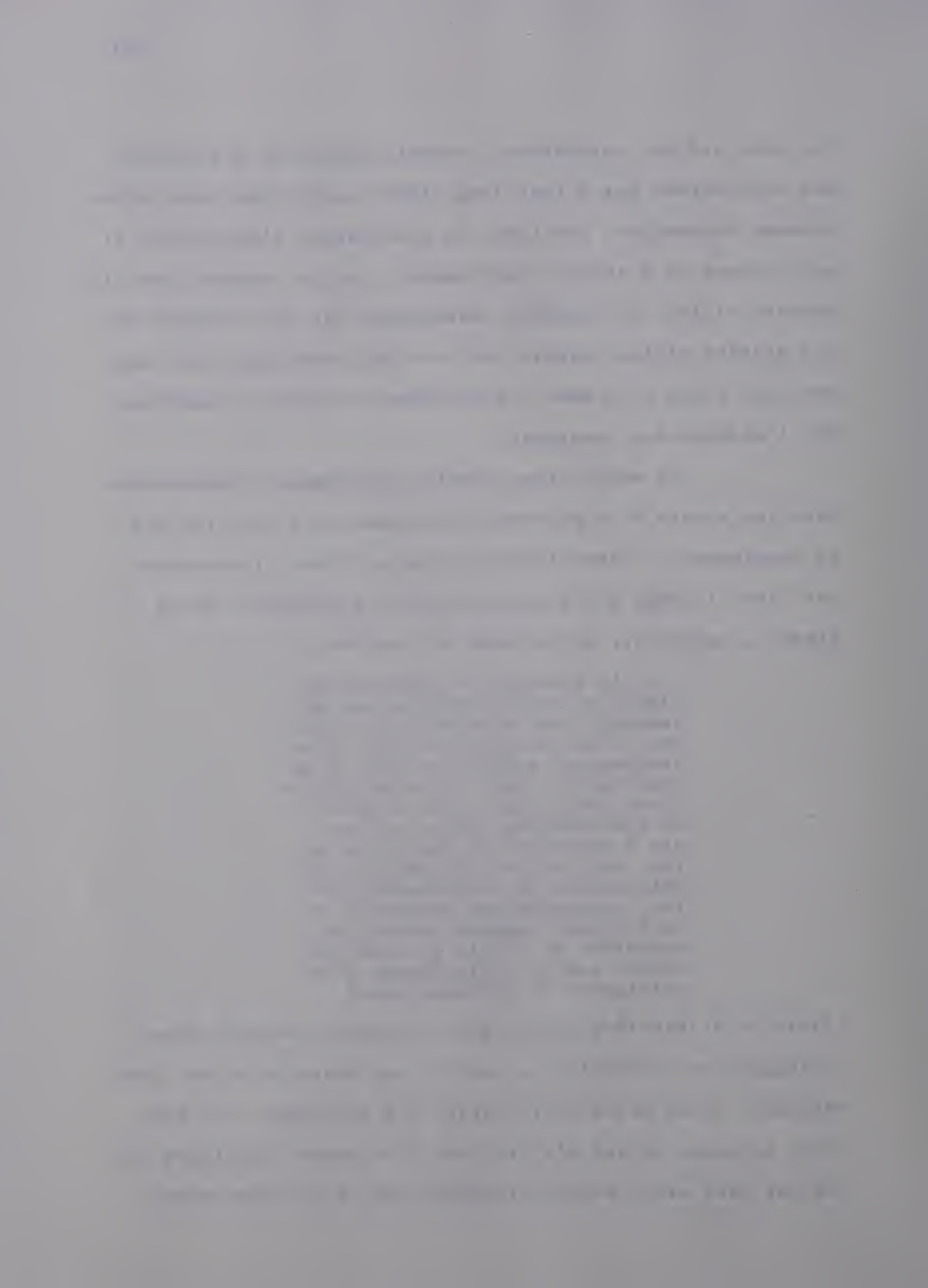


Les gens qui le possédèrent, durent assujettir les autres qui ne l'eurent pas à leur joug. Ainsi naquit une sorte d'esclavage économique. Pourtant, le prolétariat s'en alla où il put trouver de l'argent "facilement" ; ce fut souvent dans les grandes villes. La première conséquence fut que l'époque vit les grandes villes envahie par ceux qui cherchaient des moyens pour vivre à la mode. La deuxième conséquence immédiate fut l'abandon des campagnes.

Il serait trop simple d'attribuer l'abaissement dans les moeurs à ce mouvement de masses ; il n'en fut que la conséquence, l'aboutissement logique d'une circonstance qui livre l'homme à ses seules forces. Personne ne fut à blâmer , paraît-il, car d'après M. Barrière :

> " Si le Français du six-neuvième siècle se trouve quelque peu désemparé, les problèmes lui viennent d'ailleurs que de lui, l'envahissement malgré lui sont plus nombreux et plus divers qu'ils ne l'ont jamais été. Tout l'effort du dix-neuvième siècle va tendre à découvrir un équilibre entre des forces contradictoires, intérieures et extérieures, effort véritablement surhumain où se trouvent engagés toutes les activités de l'être et tous les êtres, non plus simplement l'intelligence de quelques-uns.2

L'avis de M. Barrière nous semble défaitiste dans le sens : il suggère un compromis. Ne faut-il pas faire un effort pour résoudre ou au moins pour réduire les problêmes ? Le fait reste qu'aucun effort n'a été fait à ce propos. Quelques contes que nous avons étudiés révèlent que ni le gouvernement



ni la masse ne se souciaient de la situation. D'une part, la bourgeoisie triomphante s'affirma dans le jeu du parlementarisme dont le fonctionnement exigea deux catégories d'hommes, la masse qui discutait et qui votait et la minorité qui occupait l'échelle administrative et gouvernementale. D'autre part la masse ignora apparemment son droit de votant. Elle ne put point soutenir la sorte de lutte qui s'engageait entre l'ancienne noblesse et la bourgeoisie ; par conséquent elle n'eut qu'à s'intégrer dans la vie parlementaire ou à montrer simplement une apathie énervante. Incapable donc de lutter pour améliorer son sort, elle s'y abandonna et ne fit que se débrouiller avec quoi que ce soit.

Voilà pourquoi et comment naquit le demi-mondain. Tout de même, il serait erroné d'attribuer complètement la naissance du demi-mondain aux causes politiques. Il ressortit dans une grande mesure aux circonstances économiques. Bien que la grande partie de ceux qui participèrent à la bassesse de cette catégorie y fût poussée par la nécessité de survivre, d'autres encore s'y jetèrent pour imiter les mondains bourgeois.

Appartenant à la deuxième catégorie d'après notre groupement il y a "l'intellectuel". L'époque distingua deux ordres d'intellectuels - scientifique et littéraire. Mais les deux ordres ne s'accordèrent guère entre eux. Pourtant le Second Empire fit à l'intellectuel en général une grande place. En même temps les rapports restèrent malgré tout, as-

sez confus, entre l'intellectuel littéraire et le pouvoir qui se défiait de lui ; nombre d'intellectuels littéraires se rangèrent dans l'opposition.

De toute façon, ce qui nous intéresse c'est le combat que se livrèrent les intellectuels scientifiques et les intellectuels littéraires. Au moment de regagner sa vigueur après l'interruption de 1789 et le "Règne de Terreur" qui s'ensuivit, la science se donna libre cours et s'étendit sans bornes. Au Second Empire on ressentit déjà la "vibration" scientifique partout - l'industrialisation, l'électricité, le chemin de fer et la médecine. La science fournit aux gens de l'époque les choses les plus importantes dont ils eurent besoin.

Cette révolution scientifique fit régénérer la doctrine du positivisme dont le but fut de revivifier l'humanité en améliorant le sort des classes les plus pauvres, en supprimant le capitalisme et en développant l'industrie. Pour pouvoir réaliser tout cela, il trouva nécessaire de créer un esprit d'association, une sorte de mysticisme d'amour et de fraternité ; autrement dit, créer une religion pour laquelle il ne s'agirait plus d'ériger un Dieu inconnu et non-palpable mais de créer une religion de l'Humanité. Le positivisme ne reconnaît pas comme vrai ce qui n'est pas vérifiable. Rien n'échappe aux sciences expérimentales, étant donné que c'est là la seule source de la connaissance possible à l'homme. Delà naquit l'empirisme qui est à la base de la

philosophie positiviste. Il s'en suit donc que le positivisme rejette tout a priori et, par conséquent tout ce qui touche à la métaphysique. Comme la plupart des anciennes religions y compris le christianisme sont fondées sur la métaphysique, sur l'idée de l'au-delà, il n'est pas étonnant que le positivisme s'en prend aussi au christianisme.

Les idéalistes de cette époque tel Villiers de l'Isles-Adam s'attaquèrent aux principes du positivisme. Même avant Villiers, Théophile Gautier s'en prit au principe de l'art utilitaire du positivisme. Pour lui, la littérature ne pourrait pas être démonstrative. Les choses poursuit-il, sont belles en proportion inverse de leur utilité ; "Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid".[3] Flaubert se laissa aller à la fureur contre la même conception ; Baudelaire et Poe s'en prirent à elle selon leur manière. La plupart des contes villieriens que nous avons vus consistent en une campagne féroce contre les idées du positivisme. Le représentant principal de ces idées c'est le bourgeois. Villiers le rend responsable de tous les méfaits contemporains. Or tout ce que présente le positivisme va à l'encontre des options chères à un certain nombre de littérateurs.

Villiers s'attaqua au positivisme de deux points de vue. Premièrement, en tant que chrétien et deuxièmement en tant qu'idéaliste. Prenons la première prise de position : Villiers observa dans la religion de l'Humanité une négation

complète de Dieu. Il se crut en droit de défendre la religion qui lui a été léguée par sa famille et à laquelle il croyait toujours. "Pour moi, puisque vous m'interrogez, sachez qu'avant tout je suis chrétien, et que les accents qui vous impressionnent en mon oeuvre ne sont inspirés et créés, en principe, que de cela seul." [4] , a-t-il dit par la bouche de Wagner.

Nous avons évoqué, à la suite de l'évolution de sa pensée, la confusion où il se jeta en s'efforçant de concilier sa foi chrétienne et la philosophie hégélienne à laquelle il s'intéressa tellement. Nous avons remarqué également comment Villiers finit par nier la foi chrétienne ; que cela soit consciemment ou inconsciemment, l'aboutissement de sa théorie d'illusionisme l'affirma. Ses contemporains jugèrent diversement son attitude vis-à-vis du catholicisme et de l'hégélianisme. M. Henri Chapoutout, parlant du fait que les professions de foi ne manquent pas dans l'oeuvre de Villiers, se prononça ainsi :

> " Villiers naquit, vécut et mourut dans la foi catholique, apostolique et romaine. Son catholicisme se manifeste hautain et n'admet aucune compromission. Le côté "petit-enfant" est un de ceux que l'on retrouve le plus souvent dans l'oeuvre de Villiers, dont le regard est sans cesse attiré par la Croix et le Ciel avec une étrange et touchante naiveté. Il était et voulait être orthodoxe. Villiers était tourmenté du désir de l'orthodoxie ; plus catholique plus croyant que son siècle, il avait peur de ne l'être pas assez". 5

Le même avis fut exprimé par Pontavice de Heussey :

> " Villiers de l'Isle-Adam fut toute sa vie un catholique, apostolique et romain, convaincu, ardent. L'etude des philosophies de tous les temps et de tous les pays, l'étude de l'âme humaine et l'étude de la nature ne firent que fortifier sa foi, il croyait fermement au bon Dieu, au méchant diable, au Paradis, au Purgatoire et à l'Enfer." 6

D'autres abondent qui contestèrent l'orthodoxie de Villiers et qui ne virent en lui qu'un hérésiarque et un blasphémateur Nous n'avons qu'à citer Remy de Gourmont dont voici l'avis :

> " Il (Villiers) aimait, en baudelairien, le blasphème pour ses occultes effets, le risque immense d'un plaisir qui se prend aux dépens de Dieux même". 7

Voilà des avis extrêmes et même contradictoires. Que l'un soit vrai et l'autre soit faux, ce que nous pouvons en déduire c'est que la foi chrétienne de Villiers fut mise en doute, à un moment ou à un autre. Tout de même, nous sommes enclins à juger plus vrai l'avis de M. de Gourmont. Nous avons vu l'effort que fit sans succès l'abbé Guéranger à Solesmes pour ramener Villiers à la foi. Nous avons vu également que, après ses deux premières années à Paris, qui furent les années d'initiation à la philosophie idéaliste et à l'occultisme, Villiers fit à son retour en Bretagne un séjour chez Le Menant, qui tâcha de refaire son éducation par la voie de l'apologétique.[8] Ses efforts n'aboutirent à rien car l'esprit de Villiers était trop surchargé de philosophie idéaliste pour faire place à l'argumentation de la foi. Ni Guéranger, ni

Le Menant ne purent neutraliser l'influence de la philosophie allemande.

En idéaliste, Villiers lutta contre d'autres propos positivistes. Il fit voir combien ces propos furent bornés et étroits . Il mit tout ce qui fut en son pouvoir pour combattre les forces hostiles à l'idéalisme et pour bafouer les partis pris de ses contemporains. Cependant, nous notons dans tout le mépris manifesté par Villiers pour ce qui constitua les maux populaires de son temps, un dédain aristocratique. Il n'hésita point d'affirmer dès le début son royalisme et sa haine pour le présent. D'autres formes de gouvernements furent à ses yeux des maux contemporains fortifiés par le scientisme, le progrès, le matérialisme et l'incroyance. On pourrait difficilement expliquer l'autre attitude absurde qui se relève dans la vie de Villiers. Est-ce en aristocrate idéaliste par exemple qu'il servit comme moniteur dans une salle de boxe ou bien comme "fou guéri" dans la salle d'attente d'un médecin aliéniste ? Il nous semble que l'idéaliste pourrait parfois être plus dédaigneux que ceux qu'il dédaigne, à en juger par cette attitude. Villiers de l'Isle-Adam nous paraît avoir poussé son idéalisme jusqu'à l'outrance de sorte qu'il ne put plus reconnaitre les faiblesse humaines qui abondent aussi bien chez lui que chez tout autre. Tel est, nous le croyons, l'avis qu'exprime aussi M. A. Symons quand il dit :

" Villiers'mind is too abstract to

> contain pity, and it is in his lack of pity that he seems to put himself outside humanity. "A chacun son infini" he has said, and in the avidity of his search for the infinite he has no mercy for the blind weakness which goes stumbling over the earth, without so much as knowing that the sun and the stars are overhead. He sees only the gross multitude, the multitude which has the contentment of the slave. He cannot pardon stupidity for it is incomprehensible to him. He sees, rightly, that stupidity is more criminal than vice ; if only because vice is curable, stupidity incurable. But he does not realise, as the great novelists have realised, that stupidity can be pathetic, and that there is not a peasant, nor even a self satisfied bourgeois, in whom the soul has not its part, in whose existence it is not possible to be interested.
> Contempt, noble as it may be, anger, righteous though it may be, cannot be indulged in without a certain lack of sympathy , and lack of sympathy comes from lack of patient understanding"9

Le mépris pour la vie et le dédain pour le philistin révèlent à la fois de quoi louer et châtier chez Villiers. Paradoxalement, il finit par se faire juge de lui-même en disant dans le conte L'Annonciateur, qui constitue plus ou moins l'épilogue aux Contes Cruels: " Lorsque le front seul contient l'existence d'un homme, cet homme n'est éclairé qu'au-dessus de la tête : alors son ombre jalouse, renversée toute droite au-dessous de lui, l'attire par les pieds, pour l'entrainer dans l'Invisible" 10

Nous avons remarqué la dette énorme que Villiers contracta envers Baudelaire. Il n'eut aucune difficulté à as-

similer presque tous les principes idéalistes baudelairiens. L'assimilation facile de ces principes à notre avis, provint de la similitude de tempérament des deux hommes. Cela ne veut pas dire nécessairement que les deux pourraient être mis au même rang, c'est plutôt qu'ils furent disposés à s'entendre. Il n'est pas étonnant que les principes littéraires de Villiers, son opinion sur l'époque, son attitude devant la vie, même ses émotions intimes, reflétèrent dans une grande mesure, ceux de Baudelaire. Leur rencontre fit avant tout épanouir la vie spirituelle de Villiers de sorte que celui-ci attira les jeunes écrivains de la génération suivante. Si Villiers fut considéré comme un des précurseurs du Symbolisme, c'est grâce en partie à Baudelaire. Or les Symbolistes le virent tout d'abord comme un des partisans les plus fidèles de Baudelaire. Cette reconnaissance eut un double effet sur leurs idées ; d'une part, le support intellectuel entre les deux poussa les Symbolistes à considérer Villiers comme un maître, le mettant presque au même niveau que Baudelaire lui-même. D'autre part, Villiers pouvait, en tant que témoin de première main auprès de Baudelaire, leur montrer quelques aspects de celui-ci qui leur auraient peut-être échappé.

Il en est de même de Poe. Il serait difficile voire impossible de voir Baudelaire à travers les yeux de Villiers, sans reconnaître chez lui, le vrai apôtre de Poe. On serait tenté de le rapprocher plus de Poe que de Baudelaire, compte-tenu que Poe et Villiers furent des écrivains dans le

même genre - les contes et les romans.

Nous avons tracé assez longuement au cours de notre aperçu l'étendue du rapport entre les deux conteurs ; nous avons pu voir aussi combien Villiers fut redevable à Poe et en même temps jusqu'à quel point il alla plus loin que son maître. Delà nous pouvons noter que tous les deux se révoltèrent contre l'esprit matérialiste de l'époque - qu'il s'agit de morale, d'organisation sociale ou d'art. Il surent jouer de l'horreur à froid et épouvanter le lecteur sans paraître s'émouvoir eux-mêmes. Leur manière de satiriser les souillures bourgeoises saute aux yeux. Pourtant, Villiers se montra un satiriste plus âpre que Poe ; celui-ci étant plutôt un mauvais plaisant. Dans le domaine mystique, c'est bien différent ; il ne s'agit plus de mesurer l'étendue de l'inspiration que Villiers dut à Poe ; il s'agit de découvrir un Poe mystique incarné dans Villiers. Poe fut plus psychologue et démontra mieux la manie ; Villiers fut plus moraliste et dégagea mieux la leçon. L'un et l'autre surent utiliser un trait de la nature humaine pour atteindre le faîte de la terreur tragique. Tout de même, Villiers resta redevable à Poe et il l'avoua sa vie durant. Les jeunes Sumbolistes reconnurent Villiers, tout d'abord, parce qu'on associait son nom à celui de Poe et parce que Villiers reconnut Poe comme maître.

En tant que conteur, Villiers aida à répandre la renommée de Poe parmi les Symbolistes ; ce fut lui qui montra aux symbolistes comment tirer parti des contes pour des fins

idéalistes. Les conteurs symbolistes tels Dujardin et de Gourmont etc. le reconnurent. Nous avons déjà signalé l'importance qu'attacha Dujardin à la contribution de Villiers à la <u>Revue Wagnérienne</u>, par exemple. De sa part, de Gourmont le compare à Chateaubriand. Villiers fut pour le symbolisme ce que Chateaubriand fut pour le Romantisme. Ainsi dit de Gourmont :

> " Comme Chateaubriand, son frère de race et de gloire, Villiers fut l'homme du moment, d'un moment solennel ; tous deux avec des vues et sous des apparences diverses, recréèrent pour un temps l'âme de l'élite : de l'un naquit le catholicisme romantique et le respect des traditionnelles vieilles pierres ; et de l'autre, le rêve idéaliste de ce culte de l'antique beauté intérieure ; mais l'un fut l'orgueilleux aïeul de notre farouche individualisme ; et l'autre encore nous enseigna que la vie d'autour de nous est la seule glaise à manier" 11

N'est-ce pas que ce témoignage qui provient d'un contemporain de l'écrivain est digne de foi ! De Gourmont ne cessa de faire la louange des valeurs de Villiers. Il crut que Villiers mort, vit toujours, "il est toujours parmi nous". L'influence de Villiers se ressent toujours " par son oeuvre, et par l'influence de son oeuvre," poursuit-il. A ses yeux, c'est la philosophie idéaliste de Villiers qui constitue son apport au Symbolisme - " C'est qu'il a rouvert les portes de l'au-delà closes avec quel fracas..." 12

Villiers eut le privilège particulier d'avoir un contact personnel avec Wagner. Il fut enthousiasmé par la musique de celui-ci et s'efforça de propager la nouveauté de



la musique en France. Sa propagande fut peu efficace et ne peut atteindre un grand nombre. De toute facon il réussit à attirer l'attention de jeunes symbolistes sur la musique de Wagner mais il s'inspira trop même de son pessimisme. Wagner comme nous l'avons vu, fut un disciple ardent de Schopenhauer et tous deux ne trouvèrent dans la vie que la banalité. Ils admirèrent et encouragèrent la mort. Villiers perçut la vie du même oeil qu'eux, mais sut considérer la mort d'une manière qui lui est propre. Wagner et Schopenhauer n'encouragèrent guère la mort par le suicide ; Villiers considéra plutôt le suicide comme un moyen logique de se débarrasser de la vie ennuyeuse. Si la vie ne valait pas la peine, à quoi bon la garder, aurait-il dit. Or , tuer le corps veut dire pour lui libérer l'âme qui est immortelle.

Quant à l'hégélianisme, nous avons noté que Villiers en tira ce dont il eut besoin pour constituer sa philosophie propre. Selon sa conception, la raison humaine n'a aucune valeur étant donné qu'elle ne peut pas pénétrer le mystère du monde. Puisque la raison donne l'appui au progrès et puisque le progrès engendre à son tour le matérialisme, il s'en prit, en principe, au progrès.

Toute réalité est subjective, la réalité c'est quelque chose qu'on conçoit pour soi-même, par conséquent nous sommes libres de choisir ce que nous préférons. Il s'ensuit donc que chacun pourrait se créer son monde à lui-même, mais pour pouvoir le faire, il faudrait de la volonté. Villi-

ers nous paraît ignorer au commencement la difficulté que pose cette pensée. Il a oublié que nous sommes des humains et que les forces humaines ne pourraient supporter la volonté que pour un moment. Nous avons pu noter à titre d'exemple quelques contes qui sont représentatifs. Villiers lui-même finit par mettre en question sa foi religieuse en plaçant face à face sa nouvelle conception idéaliste et la doctrine religieuse.

On chercherait à tort la renommée de Villiers dans la poésie. Sa tentative dans ce domaine a rencontré une critique amère. Il nous paraît être erroné de juger Villiers par sa contribution dans ce domaine. Pourtant, il composa une série de poèmes en prose à la manière de Baudelaire. Malheureusement nous n'en avons que des échos dans les Contes Cruels. On notera la concision Symbolique dans Vox Populi, Fleurs de Ténèbres même dans A S'y Méprendre. Pour peu que ce soit, les symbolistes durent reprendre les poèmes en prose. On pourrait induire que les symbolistes se sont inspirés des poèmes en prose de Villiers. De même il aida à brouiller les distinctions entre les divers genres littéraires, autre caractéristique de la période symboliste.

L'étude des Contes Cruels nous a permis de percevoir le Second Empire à travers les yeux de Villiers de l'Isle-Adam. L'image pourrait être considérée comme juste jusqu'à un certain point ; mais la vue globale trahit des préjugés. Nous avons pu constater combien Villiers fut redevable

à Baudelaire, à Poe, à Wagner et à Hegel. Chacun de ces maîtres exerça sur lui une influence de quelque sorte. Que cette influence fût "positive" comme chez les trois premiers ou bien "négative" comme chez le dernier, Villiers s'en servit quand même à sa manière.

Le rapport entre Villiers et les maîtres produisit un résultat à double effet : Premièrement, la tendance de voir toujours ces maîtres par l'intermédiaire de Villiers laisse souvent son génie propre éclipsé par celui de ses inspirateurs ; on le considère parfois comme un simple plagiaire. Deuxièmement il écrivit peu de poèmes ; si l'on braque alors les yeux sur le côté poétique du symbolisme, on pourrait être amené à conclure que Villiers n'a aucune valeur. Que son influence soit fiffuse ou indirecte, Villiers de l'Isle-Adam sut attirer l'attention des symbolistes dans une direction différente - celle de contes et de romans - ce qui est déjà un apport considérable. On se persuadera de l'influence de Villiers en lisant le commentaire de M.A.W. Raitt que voici:

> " De ce qu'il est difficile de délimiter exactement l'influence de Villiers, il ne faut pas conclure à son inexistence. Bien au contraire, elle s'est exercée en profondeur et a imprégné le plus souvent à leur insu les opinions et les attitudes des symbolistes. (...) Ce qui est certain, c'est que, de l'aveu de tous les contemporains, la place qui lui revient dans l'évolution du symbolisme est presque égale à celle de Mallarmé, et supérieure à celle de Verlaine ou de Rimbaud, quoiqu'elle soit parfois moins visible. Le symbolisme serait sans doute né même si Villiers n'avait jamais

> vécu ; il aurait certainement été différent, et ses oeuvres les plus durables n'auraient peut-être pas vu le jour. On pourrait appliquer, avec une entière justice, à Villiers lui-même les paroles qu'il met dans la bouche de Maître Janus dans Axel : "Je n'instruis pas : J'éveille." 12

Il serait prétentieux de croire avoir épuisé Villiers de l'Isle-Adam et ses oeuvres. Les Contes Cruels ne constituent à notre avis qu'une synthèse des oeuvres de Villiers. Il y mit un peu de lui-même, de ses idées et de son temps. Si cette étude si modeste qu'elle soit, a réussi à le démontrer, elle aura atteint son but.

NOTES A LA CONCLUSION

[1]Villiers de l'Isle-Adam, Correspondance, t. I, p. 99

[2]Pierre Barrière, La Vie Intellectuelle en France du XVIe siècle à l'Epoque Contemporaine (Paris: A. Michel, 1961), p. 635

[3]Philippe Gautier, cité par Martino, Parnasse et Symbolisme (Paris: Armand Cotin, 1925), p. 17

[4]Villiers de l'Isle-Adam, Oeuvres Complètes, t. XI, p.98.

[5]Chapoutout cité par Van der Meulen, pp. 181-182

[6]Pontavice de Heussey cité par Van der Meulen, pp. 182-183.

[7]Rémy de Gourmont, Le Livre des Masques (Paris: Mercure de France, 1896), p. 92

[8]Van der Meulen, p. 186

[9]Arthur Symons, The Symbolist Mouvement in Literature (New York: Dutton and Co. Inc., 1958)' pp. 29-30

[10]Contes Cruels, p. 274

[11]Rémy de Gourmont, pp. 89-90

[12]Raitt, pp. 398-399.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE VILLIERS

Contes Cruels, Avertissement de Bollery et Castex. Paris: José Corti, 1969

Oeuvres Complètes XI vols. Genève: Slatkine Reprints. 1970

Correspondance, 2 vols. Recueil, classement et présentation de Bollery. Paris : Mercure de France, 1962

II. SOURCES PREMIERES

A. OUVRAGES

Baillot, Alexandre François . La notion d'existence. Antiquité classique, civilisation moderne. Paris Société d'Editions "Les Belles Lettres" 1954

Baldick, Robert. Cruel Tales (translation) London:Oxford University Press "The Oxford Library of French Classics", 1963.

Bollery, Joseph. La Bretagne de Villiers de l'Isle-Adam. Histoire - généalogie - biographie - tourisme et littérature . Saint-Brieux : Les Presses Bretonnes, 1961.

Castex, Pierre - Georges. Autour du Symbolisme. Villiers, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud. Paris: Corti, 1955.

Chupeau, Jacques. Villiers de l'Isle-Adam. Contes et Récits. Paris-Montréal: Bordas, 1970

Daireaux, Max. Villiers de l'Isle-Adam. L'Homme et l'oeuvre avec documents inédits. Paris: Desclée et Brouwer, 1936

Gourevitch, Jean-Paul. Villiers de l'Isle-Adam. Un tableau synoptique de sa vie et ses oeuvres et des principaux evenements contemporains. Paris: Seghers, 1971.

Michelet, Victor Emile. Villiers de l'Isle-Adam. Portrait et autographe de Villiers de l'Isle-Adam. Paris: Hermétique, 1910.

Raitt, Alan William. Villiers de l'Isle-Adam et Le Mouvement Symboliste. Paris: Corti, 1955

Van der Meulen, Ch. J.C. L'Idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam. Amsterdam: H.J. Paris, 1925

B ARTICLES

Baldenspreger, Fernand. "Un Villiers de l'Isle-Adam vagabond et agiteur". Mercure de France, T. 253, 1934, pp. 50-55

Bellefroid, Jean-Marie. "Une chronique de Villiers de l'Isle-Adam sur Victor Noir." Revue des Sciences Humaines, No. 119, 1965, pp. 387-401.

__________."Villiers de l'Isle-Adam en Bavière (1869): pages retrouvées". Revue d'Histoire Littéraire de la France. No. LXIII, 1963, PP. 644 - 652.

Berval, René de. "Hommage à Villiers de l'Isle-Adam visionnaire, romancier, dramaturge, poète et initié, alchimiste du verbe." Mercure de France, t. 286, 1938, pp. 305-324.

Besnier, Patrick. "De la révolte au désespoir. Villiers de l'Isle-Adam en 1870. Annales de Bretagne, Juin-septembre 1970, pp. 507-512.

__________. "L'entre deux mondes des Contes Cruels". Annales de Bretagne, Juin-septembre 1969, pp. 531-539

__________. "Le double dans les Contes Cruels de Villiers de l'Isle-Adam." Société d'Emulation des Côtes-du-Nord. Mémoire de l'année 1970/71, pp. 129-137.

Billy, André. "Villiers de l'Isle-Adam et la Commune : une lettre de Villiers à Jules Favre, 26 juin 1871" Le Figaro Littéraire, 24 mars 1966, p. 7.

__________. "Villiers de l'Isle-Adam, musicien de Baudelaire." Le Figaro Littéraire, 29 août 1953, p.2.

Blows, W.M. " Villiers de l'Isle-Adam et les "idées reçues" de la critique". Mercure de France, t. 320, février 1954, pp. 370 - 371.

Bollery, Joseph. "Documents inédits sur Villiers de l'Isle-Adam." Revue d'Histoire Littéraire, No 1, janvier-mars 1959, pp. 30-49

__________. "Villiers de l'Isle-Adam et la Bretagne." Mercure de France, t. CCCXLIII, 1961, pp.5-28.

Bornecque, Jacques-Henri. "Comme un conte cruel. La fin dramatique de Villiers de l'Isle-Adam." Nouvelles Littéraires, 49e année, No 2265, 18 février 1971, p. 6

Burguet, Frantz André. "A propos de Villiers de l'Isle-Adam." Mercure de France, t. CCCLII, 1964, pp. 674-687.

Castex, Pierre-Georges. "Villiers de l'Isle-Adam." Revue des Sciences Humaines, No, 74, avril-juin 1954. pp. 75-197

__________. "Villiers de l'Isle-Adam, historien de la maison". Revue du Nord, avril-juin 1954, pp. 378-389.

Drougard, Emile. "Villiers de l'Isle-Adam, défenseur de son nom." Annales de Bretagne, No 62, février 1955, pp. 62-117 ; 237 - 380.

__________. "Richard Wagner et Villiers de l'Isle-Adam." Revue de Littérature Comparée 14e année, 1934, pp. 237- 380.

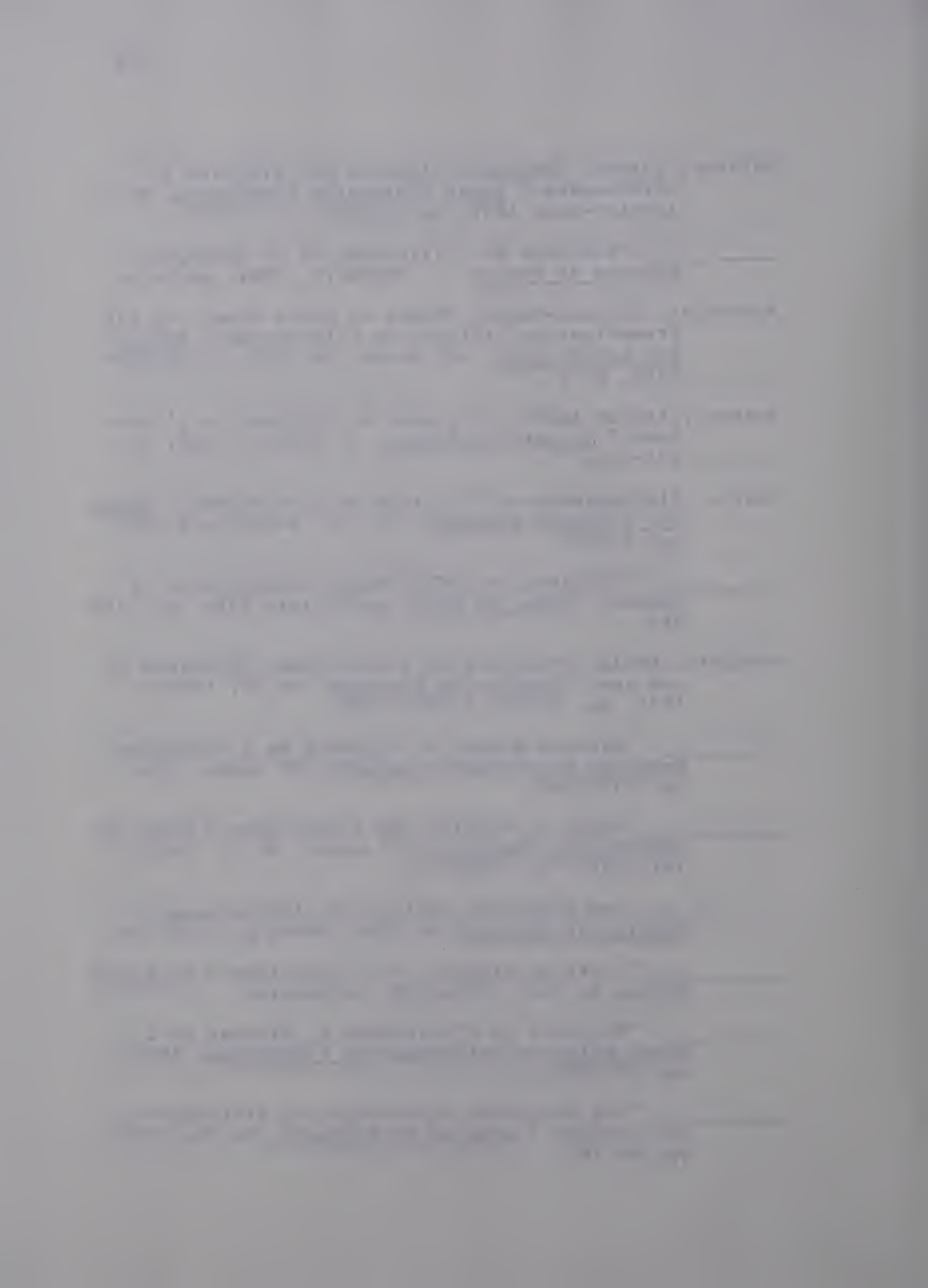
__________. "Ibsen et Villiers de l'Isle-Adam." Revue de Littérature Comparée, 21e année, No. 2, avril-juin 1947, pp. 230- 242.

__________. "Les études de Villiers de l'Isle-Adam." Annales de Bretagne No. LXV, 1958, pp. 237-270.

__________. "L'art de Villiers de l'Isle-Adam." La grande Revue, No 142, 1931-1939, pp.100-112

__________. "Villiers de l'Isle-Adam et Eliphas Levi." Revue Belge de Philologie de d'Histoire, 1931, pp. 505-530.

__________. "Les Histoires Souveraines de Villiers de l'Isle-Adam." Annales de Bretagne, No LV, 1948, pp. 69-107



———. "Pour le nom. Villiers de l'Isle-Adam et ses homonymes." Revue des Sciences Humaines, No. 88 1957, pp. 407-450.

———. "Villiers de l'Isle-Adam : Contes Cruels, ii Etude historique et littéraire par Pierre-Georges Castex et Joseph Bollery. Revue des sciences Humaines, No. 90, avril-juin, 1958, pp. 297-299

———. "Une vieille histoire (Villiers est l'auteur du "Tableau de Paris", 1871)." Mercure de France, t. 332, 1958, pp. 547-549.

Du Cleziou, Chanoine R. "Le conte L'Intersigne d'Auguste Villiers de l'Isle-Adam. Son influence sur les recherches folkloriques en Bretagne. Bulletin de la Société de Mythologie Française, No. IV-VI, 1968, pp.9-16

Galey, Mathieu. "Villiers de l'Isle-Adam. Le roman vrai d'une vie légendaire." La Revue de Paris, 71e année, No. 1, janvier 1964, pp. 55-59

Humeau, Edmond. "Commémoration oubliée de Villiers de l'Isle-Adam." Arts, No. 225, 19 août 1949, pp. 1-2.

Kanters, Robert. "Le Triomphe de Villiers de l'Isle-Adam Le Figaro Littéraire", 20e année, No. 1027, 23 décembre 1965, p. 5.

Laulan, Robert. "Un monument à Villiers de l'Isle-Adam." Mercure de France, N. 320, janvier 1954, pp. 178-179.

Lebois, André. "Deux amours cruels de Villiers." Revue d'Histoire Littéraire de la France, 52e année, No. 1, janvier-mars 1952, pp. 73-80.

———. "Le catholicisme de Villiers de l'Isle-Adam." Mercure de France, No. 320, avril 1954, pp. 751-752.

———. "Les contes parlés de Villiers." Revue d'Histoire Littéraire de la France, 50e année, No. 1, janvier-mars 1950, pp. 50-63.

Lemonnier, Léon. "L'influence d'Edgar Poe sur Villiers de l'Isle-Adam." Mercure de France, No. 246, 1933, pp. 604-619.



Noulet, Emile. "Contes Cruels de Villiers de l'Isle-Adam." Les Lettres Nouvelles, 5e année, No 47, mars 1947, pp. 427-430.

Orliac, Antoine. "Villiers de l'Isle-Adam." Mercure de France, No. 229, 1931, pp. 513-553.

Pia, Pascal. "Villiers fier et timide." Carrefour, No. 931, 18 juillet 1962, p. 22

__________. "Villiers, son oeuvre et sa légende." Carrefour, No. 1108, 9 décembre 1965, p. 18.

Picard, M. "Notes sur le fantastique de Villiers de l'Isle-Adam." Revues des Sciences Humaines, fasc, 95, juillet-septembre 1959, pp. 315-326.

Poulet, Robert. "La Leçon de Villiers" La Table Ronde, No. 170- 1963 pp. 105-108.

Raitt, A.W. "Villiers de l'Isle-Adam." French Studies, IX 1955, pp. 85-86.

__________. "The last days of Villiers de l'Isle-Adam". French Studies, VIII, July 1954, pp. 233-249

__________. "Villiers de l'Isle-Adam in 1870." French Studies, XIII, october 1959, pp. 332-348.

__________. "Villiers de l'Isle-Adam et l'illusionisme." Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises, XII, juin 1960, pp. 175-187.

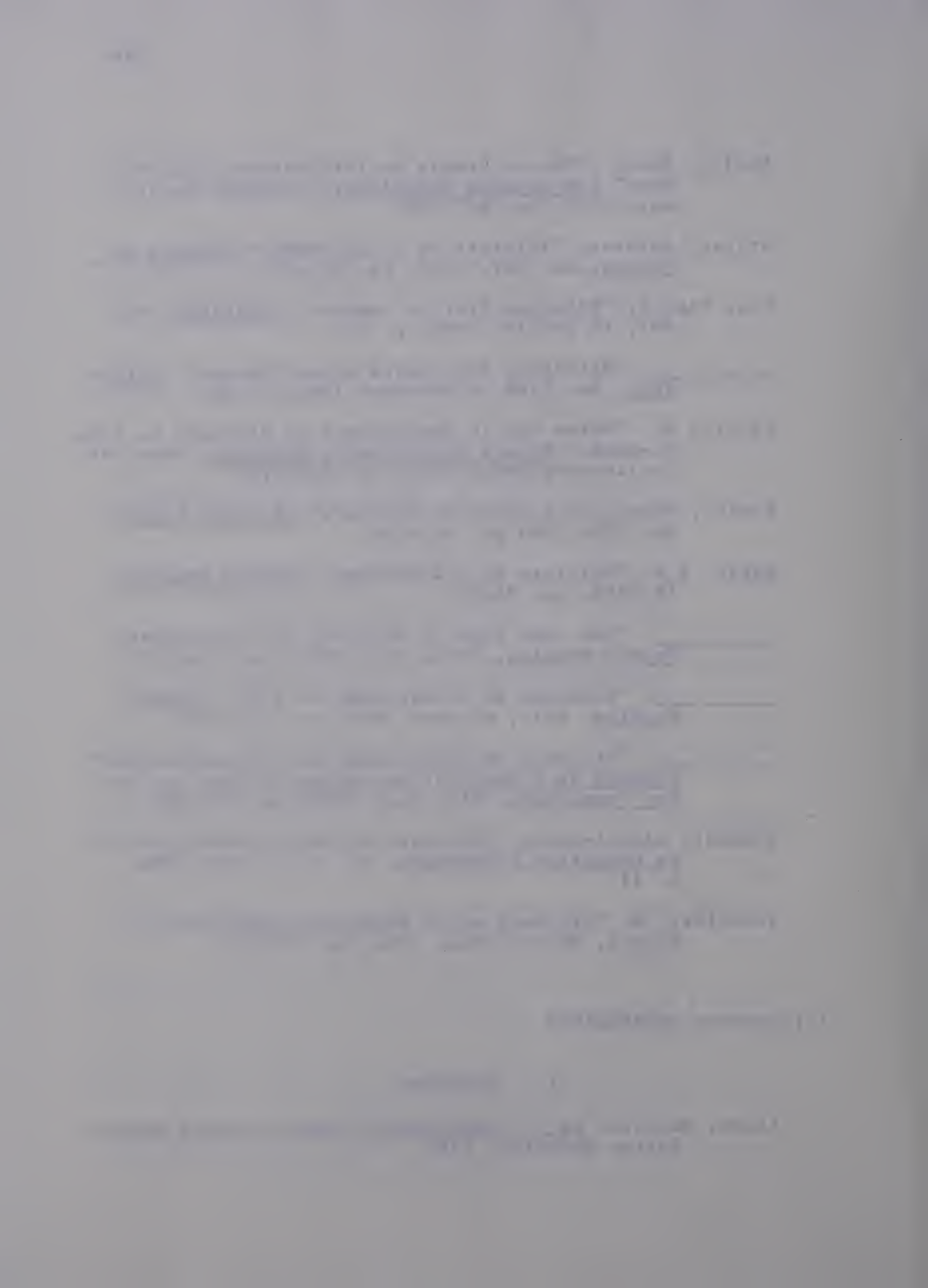
Schmidt, Albert-Marie, "Villiers écrivain fantastique ?" La Quinzaine Littéraire, No. 1, 15 mars 1966, p. 12

Schneider, M. "Villiers et le mouvement symboliste." Europe, No 433, Mars 1966, pp. 272-273

III. SOURCES SECONDAIRES

A. OUVRAGES

Allem, Maurice. La Vie Quotidienne sous le Second Empire Paris: Hachette, 1948.



Arnaud, Pierre. La Pensée d'Auguste Comte: Paris: Bordas, 1969.

Bürgisser, Peter. La Double Illusion de l'or et de l'amour chez Villiers de l'Isle-Adam. Berne: Herbert Lang et Cie, 1969.

Cantecor, Georges. Le Positivisme. Paris: Mellottée, sd.

Charleton, D.G. Positivist Thought in France during the Second Empire 1852-1870. Oxford : Clarendon Press, 1959.

__________. Secular Religions in France 1815-1870. London Oxford University Press, 1963.

Comte, Auguste. Cours de Philosophie Positive. Tome I, éd. Schleicher Frères. Paris : Reinwald, 1907.

Gide, André. Villiers de l'Isle-Adam. Histoires souveraines. Paris : Mercure de France, 1963.

Guichard, Léon. La Musique et les Lettres au temps du Wagnérisme. Paris: Presse Universitaires, 1963.

Kolakowski, Lezek. The Alienation of Reason. A History of Positivist Thought. (Translated by Nobert Gutermann). New York : Doubleday and Company, 1968.

Lebois, André. Villiers de l'Isle-Adam révélateur du Verbe. Neuchâtel: Messeiller, 1925.

Martino, Pierre. Parnasse et Symbolisme. Paris : Armand Cotin, 1925.

Mill, John Stuart. Auguste Comte et Le Positivisme.(traduit de l'Anglais par G. Clémenceau) éd. 7. Alcan. Paris : Baillière et Cie, 1858.

B. ARTICLES

Castex, P.G. "Scènes inédites de Villiers de l'Isle-Adam." Revue d'Histoire Littéraire de la France, LVI, 1956, pp. 1-29

Drougard, Emile. "Villiers de l'Isle-Adam, une vieille histoire." Mercure de France, t. 332, mars 1958 pp. 547-549

Fernand-Demeure. "Villiers de l'Isle-Adam." Germanic Review, No. 153, 1938. pp. 498-511.

Gabriel, R. "Villiers de l'Isle-Adam, grand seigneur de la fantaisie et du rêve." La Fenêtre Ouverte, 47, mars 1961, pp. 125-147.

Galey, Mathieu. "L'extravagant Monsieur Villiers de l'Isle-Adam." Arts, No. 15, 5-11 janvier 1966, p.8.

Guyon, Bernard. "Villiers de l'Isle-Adam et Balzac." Revue d'Histoire Littéraire de la France, 50e année No. 3, juillet-septembre 1950, p. 303.

Houston, Mona T. "Villiers de l'Isle-Adam vindicated." Yale French Studies, No. 29, 1962, pp. 16-19

Judrin, Roger. "Villiers de l'Isle-Adam." La Nouvelle Revue Française, 13e année, No. 149, mai 1965, pp. 876-880.

La Varende, Jean de. "Villiers de l'Isle-Adam." Revue des Deux Mondes, ser. 8, t. 48, 1938, pp. 175-189.

Reboul, Pierre, "Autour d'un conte de Villiers de L'Isle Adam 'Le secret de l'échafaud' " Revues d'histoire Littéraire de la France."t. 49, juillet-septembre 1949, pp. 235-245.

IV OUVRAGES ET ARTICLES GENERAUX.

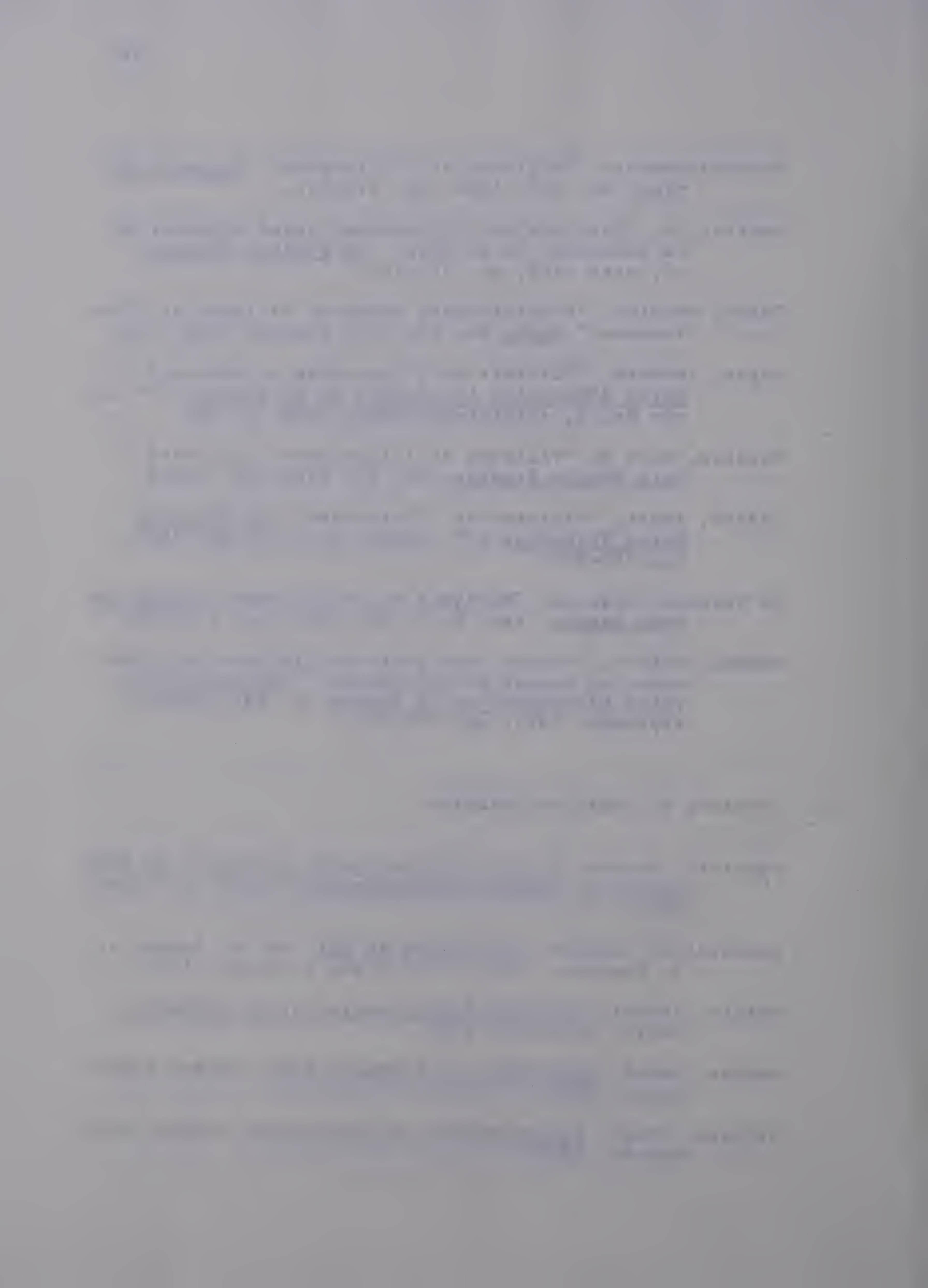
Barrière, Pierre. La Vie Intellectuelle en France du XVIe siècle à l'Epoque Contemporaine. Paris: A. Michel, 1961

Baudelaire, Charles. Les Fleurs du Mal. éd. A. Suarès et E. Chaline, Paris : L'Artisan du Livre, 1933.

Bertin, Ernest. La Société du Consulat et de L'Empire. Paris: Hachette, 1890.

Breton, André. Anthologie de l'Humour Noir. Paris: Sagittaire, 1950.

Bridges, James. Illustrations of Positivism. London: Watts and Co. 1915.



Burnand, R. La Vie Quotidienne enFrance de 1870 à 1900. Paris: Hachette, 1947.

Castex, P.-G. Le Conte Fantastique en France de Nodier à Maupassant. Paris : J. Corti, 1951

__________. Anthologie du Conte Fantastique Français. Paris : J. Corti, 1947.

Castex, P.-G. et Surer P. Manuel des Etudes Littéraires Françaises. 6 vols. Paris: Hachette, 1953

Charpentier, John. Le Symbolisme suivi d'un Florilège des meilleurs écrivains du Symbolisme. Paris: Les Arts et Le Livre, 1927

Cobbon, Alfred. A History of Modern France, 2 vols. London : Penguin, 1961

Dedeyan, Charles. Le Nouveau Mal du Siècle de Baudelaire à nos jours, 2 vols. Paris: Société d'édition d'enseignement supérieur, 1968.

Fontainas, André. Mes Souvenirs du Symbolisme. Paris : La Nouvelle Revue Critique, 1928.

Goldgar, Harry. Deux Dramaturges Symbolistes : Villiers de l'Isle-Adam et William Butter Yeats. Thèse D.U. Université de Paris, 1948.

Gourmont, Remy de. Le Livre de Masques. Paris: Mercure de France, 1896

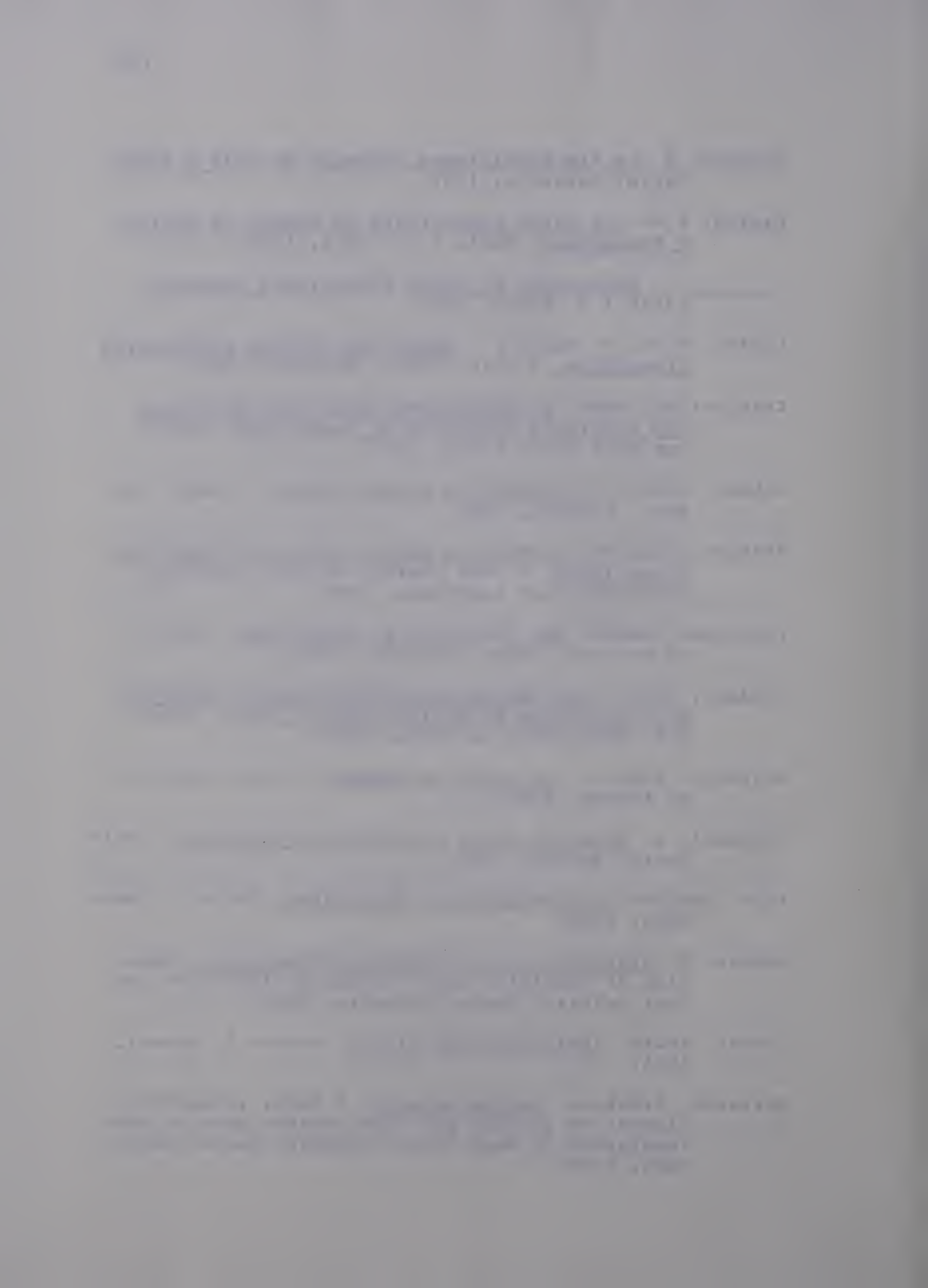
Jasinski, R. Histoire de la Littérature Française, 2 vols. Paris: Boivin, 1947.

Kahn, Gustave. Les Origines du Symbolisme. Paris: A. Messein, 1936.

Lanson, G. Histoire de la littérature Française, (remaniée et complétée pour la période 1850-1950 par Paul Tuffrau) Paris: Hachette, 1968.

Lebois, André. Admirable XIXe siècle. Paris: P. Denoel, 1958.

Mallarmé, Stéphane. Correspondance, 3 vols, recueillie, classée et annotée par Henri Mondor avec la collaboration de Jean-Pierre Richard. Paris: Gallimard, 1959.



Poizat, Alfred. Le Symbolisme de Baudelaire à Claudel Paris: La Renaissance du Livre, 1919.

Pommier, Jean. Les Ecrivains devant la Révolution. Paris: Presses Universitaires de France, 1948.

Quentin-Bauchart, Ernest. Etudes et Souvenirs sur la 2e République et le 2e Empire, 2 vols. Paris: Plon, 1901.

Raitt, Alan Willian. The Nineteenth Century. London: Nelson, 1965.

Raymond, Marcel: De Baudelaire au Surréalisme. Paris: J. Corti, 1963.

Robichez, Jacques. Panorama Illustré du XIXe siècle Français. Paris : Seghers, 1962.

Rougemont, Edouard de : Villiers de l'Isle-Adam, biographie et bibliographie. Paris : Mercure de France, 1910.

Sagnes, Guy. L'Ennui dans la Littérature Française de Flaubert à Laforgue 1848- 1884. Paris: A. Colin, 1969.

Schmidt, Albert Marie. La littérature Symboliste 1870-1900. Coll. "Que sais-je?"' Paris: Presses Universitaires de France. 1947.

Schneider, Marcel. La Littérature Fantastique en France Paris: A. Fayard, 1964.

Symons, Arthur. The Symbolist Mouvement in Literature. New York : Dutton and Co. Inc., 1958.

Van Tieghem, Philippe. Les Grandes Doctrines Littéraires en France de la Pléiade au Surréalisme. Paris: Presse Universitaires de France, 1968.

Wilson, Edmund. Axels Castle: A study in the imaginative literature of 1870 to 1930. New York : Scribner, 1931.

Boudet, G. "Sur un des"N ouveaux Contes Cruels" de Villiers de l'Isle-Adam. La Revue d'Histoire Littéraire de la France, 61e année, No. 1 janvier-mars 1961, pp. 71-72

Jean-Audbry, G. "Villiers de l'Isle-Adam et la musique." Mercure de France, No 288, 1938. pp.40-57

Lalonde , Loic de . "Villiers de l'Isle-Adam en lutte avec'le Guignon'." Mercure de France, No. CCCXXXIV, 1958, pp. 161-164.

Latil- Le Dantec, Mireille. "Villiers de l'Isle-Adam ou les équivoques de l'angélisme." La Table Ronde, No. 212, septembre 1965, pp. 32-56.

__________. "Villiers de l'Isle-Adam ou l'homme double." La Table Ronde, 212, septembre 1965 pp. 32-56.

Pierre de Mandiargues, André. "Une vocation furieuse." Le Nouvel Observateur, No. 18, 18 mars 1965, pp. 19-20

Robichez, Jacques. "A Travers les Oeuvres d'Histoire Littéraire ". L'Information littéraire, 17e année, nO. 25, novembre-décembre 1965, pp. 217-219.